



HAL
open science

Monde rural et paysannerie des années noires (1940-1944) dans le cinéma

Anne-Laure Bonnefoi

► **To cite this version:**

Anne-Laure Bonnefoi. Monde rural et paysannerie des années noires (1940-1944) dans le cinéma. Histoire. 2021. dumas-03727661

HAL Id: dumas-03727661

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03727661>

Submitted on 19 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



Master 2
Histoire
Représentations et Usages
Contemporains du Passé

UFR Temps et territoire
Bâtiment Europe
5 avenue Pierre Mendès France
69676 Bron Cedex

Monde rural et paysannerie des années noires (1940-1944) dans le cinéma

Anne-Laure BONNEFOI

Sous la direction de : **Edouard LYNCH**

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Lumière-Lyon 2

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, M. Edouard Lynch, pour sa disponibilité et sa bienveillance. J'ai apprécié sa souplesse et sa diplomatie pour un suivi fin tout en retenue. Ses conseils avisés et précieux m'ont permis d'orienter mon travail avec une plus grande efficacité. Je lui en suis très reconnaissante.

Je remercie également, M. Laurent Douzou avec qui j'ai pris plaisir à discuter. Ses conseils et ses éclairages ont été décisifs.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont apporté leur soutien, mes amis et ma famille, particulièrement Hoël, Céleyne, Léann et Jean-Côme qui ont été là pour moi.

Je remercie également mes deux correcteurs préférés, Patricia et Jean-Côme, qui n'ont pas failli devant la tâche.

Sommaire

INTRODUCTION.....	4
PARTIE 1- HISTORIOGRAPHIE : LA MEMOIRE DE LA RESISTANCE EN DEBAT...10	
Chapitre 1- Une mémoire dogmatique.....	13
Chapitre 2- Les germes de la discorde.....	27
Chapitre 3- Représentations de la ruralité des années noires	47
Conclusion	77
PARTIE 2 – LES SOURCES	78
Chapitre 4- Construction du corpus.....	79
Chapitre 5- Choix et méthode d’analyse des films.....	96
PARTIE 3 – LES REPRESENTATIONS CINEMATOGRAPHIQUES DE LA RURALITE DES ANNEES NOIRES : PREMIERE APPROCHE	111
Chapitre 6- Aversion idéologique.....	113
Chapitre 7- Entre résignation et non-consentement.....	129
Chapitre 8– La Résistance rurale.....	141
CONCLUSION	156
ANNEXES	162
Sigles et acronymes	162
Table des illustrations	163
BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES	168
Sources	168

Bibliographie 173

TABLE DES MATIERES 183

INTRODUCTION

« La mémoire de Vichy défie le temps. »¹

Pierre Laborie

Cette citation de Pierre Laborie, rappelle combien la Mémoire des années noires reste un enjeu aujourd'hui et l'objet d'un renouvellement historiographique. Mémoire sélective, mémoire partisane, mémoire instrumentalisée, « mémoire amnésique », mémoire mythifiée ou mystifiée, elle produit des portraits distincts, parfois contradictoires, d'un pays sous le joug de l'occupant et du héros de Verdun.

Envisager la mémoire de Vichy par le prisme de la ruralité permet de confronter les représentations aux mythes, dans une nouvelle approche.

La ruralité « fait référence à l'ensemble des représentations collectives associées à la vie dans les espaces ruraux »². Ainsi, il s'agit d'envisager les modes de vie, les comportements des campagnes, ajustés aux différents contenus de l'espace rural. En effet, le monde rural n'est pas un monde homogène. Entre 1940 et 1944, la France compte encore un bon tiers de paysans, alors que sept à huit millions d'individus vivent en zone rurale. Les situations selon les régions et les types d'exploitations diffèrent. Les campagnes connaissent une diversification sociale avec une diminution du nombre de paysans, notamment dû à l'exode rural. En outre, après la signature de l'armistice le 22 juin 1940, la situation des campagnes dépend de la zone administrative à laquelle elles sont affectées. La zone occupée concerne 55% du territoire, 67% de la population et 57% des agriculteurs.

La préférence portée sur la période des années noires s'explique notamment par l'importance accordée au monde rural par le régime de Vichy. Les campagnes font figures de privilégiées, dans une France meurtrie et humiliée. Avec l'occupation, ajoutée à la désorganisation des systèmes de productions et des courants d'échanges, le monde rural et particulièrement « la paysannerie, avec la question du ravitaillement [sont] au cœur des préoccupations des Fran-

¹ Pierre Laborie, *Le chagrin et le venin*, Editions Bayard, Collection Folio Histoire, 2017. Il s'agit de la première phrase de l'essai (avant-propos).

² Jean-Benoît Bouron et Pierre-Marie Georges, *Les territoires ruraux en France. Une géographie des ruralités contemporaines*, Ellipses, 2015 [rééd. 2019], p. 63.

çais »³. Les pénuries et les restrictions participent de la fracture entre villes et campagnes. Subséquemment, il paraît opportun d'envisager les représentations de la ruralité des années noires, au lendemain du conflit.

Le monde rural n'a jamais beaucoup intéressé le cinéma. José Baldizionne⁴ recense cent cinquante-neuf films « paysans » de longs métrages tournés en France entre 1911 et 1981. Ce qui sur une période aussi longue, semble être un bilan relativement modeste. Ronald Hubscher avance que, depuis le début du cinéma parlant jusqu'en 2008, les films dont le sujet porte « sur le peuple des campagnes », représentent moins de 1% de la production nationale des œuvres de fiction « alors qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, pour prendre cet exemple, le secteur agricole emploie encore plus du tiers des actifs »⁵. Cela s'explique notamment par le fait que le cinéma est d'abord un phénomène urbain. Les cinéastes sont essentiellement des citadins dont les productions s'adressent à un public urbain, avec le souci de répondre à leurs attentes, à leur imaginaire.

Etudier les représentations cinématographiques de la ruralité de 1940 à 1944, présentent donc une double démarche : d'un côté, il s'agit d'envisager les représentations du monde rural qui ne semble pas véritablement, être le sujet de prédilection des cinéastes, tant le cinéma populaire est un cinéma d'action, dont la ruralité se prête mal à l'exercice. De l'autre, il convient d'aborder les comportements des ruraux des années noires, alors que la mémoire de la période privilégie une Résistance armée avec laquelle les campagnes semblent étrangères.

En effet, l'image de la France et des Français sous Vichy reste celle d'un pays massivement pétainiste et attentiste, plus ou moins complaisant avec l'occupant, puis opportuniste quand la victoire point. Cette France veule, voire cynique, aurait subsisté entre une élite résistante minoritaire et isolée et une poignée d'égarés collaborateurs. De surcroît, au lendemain de la Libération et pendant trente ans, les Français se seraient laissé abuser par le mensonge d'une nation héroïque qui fait de tous les Français, de vaillants résistants.

Dans cette configuration, les campagnes françaises sont davantage affiliées à Vichy qu'à la Résistance.

³ Edouard Lynch, « Du paysan nourricier au marché noir, l'impossible figure du paysan dans les Actualités françaises », *Les jours sans. Alimentation et pénurie en temps de guerre – 1939-1949*, Lyon, Libel, 2017, p.90.

⁴ José Baldizionne, « Un espace de liberté, Regain », in *Les Cahiers de la cinémathèque*, n°41, hiver 1984, p.43.

⁵ Ronald Hubscher, *cinéastes en campagne*, éditions du cerf, Paris, 2011, p.5.

L'un des vecteurs de ces représentations est le cinéma et notamment le cinéma de fiction. Jean-Pierre Jeancolas recense quatre-vingt-onze long-métrages français, portant sur la période 1939-1945, produits de 1944 à 1969⁶. Il est convenu que ce cinéma cristallise le mythe, produit du légendaire et porte une mémoire sélective. Ainsi, il marginalise Vichy, occulte les victimes des persécutions et contribue à construire une mémoire collective selon laquelle les Français auraient unanimement résisté. Dans cette perspective l'aspect guerrier, militaire, est prépondérant. Les années 1970 constitueraient une rupture dans la production. Des films comme *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls ou *Lacombe Lucien* de Louis Malle envisagent la collaboration d'Etat, écornent la vision unanimiste et consistent ainsi, à rééquilibrer les choses en attestant que la Résistance est un phénomène ultra minoritaire. Cette conception est nuancée aujourd'hui.

Suzanne Langlois⁷ a travaillé sur la Résistance par le prisme du cinéma français. Elle souligne que le cinéma dans l'immédiat après-guerre (1944-1946) a une fonction documentaire. Des films comme *La bataille du rail* sont présentés comme des films témoins pour la société et les historiens. Ces films montrent principalement l'image d'une Résistance épique, collective. Cependant, elle remarque qu'une vision plus critique existe également. La période suivante, de 1947 à 1952, privilégie la Résistance extérieure au détriment de la Résistance intérieure. S'impose ainsi une vision militaire de la Résistance. De 1953 à 1957, le contexte difficile n'est pas porteur pour des productions portant sur la Résistance (décolonisation, amnistie des collaborateurs...). Les films vont donc chercher à valoriser l'expérience résistante, notamment individuelle. Enfin de 1958 à 1971, elle constate une résurgence de la geste résistante. Conjointement, l'apparition de Vichy se met en place dès la fin des années 1950 et tout au long des années 1960, même si l'ennemi occupe les premières attentions.

Sylvie Lindeperg⁸ consacre son travail sur la Seconde Guerre mondiale dans le cinéma. Pour elle, le cinéma dominant est celui de la geste héroïque, même si sont esquissées des thématiques plus singulières et critiques mais ne réussissant à bousculer les représentations établies. Si les années 1944-1945, voient l'édification d'un passé glorieux dont le mérite est partagé par les communistes et les gaullistes, la période 1958-1969 consacre le triomphe de la mémoire gaullienne : « annexion de la Résistance intérieure, désormais incorporée à la mémoire

⁶ Jean-Pierre Jeancolas, « fonction du témoignage (les années 1939-1945 dans le cinéma de l'après-guerre) », *Positif, revue de cinéma*, n°170, juin 1975.

⁷ Suzanne Langlois, *La Résistance dans le cinéma français, 1944-1994*, l'Harmattan, 2001.

⁸ Sylvie Lindeperg, *Les écrans de l'ombre*, Editions points, 2014.

gaullienne »⁹. Les films de la Libération privilégient la Résistance armée dans une expérience collective, qui valorise le sacrifice des résistants. Ceux des années 1960 exaltent une pratique individuelle et personnelle. Dans les productions, de Gaulle symbolise la Résistance même s'il apparaît peu. Cela participe du culte du héros du 18 juin. Enfin, dans le contexte de la Nouvelle Vague, les réalisateurs vieillissants, produisent un cinéma nostalgique idéalisant le passé, réintroduisant la geste héroïque.

Par ailleurs, des historiens comme Pierre Laborie¹⁰ critiquent l'apport du film *Le chagrin et la pitié*, les finalités et les partis pris du cinéaste, alors que « ce qui subsiste [du film], reste l'idée de la vérité enfin affirmée¹¹ ». En substance, il reproche au film de noircir la réalité, de ramener le choix de résister au hasard et de déculpabiliser dans le même temps, les authentiques collaborateurs qui se trouvent désormais noyé dans la masse.

Concernant la ruralité au cinéma, plusieurs études portent sur l'image du paysan, le retour à la terre, le mythe du ruralisme... Au demeurant, malgré l'importance donnée aux campagnes par le régime de Vichy, l'historiographie reste limitée sur la question, voire absente¹². En substance, les représentations cinématographiques de la ruralité des années noires demeurent peu ou pas explorées.

Le renouvellement de l'historiographie de la Résistance à travers plusieurs colloques, sur la base d'études locales, permet de fournir certains éclairages sur les comportements des ruraux pendant les années noires.

La présente approche entend explorer l'évolution des représentations cinématographiques des campagnes sous Vichy. Nous chercherons à comprendre quelle mémoire de la ruralité est véhiculée à travers le cinéma français. Nous tenterons d'envisager les usages que le cinéma fait de son passé.

Le premier écueil pour « statuer » des comportements, consiste à définir la notion même de résistance. Aujourd'hui encore, l'histoire et la mémoire du régime de Vichy et de la Résistance suscite des débats houleux. L'analyse de l'historiographie fait état de ces controverses. Différentes approches tentent de bousculer la mémoire collective de l'Occupation « en noir et

⁹ Sylvie Lindeperg, *op. cit.*, p.526.

¹⁰ Pierre Laborie, *Le chagrin et le venin*, éditions Bayard, collection Folio Histoire, 2014, p.72 à 108.

¹¹ *Ibidem.* p. 77

¹² Edouard Lynch, « Du paysan nourricier au marché noir, l'impossible figure du paysan dans les Actualités françaises », in *Les jours sans. Alimentation et pénurie en temps de guerre – 1939-1949*, Lyon, Libel, 2017, p.90.

blanc », qualifiée de péremptoire. Les points d'achoppement ont tous pour origine la définition de *résistance*. Le débat suggère que l'on passe de la mémoire de la Résistance à la mémoire des résistances. Il induit une remise en question des perceptions de la ruralité sous Vichy.

La démarche consiste à analyser les films de fiction produits en France depuis 1944, jusqu'en 1969 inclus. La production cinématographique reprend au lendemain du conflit. Elle peut s'appuyer sur des instances créées clandestinement pendant le conflit. En 1943, les cinéastes résistants constituent le Comité de libération du cinéma français (CLCF), regroupant six mouvements de résistance de techniciens, réalisateurs et comédiens. Le comité se dote d'un journal, *l'Écran français* incorporé aux *Lettres françaises* à partir du second numéro. Dès le 19 août 1944, le CLCF engage l'insurrection contre les institutions du régime collaborateur et celles de l'occupant et lance un projet de film sur la Libération¹³. Très vite, de nouveaux organismes provisoires remplacent les structures de Vichy, sans en bouleverser réellement le principe. Le CNC remplace le COIC¹⁴ en 1946. L'enthousiasme de la profession encourage la création dès 1944. Dès lors il apparaît donc légitime, de faire débiter l'étude à la date de 1944.

Le choix de 1969 s'explique par la volonté d'analyser la production d'une génération de cinéastes qui a vécu la guerre. Certains ont été écartés de la production, quand d'autres y ont eu une place de choix, alors que d'autres ont rejoint les rangs de la Résistance. Sur la fin de la période, on trouve des réalisateurs ayant vécu leur enfance ou leur jeunesse dans le contexte du conflit. La période ainsi définie, permet de se prévaloir d'une certaine homogénéité dans l'origine des productions. Entre outre la période sur vingt-cinq années permet d'envisager sereinement une évolution.

Les sources mobilisées sont donc uniquement des œuvres fictionnelles. Le corpus n'exclut pas des œuvres secondaires (documentaires ou « film agraire) non analysées mais qui peuvent apporter certains éclairages. A côté de ce corpus, il faut envisager toutes les sources qui peuvent compléter, expliquer, infirmer, etc., les choix des cinéastes (contrat, censure, interview critiques...)¹⁵.

¹³ *La Libération de Paris*, filmée entre le 16 et 26 août 1944, par une équipe de cinéaste de la Résistance.

¹⁴ COIC : Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique créé par la loi du 16 août 1940.

¹⁵ La situation sanitaire doublée des contraintes professionnelles, dont je fais l'objet, n'ont pas permis d'accéder à certaines sources, archives ou fictions. Il est certain, que l'étude devra être complétée et adaptée à l'analyse de ces nouveaux documents.

Enfin, la présente étude se limite à trois œuvres cinématographiques du corpus. L'idée est d'engager et de tester la démarche, d'évaluer des pistes de travail et d'entrevoir des perspectives de recherche. La sélection des trois fictions repose sur la volonté d'étaler dans le temps l'analyse et ainsi d'envisager une évolution. Si les trois films ont pour cadre l'espace rural, ils permettent d'évoquer *des* résistances. Leur action se situe sur des périodes et des sites différents.

PARTIE 1- HISTORIOGRAPHIE : LA MEMOIRE DE LA RESISTANCE EN DEBAT

L'historiographie de la Résistance est abondante. Loin d'être apaisée, l'histoire de la Résistance fait encore débat. Laurent Douzou évoque une « histoire périlleuse¹ ». Les controverses sont manifestes, notamment dans l'essai de Pierre Laborie *Le chagrin et le venin*², voire acerbes dans celui de Henri Rousso *Face au passé, essai sur la mémoire contemporaine*³, paru en 2016.

Aujourd'hui « deux écoles s'affrontent ». Pour la première, autour de JP. Azéma, H. Rousso, O. Wieviorka, il convient de prendre de la distance vis-à-vis de la Résistance voire même de la minorer (à la fois dans son rôle et son efficacité quant à la libération du pays, mais aussi en nombre de résistants) ; l'émotion est proscrite, une froide objectivité s'impose. Cette dernière est institutionnellement forte et jouit d'un prestige certain (avec *Le syndrome de Vichy*⁴ qui cristallise bien cette position théorique).

« Le discours de l'historien pose, par ailleurs, un second problème. Il doit en effet expliquer et non émouvoir. A la différence du romancier ou du cinéaste, il s'interdit de jouer sur le registre des sentiments. Or, la Résistance décourage le regard froid. L'engagement de si nobles figures suscite respect et admiration ; la torture ou la mort qu'endurèrent héros connus ou anonymes ne peuvent laisser indifférent. L'historien doit pourtant s'abstenir d'y céder. Il verserait, sinon, dans l'hagiographie et abdiquerait le sens critique qui fonde sa discipline⁵. »

¹ Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Points, avril 2005. Il remet en cause la lecture résistancialiste de la Résistance. Il regrette l'absence de débat véritable qui enferme l'histoire et la mémoire de la Résistance dans une sorte de *doxa* consacrée.

² Pierre Laborie, *Le chagrin et le venin*, éditions Bayard, collection Folio Histoire, 2014. Il dénonce l'entêtement de certains historiens et l'institutionnalisation de la mémoire de la Résistance dans « une approche considérée comme un modèle indépassable de modernité (...) par les dépositaires autoproclamés de ce que serait la « nouvelle » et bonne façon de penser l'évènement singulier que fut la Résistance, et qui bénéficient de réseaux de connivences qui décident de l'affichage où les notoriétés se fabriquent ».

³ Rousso Henry, dans *Face au passé. Essai sur la mémoire contemporaine*, Belin, « Collection Histoire », 2016, accuse Pierre Laborie de faire du clientélisme, de manipuler ses propos parus dans le syndrome de Vichy...

⁴ Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Editions du Seuil, collections Points, 1990.

⁵ Olivier Wieviorka, *Histoire de la Résistance - 1940-1945*, Perrin, « Synthèses Historiques », 2013, pp.13-18.

Ainsi, pour ces derniers il s'agit de faire abstraction des témoins. Pour eux « historiciser la Résistance amène à écorner la légende ». Les acteurs dénaturent l'histoire de la Résistance et les historiens qui s'appuient sur ces témoins cèdent à l'émotion ; leurs travaux ne sont donc pas fiables. Il faut, pour eux s'en tenir aux archives, seules sources crédibles sur lesquelles peuvent et doivent reposer les recherches. Cette tendance présente la volonté de faire contrepoids aux récits des acteurs et témoins ; Pour eux, les historiens doivent s'émanciper du témoignage désigné comme suspect et erroné. Il s'agit d'en finir avec la « tyrannie de la mémoire »⁶. Il dénigre donc toute démarche inverse d'historiens qui se laisseraient abuser par les témoins. Tout le débat porte donc sur la légitimité des témoignages, leur authenticité, leur objectivité.

Pour d'autres au contraire, l'empathie est nécessaire pour comprendre. L'histoire ne peut être séparée de l'émotion. Ces historiens ont une perception de la Résistance dans sa globalité c'est-à-dire une prise en compte des dimensions multiples de ce qu'on appelle la Résistance. On trouve parmi eux, L. Douzou, P. Laborie, J. Sainclivier, F. Marcot, J. Semelin, J. Blanc, J.M. Guillon, C. Andrieu, S. Albertelli... Cette tendance appuie ses recherches notamment sur les témoignages des acteurs. Ils constituent une source comme une autre ; la dimension épique, voire mythique que l'on peut y trouver ne remet pas en cause l'intérêt du témoignage. L'historien doit la prendre en considération. Selon L. Douzou, « la question, autrement ardue, est de déterminer comment on peut, dans une analyse rigoureuse, donner à la légende la part qui lui revient⁷ ». « Cette conception de l'histoire ne cède rien aux exigences de la critique et de l'éthique⁸ » selon Cécile Vast.

Ces derniers s'inscrivent dans la continuité du travail effectué entre 1944 et 1959, qui organise la sauvegarde de la mémoire à travers la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération de la France (CHOLF) créée le 20 octobre 1944, et le Comité d'histoire de la guerre (CHG) créé par décret le 6 juin 1945. En décembre 1951, ces deux organismes ont fusionné dans le Comité d'Histoire de Deuxième Guerre Mondiale⁹ (CH2GM). Le principal travail a été la collecte et l'authentification des différents témoignages. L'histoire de la Résis-

⁶ Expression empruntée à Annette Wieviorka, dans « Malaise dans l'histoire et troubles de la mémoire », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2007/1 (N° 85), p.38-42.

⁷ Laurent Douzou, ... *une histoire périlleuse*, op. cit. p.49.

⁸ Cécile Vast, in ATTARD-MARANINCHI Marie-Françoise, DAUMALIN Xavier, MOURLANE Stéphane, RE-NAUDET Isabelle, (dir.) *Engagements, Culture politique, guerres, mondes du travail, XVIIIe-XXI- siècle*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2016, p.176.

⁹ Le CH2GM créé en 1951 sous la présidence de Lucien Febvre et sous la direction d'Henri Michel

tance élaborée par les historiens entre 1944 et 1978, est largement dominée par le CH2GM en la personne d'Henri Michel qui donne la priorité aux témoignages.

Lucien Febvre et *les Annales* vont dès lors, fournir un appui sans faille au Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Fernand Braudel fait l'éloge du témoignage direct, perçu comme une source indispensable pour traiter de la Résistance, peu pourvu en archives. Il s'agissait alors de recueillir le plus d'informations possibles, de témoignages, tant que les acteurs étaient présents. Cette conception s'oppose à l'école méthodique pour laquelle une démarche scientifique digne, doit être distanciée des contemporains. Pour ces historiens, au contraire, le témoignage ne fait pas œuvre d'histoire, il éclaire les événements apporte une version des faits ; le témoignage doit être perçu pour ce qu'il est : « donner sa version, ce n'est pas faire œuvre d'historien, c'est témoigner au sens strict du terme ». De surcroît, les témoignages sont des sources utiles pour traiter l'histoire d'un phénomène clandestin, qui par définition possède peu d'archives écrites.

François Bédarida replace le travail de l'historien dans sa complexité tout en récusant quelque suspicion sentimentaliste :

« De là une démarche ardue pour l'historien, qui doit prendre en compte, d'un côté, le donné documentaire qui lui sert de matériau pour l'élaboration du savoir, d'un autre côté, la mémoire, à la fois relecture et rejeu du passé, celui-ci étant revu, coloré, corrigé, et souvent sublimé. (...) Affirmer les droits de l'histoire, c'est-à-dire d'une démarche scientifique distanciée et argumentée en vue d'une construction raisonnée, n'aboutit nullement à récuser l'expérience vécue, mais à la situer à sa place. (...) Cette réalité du vécu (...), il ne faut jamais la réduire au nom de la scientificité et du rationnel. (...) C'est pourquoi l'obligation ainsi faite à l'historien de tenir les deux bouts de la chaîne fait de son métier un exercice passionnant, tout particulièrement quand il s'applique à un champ aussi chargé de sens que la Résistance¹⁰ ».

Cette divergence de point de vue favorise les controverses quant à la mémoire de la Résistance. La mémoire dominante est remise en cause. La définition de *résistance* est discutée. De nouvelles grilles de lecture sont proposées sans réussir à s'imposer. Dans cette perspective, la mémoire de la France rurale sous Vichy bénéficie des nouvelles approches et semble susciter un regain d'intérêt.

¹⁰ François Bédarida, « sur le concept de Résistance », in Jean-Marie GUILLON et Pierre LABORIE, (dir) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993, Toulouse, Privat ; 1993, p.50.

Chapitre 1 – Une mémoire dogmatique

1.1- Une mémoire nationale fixée dans les années 1970-1980

En substance, les idées reçues sont que la majorité des Français ont été attentistes ; Seule une minorité de Français s'est engagée dans la Résistance.

Pierre Laborie évoque cette « vérité » établie, qu'il qualifie de *vulgate*, qui s'est imposée dans la mémoire nationale :

« Dans un pays divisé, les deux fractions ennemies des résistants et des collaborateurs minoritaires, marginales et d'importance à peu près égales s'affrontent dans une lutte qui en 1944, porte la menace d'une guerre civile. Elles occupent les extrêmes de part et d'autre du ventre flasque d'une masse amorphe, extérieure à cette guerre franco-française. Doublement consentante à l'égard du régime de Vichy et de l'ordre allemand, attentiste, parfois complice de l'infamie par lâcheté, elle s'accommode à des degrés divers de l'occupation. Elle choisit son camp en fonction de l'issue présagée de la guerre, en se retournant avec opportunisme quant à partir de 1943, la victoire des Alliés devient prévisible.

Dans cette configuration, les estimations les plus courantes opposent 80% d'une population apathique aux 20% des deux minorités plongées dans l'action, avec des effectifs comparables¹. »

Cette position est encore enseignée aujourd'hui et présente dans certains manuels. Par exemple dans le manuel Hachette², qui met en œuvre le programme actuel de la classe de terminale du lycée, paru au BO n°8 le 25 juillet 2019, il est noté :

« La Résistance à l'intérieur du pays commence dès la signature de l'armistice. (...) elle s'appuie sur environ 2 à 3% de la population et la constitution de maquis dans les zones rurales. (...) Progressivement, surtout à partir de l'invasion de la zone sud en novembre 1942, la lutte contre l'occupation nazie s'intensifie et prend différentes formes (...) A partir du 1^{er} février 1944, les différents mouvements fusionnent sous le terme de Forces françaises de l'Intérieur. Les FFI jouent un rôle important dans la préparation et le déroulement du débarquement allié en Normandie, de même que dans toute la campagne de libération de la France. Les effectifs des FFI passent de 100 000 en février à 400 000 au moment de la Libération. »

¹ Pierre Laborie, *Le chagrin et le venin*, éditions Bayard, collection Folio Histoire, 2014, pp.46-47.

² Manuel Hachette éducation paru en avril 2020, p.95

Dans le manuel Nathan sous la direction de Guillaume Le Quintrec, dans l'édition de 2020 pour la classe de terminale du lycée également, on trouve :

« Une population majoritairement attentiste. La population, choquée par la défaite, préoccupée par les difficultés de la vie quotidienne et influencée par la propagande de Vichy, se résigne à l'occupation du pays et est majoritairement favorable au Maréchal Pétain³. »

Subséquemment, cette « vérité » aurait conduit à la constitution d'un mensonge national, un mythe construit de toute pièce pour donner bonne conscience aux Français et effacer la honte de leur attitude sous l'occupation et sous Vichy. C'est Henri Rousso qui théorise ce mythe :

« De 1954 à 1971, le souvenir de Vichy se fait moins conflictuel [...]. Les Français semblent refouler cette guerre civile, aidés en cela par l'établissement d'un mythe dominant : le résistancialisme. Le terme, forgé à la Libération par les adversaires de l'épuration, a ici une autre acception. Il désigne un processus qui a cherché : primo la marginalisation de ce que fut le régime de Vichy et la minoration systématique de son emprise sur la société française, y compris dans ses aspects les plus négatifs ; secundo, la construction d'un objet de mémoire, la « Résistance », dépassant de très loin la somme algébrique des minorités agissantes que furent les résistants, objet qui se célèbre et s'incarne dans des lieux et surtout au sein de groupes idéologiques, tels les gaullistes et les communistes ; tertio, l'assimilation de cette « Résistance » à l'ensemble de la nation, caractéristique notamment du résistancialisme gaullien⁴. »

Ainsi, il entend par là, que dans un contexte de crise, voire de guerre civile latente entre les anciens collaborateurs et résistants, les Français ont étouffé le souvenir de Vichy et son soutien, glorifié une Résistance somme toute minoritaire, et étendu le phénomène de résistance à l'ensemble de la population. Ce concept appelé « résistancialisme » est présenté comme un mythe dominant de la Libération jusqu'à la fin des années 1960. Pour Henri Rousso, c'est avec la sortie du film *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls en 1969 et la publication en 1973, des recherches de l'américain Robert Paxton dans *La France de Vichy (1940-1944)*⁵ que le mythe s'effondre et que la vérité est enfin révélée sur la veulerie, l'indignité des Français des années noires. On passerait ainsi de l'amnésie collective à l'anamnèse.

Ce mythe d'une France unanimement résistante, s'est largement imposé. Cette présentation est consacrée et enseignée. Dans le programme de terminale en vigueur jusqu'en juin 2020, on trouve l'étude de la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Cet enseignement s'appuie

³ Manuel Nathan, Histoire terminale sous la direction de Guillaume Le Quintrec, avril 2020, p.103.

⁴ Henri Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Editions du Seuil, collections Points, 1990, p.19.

⁵ Paxton, Robert O. *La France de Vichy, 1940-1944*, Editions du Seuil, collections Points, 1997.

largement sur la grille d'interprétation élaborée par Henri Rousso. Dans les manuels de classe terminale de lycée, on trouve alors des affirmations types : « l'Etat met en avant l'idée que tous les Français ont été résistants », « une amnésie officielle et collective s'installe », « le mythe d'une France unie dans le combat contre l'occupant est entretenu⁶ ».

Pour expliquer cette « *fable* », on avance l'hypothèse de la volonté de mettre fin au climat de guerre civile qui s'exprime notamment dans le phénomène d'épuration et ainsi d'asseoir l'unité nationale. Il s'agit également d'une volonté politique d'unir les Français autour de la personnalité de de Gaulle. Ce dernier incarnant la Résistance, c'est l'occasion d'affirmer son autorité sur la nation, et de légitimer son rôle et son statut notamment face aux Alliés. Selon Olivier Wieviorka, de Gaulle s'appuie sur ce mythe pour rassembler un peuple divisé, reconstruire une cohésion nationale qui effacerait l'opposition entre « les héros proclamés et traîtres présumés⁷ ».

Ainsi, jusqu'au *chagrin et la pitié*, les Français auraient caché, dissimulé un passé douloureux. Le mythe du résistancialisme est donc brisé par ce film. Selon Pierre Laborie, ce discours formaté interdit une quelconque remise en cause de cette *vulgate* sous peine d'être accusé de complaisance, d'alimenter le mythe d'une France unanimement résistante, une France insoupçonnable⁸.

1.2- Tentatives d'explications

Cette mémoire ainsi forgée peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Le premier est sans aucun doute comme l'a montré Laurent Douzou⁹, une conséquence de l'historiographie proprement dite.

Héritage historiographique

Elle s'est esquissée dès les années noires. Laurent Douzou rappelle à cet effet, que les résistants eux-mêmes ébauchent les premiers écrits : « les résistants ont en effet, donné en même

⁶ Exemples pris dans le manuel Magnard sous la direction de Hugo Billard, (programme 2012), avril 2012.

⁷ Olivier Wieviorka, *Histoire de la résistance – 1940-1945*, Perrin, 2013, pp.483-494.

⁸ Pierre Laborie, *Le chagrin et le venin*, éditions Bayard, collection Folio Histoire, 2014, p.38.

⁹ Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Points, avril 2005.

temps qu'ils agissaient, leur version et leur vision de l'histoire qu'ils étaient en train de façonner ». Cette histoire est très vite apparue suspecte car considérée comme n'ayant pas le recul nécessaire à la discipline historique, malgré la richesse de ces documents et leur portée indéniable sur l'écriture de l'histoire de la Résistance. Laurent Douzou avance qu'ils « constituent un mode privilégié de compréhension de la façon dont les résistants, pendant et après le combat, appréhendèrent leur propre histoire ».

Au demeurant, érigés en véritables héros, les récits insistent sur le sacrifice de la personne, l'engagement sans condition ; ils élaborent une légende propre aux combattants parallèlement à la lutte qu'ils mènent. Une vision légendaire se met donc en place progressivement dès 1943, en incarnant quelques hauts faits d'armes et quelques figures emblématiques mortes au combat. Si de Gaulle envisageait la France unanimement animée d'un esprit de résistance, il distinguait en revanche ces héros à qui, il octroya le titre de compagnon de la Libération¹⁰.

Entre 1944 et 1974, les acteurs de la Résistance vont publier des récits, des témoignages, des mémoires, des biographies. Apparaît alors une vision fragmentée de la Résistance. Leur objectif est de faire face à l'oubli. Pour eux, la Résistance ne subsisterait qu'à travers les personnalités emblématiques des mouvements. Pour les contemporains et notamment ceux qui ont participé au conflit et à la Résistance, se pose la question de la manière d'évoquer la Résistance et de faire hommage à ses morts. Les premiers ouvrages sont ainsi teintés « d'esprit de dévotion » : littérature panégyrique voire hagiographique, propos légendés, mythe porté par l'entourage et par les anciens compagnons des résistants morts au combat. Il s'agit aussi de faire comprendre la Résistance à ceux qui ne l'ont pas faite et être fidèle aux représentations que les résistants se faisaient de leur action, de leur engagement.

Ainsi, on retiendra la volonté d'honorer la mémoire des morts et ainsi l'édification d'une mémoire héroïsée et la liste compendieuse du nombre de résistants.

Pierre Laborie développe également cette même hypothèse :

« (...) [les résistants ont eux-mêmes associé] leur besoin de reconnaissance à l'affirmation identitaire d'une résistance armée et à son efficacité dans le processus de Libération. Ce qui se voulait valorisant et fortifier le socle de légitimité, a aussi fonctionné comme un piège : la référence majeure à la lutte armée a renforcé l'image d'une petite minorité héroïque coupée de la nation ; la revendication d'un rôle décisif dans le cours des opérations militaires a donné lieu à

¹⁰ De Gaulle clôt la liste des compagnons de la Libération en janvier 1946, à 1036 individus. Il réouvre exceptionnellement l'ordre pour attribuer la croix de la Libération à Winston Churchill (1958) et au Roi d'Angleterre George VI (1960).

des exagérations et à des embellissements. Ils ont fourni des arguments à la représentation de la Résistance comme mythe¹¹. »

L'élaboration d'une mémoire gaulliste et communiste

Par ailleurs, les combats idéologiques de l'après-guerre ont interféré dans l'élaboration des mémoires de la Résistance. Olivier Wieviorka¹², précise que la vision gaullienne place la France Libre au cœur du processus de refus de la défaite et de l'armistice, lui confère la primauté dans l'action, lui attribue l'organisation de la Résistance intérieure. Pour le Parti Communiste Français (PCF), il s'agit de mettre en avant le sacrifice du peuple trahi par les élites ; alors que les gaullistes envisagent le peuple dans son ensemble. De même le PCF insiste sur le rôle majeur des communistes présentés comme l'élément armé de la Résistance, le « parti des 75 000 fusillés ». Glorifier la Résistance communiste est un outil pour occulter la ligne politique suivie entre 1939 et 1941. L'emphase permet de taire le pacte-germano-soviétique, la désertion de son secrétaire général Maurice Thorez, les appels à la fraternisation lancés par *L'Humanité* en juillet 1940 ou la condamnation des attentats individuels prononcée par Marcel Cachin dans le très collaborationniste *Cri du Peuple* du 11 juin 1942.

Pierre Laborie décrit à son tour, une version communiste cherchant à identifier la Résistance au combat des militants :

« Sans lésiner sur les moyens, en s'appuyant sur leur action déterminée dans la clandestinité, sur la violence de la répression à leur encontre et sur le lourd sacrifice de leurs militants, les communistes se sont employés à faire confondre leur histoire, avec celle de la Résistance intérieure, jusqu'à vouloir identifier l'une à l'autre¹³. »

La mémoire de la Résistance est donc ainsi glorifiée, s'appuyant sur des vecteurs mémoriels multiples comme l'attribution d'odonymes, les manifestations et cérémonies commémoratives, l'édifications de quelques lieux de mémoires (le site du Mont Valérien à Suresnes devient « le haut lieu de la mémoire nationale »).

¹¹ Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit., p.149.

¹² Olivier Wieviorka, *Histoire de la Résistance, 1940-1945*, Perrin, « synthèses historiques », 2013, chapitre 18 : « Une mémoire divisée », pp.483-494.

¹³ Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit., pp.153-154.

Les usages politiques de la Résistance servent les partis, détournant, déformant et manipulant les faits pour les ajuster aux discours. Dans *Le chagrin et le venin*¹⁴, Pierre Laborie affirme que « jusqu'aux années 1970, aucune organisation ne s'est privée d'exploiter la rentabilité du gisement, si les gaullistes n'ont pas été en reste sur ce terrain, il est indéniable que le parti communiste apparaît comme le champion toute catégorie en la matière ». Cette démesure va nourrir le résistancialisme. Elle fournit des arguments pour décrédibiliser la Résistance et sa mémoire. « Cette illustration ciblée de la manipulation par la réécriture de l'histoire insinue un lien intrinsèque entre mémoire de la Résistance, affabulation et mensonge, sur fond de pratiques familières au communisme ». Ainsi, les résistants auraient eu des choses à cacher. La glorification « des exploits, pas toujours avérés, aurait abouti à ensevelir certains événements, en occultant des responsabilités coupables ».

Résistantialisme et résistancialisme

Dans les années qui suivent la Libération, l'expression « mythe de la Résistance » débouche sur la formule « de la Résistance au résistentialisme ». Le résistentialisme, avec un « t », apparaît en janvier 1947 dans le premier numéro de la revue *Ecrits de Paris*, emprunté à une étude d'une journal suisse sur « *le malaise français* »¹⁵. Pierre Laborie renseigne sur les arguments de la revue qui récuse ce qu'elle nomme « les quatre colonnes du résistentialisme » :

1. Pétain n'a pas trahi en juin 1940, mais a dû faire face à une situation inédite ; ces décisions sont le corollaire de l'incompétence des gouvernements précédents et du régime en place qui ont mal préparé l'évènement et se sont rendus responsables de la défaite. Il s'agit là, de la théorie du déclin inéluctable, dans lequel s'est engouffré la France, depuis plusieurs décennies, conduisant inévitablement au chaos.
2. L'armistice était la seule solution possible. Pétain a ainsi sauvé une partie de l'Empire. Sa ruse a donné le champ libre aux Français. C'est la théorie du « double-jeu ». Hitler s'est ainsi laissé leurrer témoignant de sa naïveté, voire de sa bêtise.
3. Le gouvernement de Vichy était légitime, puisqu'arrivé légalement au pouvoir. Malgré ses erreurs ou ses faiblesses, il a indiscutablement servi le peuple et le pays.

¹⁴ Pierre Laborie, *Le chagrin...*, *op. cit.*, pp. 153-154

¹⁵ *Ibid.*, pp.160-161.

4. Lutter contre l'occupant a été un combat au quotidien dont la Résistance n'a pas le monopole. La Résistance n'a pas eu le rôle qu'on lui attribue dans la Libération du pays ; les armées américaines et britanniques en ont eu la charge principale.

L'abbé Desgranges emprunte le terme en 1948 dans son pamphlet, *Les crimes masqués du résistancialisme*¹⁶. Il reprend à son compte l'expression « mythe de la Résistance » évoqué par Maurice Bardèche dans une *Lettre à François Mauriac* publiée en 1947. Ainsi, c'est un terme utilisé par l'extrême-droite française et la droite vichyste pour mettre en cause la Résistance. Cette idée répandue par les pétainistes, permet en outre de diminuer la part de leur responsabilité diluée dans l'attentisme général. Dans le *Dictionnaire historique de la Résistance*, sous la direction de François Marcot¹⁷, il est rappelé que le résistancialisme dénonce l'épuration. Il vise également « la légitimité politique de la Résistance, conteste son action et nie sa dimension morale. Bardèche accuse les résistants d'avoir provoqué une guerre civile en France (...) et qualifie de mensonge les écrits de François Mauriac en faveur de la Résistance ». Le résistancialisme s'appuie donc sur les erreurs de la Résistance comme l'épuration et sur les « arrangements de sa mémoire », pour dénigrer son action et sa légitimité.

En 1987, Henri Rousso transforme le mot en concept, dans *Le syndrome de Vichy*, précédemment évoqué, sous la terminologie de « résistancialisme » avec un « c » et non plus « résistancialisme » avec un « t ». La notion se base sur les aberrations, les ajustements vis-à-vis des faits, pour démontrer qu'au lendemain du conflit, il a pu être mis en place une mémoire édulcorée pour se disculper, se déculpabiliser de l'attentisme majoritaire et restaurer l'honneur d'un peuple lâche et résigné¹⁸.

Responsabilité historique ?

De surcroît, Pierre Laborie avance que les représentations sont alimentées par les stéréotypes francophobes. Les Anglais notamment dépeignent une France noircie, collaboratrice, « douée d'une imagination débordante pour glorifier ses épopées mais allergiques aux rétrospectives.

¹⁶ Laurent Douzou, ...*une histoire périlleuse*, op. cit. p.125

¹⁷ Cécile Vast, in François Marcot (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Brochet, 2006 ; p.1017.

¹⁸ *Ibid.* p.1018.

(...) En Angleterre, on dit que les Français sont lâches¹⁹ ». Ces jugements sont alimentés par la défaite de 1940 et la signature de l'armistice qui a laissé les Anglais seuls face aux nazis.

Il faut également tenir compte de l'influence des historiens étrangers qui ont des représentations très négatives des Français. Jean-Marie Guillon l'exprime explicitement :

« A quelques exceptions près (H.R. Kedward, John Sweets, Julian Jackson), cette attitude est de règle chez les historiens anglo-américains où prévaut souvent, depuis les années soixante, un point de vue nourri par l'antigaullisme, l'anticommunisme et le judéocentrisme²⁰ . »

Parmi ces historiens, on trouve notamment Robert Paxton. Robert Paxton avec *La France de Vichy*²¹, fait office de référence indiscutable. Son travail sur la collaboration d'Etat constitue un apport majeur et est continuellement cité en modèle. Dans son étude, il propose d'une manière secondaire, une vision très pessimiste des Français en les rangeant soit du côté de la collaboration soit du côté de la Résistance : un tableau très manichéen donc, qui suppose que ceux qui ne se sont pas opposés à Vichy étaient forcément partisans. Pierre Laborie s'interroge sur cette lecture et propose de replacer l'écriture de *La France de Vichy* dans son contexte, à savoir la guerre du Vietnam. Il évoque l'influence de l'opinion publique et des préjugés notamment alimentés par l'administration américaine qui dépeignent des Français sans courage, ayant accepté la collaboration facilement par lâcheté et par intérêt en attendant que les Américains viennent les libérer²². Pierre Laborie montre ici que le travail des historiens peut être influencé par leur propre perception.

Si les représentations demeurent partisanses, il n'y a pas non plus consensus sur la définition de Résistance.

¹⁹ Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit. pp.21-25. Il s'appuie notamment sur le petit livret d'instructions que chaque soldat emportait avec lui, en juin 1944.

²⁰ Jean-Marie Guillon, « Société française et Résistance. Idées reçues et débats », in Pierre Laborie et François Marcot (dir.), *Les comportements collectifs en France et dans l'Europe allemande, Historiographie, normes, prismes (1940-1945)*, PUR, 2015 ; p.199.

²¹ Paxton Robert O. *La France de Vichy*, op. cit.

²² Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit., pp.219-222. Il s'appuie notamment sur les questions-réponses du guide distribué aux GI concernant la guerre et la collaboration française.

1.3- « Définir la Résistance : illusoire ou nécessaire ? » (P. Laborie)

La citation de Pierre Laborie ci-dessus, exprime l'extrême difficulté d'élaborer une définition de la Résistance. Le débat reste entier et les désaccords perdurent.

François Bédarida propose de recourir à l'étymologie²³. Les mots *résistance* et *résister* sont dérivés du latin *resistere*, où le préfixe *re* marque l'opposition et le verbe *sistere* signifie au sens intransitif, « tenir ferme » ou « se maintenir », et, en emploi transitif, « arrêter ». Il précise ensuite que tous les dictionnaires, « soulignent que derrière le terme résistance, il y a non seulement la notion de fermeté, de consistance, de continuité, au sens de la défense de son être et de son identité, mais aussi le refus de se soumettre “aux volontés, aux desseins, aux entreprises, aux sentiments d'autrui”, autrement dit la volonté de dire non ». Pourtant, malgré cet éclairage sémantique, la notion historique de Résistance reste difficile à définir : « y a-t-il *une* ou *des* résistances ? » Néanmoins, François Bédarida retient la notion de refus, au nom de la liberté, de la dignité, contre la domination et la soumission. Il délimite la Résistance par l'engagement volontaire, la clandestinité et enfin « une dynamique de l'improvisation à l'organisation ». Pour finir, il propose d'appliquer la notion « d'idéal-type Résistance » : construction politique et éthique (construction patriotique chez les uns, réflexe moral chez les autres, voire la combinaison des deux). Il évoque « *l'éthique de conviction* » prépondérante dans les débuts en 1940-1941 et même encore en 1942, et « *l'éthique de responsabilité* » qui triomphe avant et pendant la Libération.

Sans la définir, Olivier Wieviorka, propose de fixer des critères permettant de dessiner les contours de la Résistance intérieure française²⁴. Il limite tout d'abord ce phénomène à *l'action*. Il exclut ainsi *l'opinion*. Refuser la défaite, exprimer son désaccord avec le régime de Vichy n'est pas significatif de l'engagement résistant. En outre, l'action doit être désintéressée financièrement, consciente et volontaire. La Résistance impose aussi la transgression qui induit le risque de subir la répression. Il assume ainsi restreindre le phénomène, à la Résistance organisée minoritaire. Il refuse de confondre la Résistance avec « l'assistance ponctuellement apportée par la population avec les engagements plus consistants que des milliers de Français souscrivent dans les formations clandestines ». Il s'oppose ainsi à la vision exposée

²³ François Bédarida, « Sur le concept de résistance », in Jean-Marie Guillon et Pierre Laborie (dir.), *Mémoire et histoire, la Résistance*, éditions Privat, Toulouse, 1995 ; p.46.

²⁴ Olivier Wieviorka, *Histoire de la Résistance...*, *op. cit.*, pp.13-18.

par François Marcot qui détermine une Résistance-organisation et une Résistance-mouvement.

Pour ce dernier, limiter ainsi le phénomène à la Résistance organisée est un rétrécissement historiquement pernicieux. Dans *Comment écrire l'histoire de la Résistance*²⁵, François Marcot distingue « deux cercles concentriques, aux limites floues » :

« Une Résistance-organisation, qui ne comprend de toute évidence qu'une toute petite minorité, et une Résistance-mouvement social qui l'englobe. Constituée d'une population beaucoup plus large, elle inclut tous ceux qui ont mené des actions individuelles dont la répétition constitue un fait social, et tous ceux dont les actes de solidarité ont été essentiels à la Résistance organisée. La Résistance-mouvement social n'est nullement en marge de la Résistance-organisation : elle conditionne son existence. Sans cette notion de Résistance-mouvement social, comment rendre compte des liens multiples et complexes qui relient la Résistance et la population ? »

Pour lui, cette mise en perspective permet de comprendre « la singularité du comportement de résistance qu'à la seule condition de le situer parmi les autres comportements pour en saisir l'originalité et l'inscrire dans la société de son temps ». Cela évite l'écueil d'une simplification abusive des comportements des années noires, avec une vision trop manichéenne : les résistants, d'un côté, les collaborateurs de l'autre et entre les deux une masse d'attentistes. Il distingue différents comportements dans la France des années noires : la *collaboration* (qui s'inscrit dans « un choix idéologique ou personnel ») qu'il distingue de *l'adaptation contrainte* (tels les patrons qui acceptent de travailler avec les Allemands pour la survie de leur entreprise) ; *l'opposition* cherche non pas à renverser l'ordre dominant « mais à mieux survivre avec lui » ; La *désobéissance*, *l'insoumission* et les *stratégies de survie* profitent à l'intérêt personnel sans volonté de nuire à l'occupant (tels un réfractaire du STO qui souhaite échapper à la réquisition ou un juif qui lutte pour sa survie) en revanche, « ceux qui les aident s'engagent (...) dans des actes de transgression délibérée et contribuent à [nuire aux] objectifs de l'occupant » ; *l'opportunisme* a pour ambition de défendre au mieux les intérêts et/ou les carrières personnels en faisant fi de la morale ; enfin, la *réactivité sociale* « regroupe tous les comportements qui vont de la résistance jusqu'à l'opposition, la désobéissance, l'insoumission et les stratégies de survie. Sans occulter la spécificité de la Résistance, ce concept rassemble en un seul terme les comportements marqués par le refus en posant la question des passerelles entre ces divers types de comportements caractérisés par leur fluidité. »

²⁵ François Marcot, « Comment écrire l'histoire de la Résistance ? », *Le Débat*, 2013/5 (n° 177), p.173-185.

Pierre Laborie préfère le concept de *non-consentement*. Il prend en compte l'existence d'une opinion majoritairement hostile à l'occupant et à la collaboration dès l'automne 1940. Il s'appuie sur une multitude de comportements déviants, désobéissances au quotidien, incivilités ou solidarités effectives. Pour lui, il est nécessaire de définir la Résistance mais illusoire tant elle est difficile à cerner, car elle renvoie à des situations particulières et changeantes... il la mesure comme une expérience singulière et inaccessible. Elle est fluide, mobile, mouvante, en perpétuelle construction et adaptation selon le temps, le lieu et les milieux. Il refuse la simplification de la Résistance et de son histoire. Pour lui, en effet, « la Résistance ne se réduit pas à une simple idée limpide, à une phrase courte, à des explications qui vont de soi ». Elle reste un évènement mal identifié, influencé ou plutôt imprégné par l'imaginaire. Ses contours demeurent indéterminés voire indéterminables. Il persiste une méconnaissance de sa réalité factuelle. Il souligne à cet égard, « la multiplicité de ses formes, la clandestinité, le secret, les rumeurs, les adaptations incessantes de ses actions à la complexité des situations imprévues, ajoutés à des particularismes culturels souvent accusés, [contribuant] à affirmer sa singularité ». Ainsi, il préfère *les* résistances à *la* Résistance, diverse dans ses formes mais également mouvante dans le temps. Malgré la difficulté de l'exercice, saisir la singularité de la Résistance est d'autant plus nécessaire que sa mémoire semble enfermée dans des dogmes. Il réfute l'idée, pourtant admise, que l'histoire de la Résistance doit être restreinte à son efficacité militaire, le décompte de ses effectifs, les modes d'organisation, les enjeux de pouvoir et les conflits de personnes. Cela pervertit, mutile la spécificité de la Résistance et donne le champ libre aux détournements et aux manipulations.

Pour lui, une approche plus conceptuelle est préférable, car moins rigide. Pierre Laborie distingue « ce qui fait la Résistance, et ce que la Résistance fait, entre ce qu'elle est et ce qu'elle montre ou entreprend²⁶ ». Pour lui, il est important de déterminer le sens de l'action. « On peut faire de la résistance sans résister, (...) il y a Résistance quand acte et action se confondent ». La Résistance n'est pas réductible à son action. En conséquence, et en « rappelant que le mouvement de résistance est un processus socio-culturel en adaptation incessante », Pierre Laborie consent à dégager quelques critères discriminants :

- « La volonté de nuire à un ennemi identifié, occupant ou au service de l'occupant, en se plaçant en situation de guerre, et en s'organisant pour empêcher par tous les moyens la réalisation de ses objectifs.

²⁶ Pierre Laborie, *Les français des années troubles*, Desclée de Brouwer, Paris, 2001, p.82.

- La conscience de résister, c'est-à-dire de participer à l'expression collective et coordonnée du refus, par un choix volontaire, par une adhésion responsable à des objectifs distinctement affirmés, par l'acceptation, de fait ou de principe, de la nécessité de la lutte armée, avec une juste conscience du risque et du sens de la lutte.
- Un engagement dans l'action imposant des comportements et des pratiques de transgression²⁷. »
- « Enfin la possibilité de résister selon des stratégies à buts multiples, en fonction de priorités propres et en poursuivant des objectifs spécifiques, à condition d'agir pour combattre un ennemi commun, clairement désigné et accepté comme tel²⁸. »

La clandestinité n'est pas un critère retenu par Pierre Laborie. Comme le précise François Marcot, « les Résistants ne sont pas « que » résistants. Ceux qui s'engagent à plein temps dans la Résistance-organisation sont ultra-minoritaires ». Peu, finalement disparaissent dans une clandestinité totale ; la très grande majorité maintient une vie sociale, un emploi, une vie de famille, en parallèle de leurs activités clandestines. Le quotidien des résistants n'est ni lisse, ni planifié. De manière simultanée ou successive, le comportement du résistant oscille entre insoumission, adaptation contrainte et résistance. Il craint que « le premier risque d'une histoire de la Résistance limitée aux organisations de résistance, tient à cela : oublier les hommes résistants derrière la Résistance, autrement dit en faire de purs héros séparés par essence du reste des Français²⁹. »

François Marcot précise, que, s'il est possible de qualifier une action collective d'acte de résistance (manifestation patriotique à l'occasion de l'enterrement des aviateurs alliés par exemple), cela ne fait pas de leurs auteurs, des résistants pour autant. Nonobstant, limiter la Résistance à la Résistance-organisation exclut de fait, tous les « auxiliaires » sur lesquels repose cette même Résistance organisée, fournissant une aide ponctuelle ou régulière : « boîte aux lettres », agent de liaison, services médicaux... Pour lui, « La Résistance n'a pas de limite claire, ce qui fait sa force, et ce qui va perturber la politique de répression et contribuer à la radicalisation de ses méthodes en 1944, en visant directement la population »³⁰.

Pierre Laborie, rappelle, à cet effet, que « les multiples raisons et façons de résister recourent la question toujours reposée de l'étendue du champ de la Résistance et de la porosité ou des

²⁷ Pierre Laborie, *Les français des années troubles*, op. cit., pp.88-89.

²⁸ Critères ajustés dans *le dictionnaire historique de la Résistance...*, sous la direction de François Marcot, op. cit., p37.

²⁹ François Marcot, « Comment écrire l'histoire de la Résistance... », art. cit., p.177.

³⁰ *Ibidem*, p.177.

frontières entre les espaces qui le constituent ». Pour lui, « elle est à la fois un combat multiforme contre l'oppression et un combat socio-culturel dont la plasticité favorise les interactions multiples. »

Jean-Marie Guillon substitue à *la Résistance*, *les résistances*. Il rend compte d'un processus global discernant « une résistance sous Vichy, malgré Vichy ou en dépit de Vichy, se forgeant finalement contre Vichy en même temps que contre l'occupant ». A l'origine antifasciste, les motivations deviennent patriotiques, républicaines et morales. Elle passe d'une expérience individuelle, élitiste et héroïque à une expérience collective, anonyme, ordinaire et modeste.

Jacques Semelin utilise l'expression « résistance civile ». Dans *Sans armes face à Hitler*³¹, il insiste sur le volet non militaire et non strictement militant, sur des formes d'oppositions collectives non armées ; il estime que la Résistance est trop souvent assimilée à l'action organisée tant dans ses structures que dans ses formes de luttes ; il propose d'y intégrer la multiplication d'actes individuels d'opposition, mode d'expression d'une résistance manifeste d'une société maintenue sous le joug de l'occupant.

Pour Claire Andrieu, il n'est pas si aisé de délimiter la « résistance civile ». Certaines actions semblent inclassables. « Par exemple, en 1940, lorsque Germaine Tillion donne sa carte d'identité à une amie portant un nom israélite, est-ce de la Résistance, puisque le geste attente au cœur du projet nazi³² ? » Elle renvoie ainsi à la porosité et à la fluidité du phénomène.

François Marcot dans *Le mouvement social*³³, distingue le *principe d'intentionnalité* et le *principe de fonctionnalité*. Il considère qu'il faut tenir compte des intentions des acteurs les poussant à faire de la Résistance. Ce principe rend compte des valeurs et des objectifs, mais aussi des stratégies mises en œuvre. Le principe de fonctionnalité détermine en revanche, l'entrée en résistance, en fonction des besoins et des objectifs de la Résistance, des compétences des acteurs, mais aussi des moyens nécessaires et disponibles, de l'environnement adapté aux formes de résistances.

³¹ Jacques Semelin, *Sans armes face à Hitler, 1939-1945, la Résistance civile en Europe*, Editions des Arènes, Paris, 2013, pp78-86.

³² Claire Andrieu, « La Résistance comme mouvement social », in Michel Pigenet éd., *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*. Paris, La Découverte, « Poche / Sciences humaines et sociales », 2014, p. 415-426.

³³ François Marcot, « Pour une sociologie de la Résistance : intentionnalité et fonctionnalité », in *Le Mouvement social*, 1997/3 (n°180).

Ainsi comme l'exprime Laurent Douzou, dans *Images des comportements sous l'occupation*³⁴ la difficulté est de convenir d'une définition qui « vaille pour les résistants organisés aussi bien que pour les comportements collectifs constatés en dehors de la sphère de la Résistance organisée ».

En somme, la Résistance est à la fois perçue dans sa conception militaire assimilant le clandestin à un soldat luttant les armes à la main contre l'Allemagne hitlérienne, mais aussi comme un militant se dressant contre le totalitarisme. Elle est restreinte à sa dimension Résistance- organisation. Pour d'autres, « la Résistance est conçue comme des réseaux multiformes d'espaces interactifs et interdépendants, indispensables les uns des autres et solidaires de l'ensemble³⁵ ». La Résistance n'est plus seulement celle des héros mais aussi celle des oubliés, des ignorés et des anonymes. Il s'agit alors de prendre en compte une dimension plus collective qu'individuelle. La Résistance est ainsi pensée comme un processus socio-culturel.

L'absence de consensus sur la définition de la Résistance engendre des perceptions/des mémoires divergentes.

³⁴ Laurent Douzou in Sainclivier Jacqueline, Laborie Pierre et Guillon Jean-Marie (dir.), *Images des comportements sous l'occupation*, PUR, 2016. (258p). Nouvelle édition [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016.

³⁵ Pierre Laborie, *dictionnaire historique...*, *op. cit.*, p. 38.

Chapitre 2- Les germes de la discorde

Dans le cadre de cette « confrontation », le décompte du nombre de résistants est un enjeu. Subséquemment le débat porte sur les comportements et l'opinion des Français sous Vichy. Le concept de « résistancialisme » présenté comme un mythe dominant de la Libération jusqu'à la fin des années 1960, est encore aujourd'hui la théorie consacrée, mais semble pourtant diviser la communauté des historiens.

2.1- Une minorité de résistants

Les représentations traditionnelles de la Résistance limitent le combat de la Libération du pays à une élite minoritaire. Olivier Wieviorka par exemple, dans *Histoire de la Résistance (1940-1945)* publié en 2013, en s'appuyant sur une définition restrictive de la Résistance, limite son étude à la lutte armée¹ :

« En effet, elle vise concrètement à combattre l'occupant allemand, voire son allié vichyste, ce qui suffit à la distinguer de l'opinion. Le fait, en d'autres termes, de refuser la fatalité de la défaite et d'affirmer son désaccord avec le régime de Philippe Pétain ne suffit pas à définir l'engagement résistant – un engagement qui s'incarne avant tout dans des pratiques, aussi diverses soient-elles. »

Pour lui, résister se fait en pleine conscience, dans une volonté de transgresser vis-à-vis de l'occupant ou de Vichy, au risque d'y perdre la vie. Il s'agit donc d'une minorité regroupée dans les formations clandestines, mouvements, réseaux ou groupes armés. Pour lui, la Résistance est complexe mais élargir le nombre de résistants, suggère de tomber dans le mythe d'une France unanimement résistante.

¹ Olivier Wieviorka, *Histoire de la Résistance...*, *op. cit.*, pp.13-18.

« [Il propose au lecteur de comprendre] un phénomène assurément complexe, en récusant la part de la légende et les simplifications abusives, quitte à porter un regard éthiquement distancié sur une page mythique, pour ne pas dire mythifiée, de l'histoire nationale². »

Toute la difficulté est donc de comprendre, de mesurer et de délimiter le phénomène. Claire Andrieu³ considère que cette perception minorée repose sur le travail des historiens de la collaboration, qui tendent à voir l'ensemble de la société à travers ce prisme. Elle cite notamment Robert Paxton, dans *la France de Vichy* (1973) dans lequel il présente quelques éléments de réflexion sur la Résistance : pour lui, la Résistance serait le fait d'une minorité d'activistes coupés du reste des citoyens. De la même manière, dans *La France à l'heure allemande* (1995), Philippe Burrin décrit une population unanimement apathique et consentante, mis à part « la grande figure du général rebelle et le sacrifice d'une minorité de Français ».

Laurent Douzou, dans *La Résistance, une morale en action*⁴ évoque le dénombrement des Résistants et en explique les origines. Il indique que l'énumération fixe environ à cent mille résistants contre cent mille collaborateurs. Ces estimations reposent notamment sur le nombre de résistants à qui, il a été attribué la Croix de la Libération par de Gaulle⁵. La médaille de la Résistance a été décernée à environ quarante mille résistants. Enfin, la création de la carte de Combattant Volontaire de la Résistance (CVR) permet de valider « l'action résistante », pour environ deux cents mille personnes de la Résistance intérieure. « Ainsi, le pourcentage de personnes officiellement reconnues résistantes demeure faible ».

Cette perception très minorée de la Résistance repose donc sur « l'appartenance effective administrativement reconnue avec les droits afférents », qui est notamment présentée dans *La lutte clandestine en France*, de Sébastien Albertelli, Julien Blanc et Laurent Douzou.

En effet, à la Libération, un « processus d'homologation est mis en place pour connaître officiellement l'activité des résistants ». Ce procédé permet de dresser des listes des « véritables résistants pour permettre aux membres survivants ou à leur ayant droit de faire valoir leurs états de service ouvrant droit à des pensions, décorations et titres honorifiques⁶ ». En effet, après la Libération, cinq statuts sont créés : membres des réseaux, homologués comme Forces

² Olivier Wieviorka *Histoire de la Résistance...*, *op. cit.*, pp.13-18.

³ Claire Andrieu, « 36. La Résistance comme mouvement social », in Michel Pigenet éd., *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*. Paris, La Découverte, « Poche / Sciences humaines et sociales », 2014, p. 415-426.

⁴ Laurent Douzou, *La Résistance : une morale en action*, Découverte, Gallimard, 2010 ; pp.82-84.

⁵ 1036 civils et militaires ont obtenu cette distinction en 1946 (L. Douzou, *une morale en action*, *op. cit.*, p.83)

⁶ Sébastien Albertelli, Julien Blanc, Laurent Douzou, *La lutte clandestine en France, une histoire de la Résistance (1940-1944)*. La librairie du XXI^{ème} siècle, Seuil, avril 2019 ; pp.378-380.

françaises combattantes (FFC) ; militants des mouvements, reconnus au titre de la Résistance intérieure française (RIF) ; membres des Forces françaises libres (FFL) ; membres des Forces françaises de l'intérieur (FFI) ; Déportés, internés de la Résistance (DIR). Chaque candidature est examinée, pour chacun des statuts précédemment cités, par une Commission nationale d'homologation spécifique. Cet appareil d'enregistrement a homologué un total de 268 réseaux et 44 mouvements et quelques 608 275 dossiers individuels de résistants ont été constitués. Cette démarche pose question. Pour les historiens il est paradoxal de quantifier un phénomène dont la caractéristique principale est la clandestinité. L'homologation doit s'appuyer sur des preuves et des dates circonstanciées alors que la Résistance, mouvement illégal, ne fournissait pas de justificatifs, ni d'autres documents certifiés. Les dossiers de liquidation sont donc riches d'informations mais présentent donc, selon eux, des éléments qu'ils peuvent interpellent quant à leur pertinence et leur authenticité. Il faut donc les aborder avec prudence et circonspection.

Les dossiers présentent en effet des incohérences, avec notamment la notification de « signature de contrat » dans un mouvement pourtant clandestin et illégal, l'expression « chargé de mission » pour des individus dont l'engagement a été spontané et individuel⁷... Les exemples montrent que la stratégie comptable est bien difficile à honorer dans une perspective d'authentification et de délimitation du phénomène de Résistance.

Par ailleurs, un autre écueil est que, ce mode de calcul écarte du groupe des résistants un certain nombre d'individus : les femmes notamment. Ainsi « la Résistance a longtemps été assimilée à une affaire d'hommes »⁸. D'autant plus que comme le rappelle L. Douzou⁹, « même à supposer qu'il faille majorer le nombre de personnes qui auraient mérité la carte de CVR, notamment en y incluant les femmes à qui elle fut d'autant plus chichement attribuée (...), elles en firent peu la demande. » Catherine Lacour-Astol suggère également, que les femmes pâtissent de cette vision guerrière de la Résistance : « La portion congrue allouée aux résistantes dans l'ordre de la Libération (six femmes sur les 1 036 Compagnons en 1946) ne saurait donc surprendre »¹⁰.

⁷ Dans *La Lutte clandestine en France...*, *op. cit.* (p.380), on trouve notamment l'exemple du dossier d'Agnès Humbert, reconnue comme résistante de la première heure, mais dont les justificatifs pour l'homologation ne correspondent pas à la réalité clandestine.

⁸ Danièle Voldman, « Laurent Douzou & Mercedes Yusta (dir.), La Résistance à l'épreuve du genre. Hommes et femmes dans la Résistance antifasciste en Europe du Sud (1936-1949) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*.

⁹ Laurent Douzou, *une morale en action...*, *op. cit.* p.83.

¹⁰ Catherine Lacour-Astol, « Résistantes et résistance féminine : une mémoire chaotique », in Jacqueline Sainclivier, Pierre Laborie, Jean-Marie Guillon, *Images des comportements ... op. cit.*, p. 55-65

Pierre Laborie évoque un « rétrécissement du phénomène de Résistance par la priorité donnée au comptage des effectifs, en relation directe, là encore, avec la vision guerrière de la Résistance, ses structures, ses capacités d'intervention et sa stratégie dans une logique de conflit armé »¹¹. Pour lui, le décompte est impossible. Pour ce faire, il aurait fallu que la Résistance soit une institution structurée, agencée, planifiée... « Même dans l'hypothèse fragile où un décompte précis représenterait un enjeu véritable et donnerait une clé de compréhension irremplaçable, il serait impossible à effectuer, exception faite des réseaux et des maquis, dans une certaine mesure seulement pour ces derniers. Pour le reste, la mobilité, la plasticité et la clandestinité font que la Résistance échappe à toute approche de ce type ». La Résistance est constituée de cellules regroupant des hommes et des femmes insérés dans le tissu social et difficile à identifier. Par nature, l'identification des membres est impossible : certains seront recensés plusieurs fois car connus sous plusieurs pseudonymes, d'autres ne seront jamais identifiés... Pierre Laborie explique que la stabilité n'est pas le principe de fonctionnement des mouvements. Ils apparaissent, disparaissent, se régénèrent, se transforment, se mélangent, fusionnent, s'ordonnent, se diffusent, se rallient à des structures plus établies, meurent et parfois renaissent sous d'autres formes... il faut ajouter les arrestations, les déportations, les morts. Par ailleurs, il insiste sur l'absence de continuité de l'engagement. Beaucoup sont des *intermittents*. D'autres appartiennent à plusieurs mouvements et peuvent effectuer des actions commandées par des groupes avec lesquels ils n'ont aucun lien d'appartenance. Pierre Laborie rappelle que nombreux sont ceux qui ne connaissaient pas au moment des faits, leur mouvement d'affiliation et ne le connaîtront qu'en 1945. De même, les premiers engagés en zone occupée étaient souvent des actifs autonomes ; leur arrestation, déportation, internement, exécution comme otage, les ont fait disparaître des « listes » de résistants ; par la même, leur statut est difficile à établir. Enfin, il rappelle comme Jean-Marie Guillon, que « les tard-venus de la Libération ne le sont parfois qu'en apparence : ils ont déjà pu agir avant de façon ponctuelle sans être reconnus pour cela ». En revanche certains « gaullistes » ou référencés comme tel par Vichy, vont bénéficier d'une notoriété due à l'antériorité. Ils seront qualifiés de « grands résistants » même si une arrestation a pu les mettre en retrait de l'action très tôt, par choix ou par nécessité...

Pour Pierre Laborie, il est donc impossible de compter de manière juste et fiable le nombre de résistants. Ainsi, comment faire reposer une argumentation sur des chiffres et des pourcentages

¹¹ Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit. p.150.

imprécis. La valeur démonstrative est caduque. Pour lui, elle fait la part belle à une grande improvisation¹².

Ainsi la position hégémonique mais non majoritaire évalue la Résistance à une poignée d'individus. Cette certitude est remise en cause par certains historiens à l'image de L. Douzou, P. Laborie, J-M. Guillon, F. Marcot, J. Sainclivier, et bien d'autres, qui montrent les failles, les carences de ce raisonnement qui se limite à une logique comptable reposant sur les archives écrites et circonscrite à la lutte armée. En outre, ces estimations « font de la participation quantifiée à la Résistance un argument imparable et le marqueur significatif des comportements collectifs. Soutenir que le nombre infime de résistants atteste à l'inverse du consentement quasi général à Vichy et à l'ordre nouveau est lui faire dire beaucoup trop sans doute¹³ ».

2.2- Société française et Résistance : une population du non-consentement ?

L'idée selon laquelle la majorité de la population française aurait été attentiste est largement actée depuis les années 1970 et non contestée jusque dans les années 1990. Cette « doctrine » repose notamment sur l'audience dont a bénéficié *La France de Vichy* de Robert Paxton (1973) mais également l'impact du film *Le Chagrin et la Pitié* (1969) de M. Ophüls ou même la position défendue par Henry Rousso dans *Le syndrome de Vichy* (1987).

En effet, la représentation d'une Résistance réduite à sa portion congrue, engagée dans la lutte armée a entretenu l'image d'une majorité apathique, lâche, voire complice de la collaboration. Le non-engagement a signifié alors pour beaucoup, l'adhésion au régime de Vichy. La Résistance aurait été donc une minorité isolée, coupée de la population.

Ce point de vue est parfois confirmé par des résistants notoires comme par exemple Daniel Cordier (devenu historien et reconnu comme tel par la communauté scientifique, et qui prodigue la supériorité des archives). A l'occasion de la mort de Raymond Aubrac, il donne une interview au quotidien *Libération*, le 11 avril 2012 dans laquelle il déclare :

« Je pense que c'est le moment de rappeler comment se sont comportés l'ensemble des Français.
(...) Les Français ont été des lâches et très peu ont été courageux. »

¹² Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit., pp.170-172.

¹³ *Ibidem*, p.173.

Cette position est clairement critiquée par ceux qui replacent la Résistance dans un cadre beaucoup plus large, un fait social, qui prend en compte toutes les actions collectives sur lesquelles reposent la « Résistance organisée ». « C'est la porosité entre résistants et population qui a fait la Force de la Résistance et qui permet de parler de mouvement social¹⁴ ».

L'étude de la Résistance comme mouvement social dérange et bouleverse les certitudes, les représentations traditionnelles précédemment évoquées. Cette approche a été initiée dans les années 1990 et s'est poursuivie depuis, par un groupe d'historiens à travers plusieurs colloques¹⁵ renouvelés par la recherche (travaux menés entre 1970 et le début des années 1990), à partir d'études régionales¹⁶ ou portant sur des formes d'actions peu étudiées jusque-là (résistance humanitaire par exemple) ou s'intéressant à des acteurs « oubliés » (femmes, étrangers, juifs) qui ne relevaient guère des mouvements, des réseaux ou des groupes armés. Depuis, plusieurs travaux ont prolongé la recherche sur les comportements¹⁷.

Laurent Douzou rappelle dans *Images des comportements sous l'occupation*¹⁸, que Marcel Baudot en 1960, est le premier à s'intéresser à l'opinion publique sous l'occupation. Il « distinguait ainsi une masse de plus en plus compacte de « résistants d'intention » de la petite cohorte des « résistants d'action ». Dans la continuité, Pierre Laborie a consacré sa thèse en 1978, à l'étude de l'opinion publique dans le Lot pendant la Seconde Guerre mondiale. Cependant le champ des études d'opinion a été peu travaillé jusque dans les années 1990. L'opinion publique sous l'occupation reste donc traditionnellement dépeinte comme mouvante au gré des événements, opportuniste. Jean-Marie Guillon soulève l'obstacle de ces représentations convenues qui enferment toute remise en cause du discours dans « une glorification patriotique ».

« Depuis la médiatisation et le succès dont a bénéficié *la France de Vichy* de Robert Paxton, (...) les représentations de la Résistances et des résistants en France limite la Résistance a un

¹⁴ Claire Andrieu, « 36. La Résistance comme mouvement social », art. cit., pp.416-426.

¹⁵ Série de colloques tenus entre 1993 et 1997 : Toulouse (1993), Rennes et Bruxelles (1994), Besançon et Paris (1995) Aix-en-Provence (1997). Les publications qui en ont découlé sont répertoriées dans la bibliographie.

¹⁶ On peut citer par exemple : Jacqueline Sainclivier, *La Résistance en Ille-et-Vilaine, 1940-1944*, Presses Universitaires de Rennes, 1993 ; Jean-Marie Guillon, *La Résistance dans le Var*, 1989 ; François Marcot, *La Résistance dans le Jura*, 1986.

¹⁷ Numéro spécial du *Mouvement social* de 1997, *Dictionnaire historique de la Résistance*, etc.

¹⁸ Laurent Douzou, in SAINCLIVIER Jacqueline, LABORIE Pierre et GUILLON Jean-Marie (dir.), *Images des comportements*, op. cit., pp.151-159.

fait si minoritaire que la considérer comme un phénomène social majeur paraît relever de la glorification patriotique et de la concession au “mythe d’une France résistante”¹⁹. »

Pour lui, il apparaît impossible de remettre en cause les représentations de la société, sans être soupçonné de basculer dans le résistancialisme. Il s’étonne pourtant que les mêmes esprits aguerris, admettent pourtant les appellations de « vichysto-résistant » et de « juste », qu’il considère artificielles et litigieuses. Il affirme que le travail des historiens est entravé par des qualifications nées pendant et après la guerre et qui restent la norme :

« Pionniers/résistants de la dernière heure (qui sont toujours les autres), vrais résistants/faux (même remarque), attentistes/résistants actifs, etc. Pèse aussi la distinction inscrite dans le statut des Combattants volontaires de la Résistance, qui sépare sur des bases qui ne devraient avoir aucun sens pour les historiens, le bon grain entré en résistance 90 jours avant le débarquement et le reste, un reste qui, au demeurant a payé un lourd tribut à la lutte. Cet héritage distinguant entre « nous » et les « autres » les premiers historiens de la Résistance, l’ont transmis d’autant plus volontiers qu’ils avaient été eux-mêmes des résistants. (...)»²⁰ »

Pour lui, il est bien difficile de rendre compte, d’un mouvement devenu « de masse », si l’histoire de la Résistance reste enfermée dans des stéréotypes convenus. « Cela revient à ignorer l’ampleur de certaines mobilisations qui marquent les étapes de la diffusion de la Résistance dans le corps social²¹. »

Pour Pierre Laborie, la Résistance décrite comme phénomène minoritaire contribue à mutiler l’histoire de la Résistance. Cette caricature occulte les liens existants entre les Résistants et leur environnement social. Elle n’aide pas à comprendre le fonctionnement du phénomène, les imbrications, les ramifications... « Parce qu’elle est justement minoritaire, la Résistance organisée ne peut tenir et échapper un tant soit peu à la répression sans l’appui de concours extérieurs, sans le soutien d’un ensemble diffus, d’aides matérielles et de gestes complices, aussi divers que multiples. Sous des régimes d’oppression et dans un environnement hostile, aucun groupe de hors-la-loi, de parias, d’exclus, de combattants armés moins encore, ne pourrait subsister longtemps²² ». Ainsi une séparation franche entre la Résistance organisation et le reste de la population apparaît comme une distorsion de la réalité. Cependant, comme le rap-

¹⁹ Jean-Marie Guillon, « Société française et Résistance. Idées reçues et débats », in Pierre Laborie et François Marcot (dir.), *Les comportements collectifs en France et dans l’Europe allemande, Historiographie, normes, prismes (1940-1945)*, PUR, 2015, pp.198-199.

²⁰ *Ibidem*, p.199.

²¹ *Ibidem*, p.199.

²² Pierre Laborie, *Le chagrin...*, op. cit., p.175.

pelle Pierre Laborie, cette séparation est « moralement “juste” du point de vue de ceux qui ont combattu (...) [et] ressentie comme telle²³ » ; ce que les historiens ne peuvent ignorer, sans pour autant nier que ce partage est historiquement éloigné du réel.

Pour ces historiens il ne s'agit pas d'affirmer que tous les Français ont résisté ; mais à l'inverse, considérer la majorité des Français comme indifférents ou consentants est réducteur. L'engagement de va pas de soi. D'une part, il faut rappeler la difficulté de se rendre en Angleterre, ce qui accroît le mérite de ceux qui ont réussi. D'autre part, les risques inhérents à l'engagement impliquent que pour beaucoup, il était impossible de franchir le pas (clandestinité, isolement, proches exposés aux représailles, peur, trahison, torture...). Par ailleurs, le manque de moyens et d'armes en particulier, bloque l'action et expose à la répression²⁴. L'action violente paraît donc difficile au vu des moyens disponibles. D'ailleurs, Pierre Laborie rappelle, que ce sont les livraisons d'armes et de matériels qui vont engendrer l'afflux de volontaires dans les maquis en 1944, après un changement de stratégie des alliés.

En outre, certains insistent sur ce que furent, l'humiliation et le traumatisme national de la défaite militaire de 1940. Cette dernière est vécue comme un cataclysme collectif. Il s'agit à la fois d'une déroute politique et morale et une situation d'extrême détresse.

« C'est d'abord avec la dévaluation du poids de l'effondrement de 1940 que se forme l'un des principaux malentendus sur la nature de l'évènement. La défaite, le choc provoqué par l'écrasement du pays, par la présence des occupants, et le sentiment d'humiliation sont des clés essentielles pour expliquer les attitudes et les choix d'engagement ²⁵. »

Dans ce contexte, l'accession au pouvoir du héros de Verdun aurait neutralisé pendant longtemps le potentiel de résistance de la société civile. Cette attitude repose d'une part sur la légitimité de Vichy et d'autre part sur la popularité dont jouit Pétain. La légitimation du pouvoir aurait paralysé la résistance des populations. Jacques Semelin évoque la soumission des populations à l'autorité, et la reconnaissance à Pétain.

« (...) la résistance se devait d'abord de « casser » le mythe du « bouclier Vichy » pour se développer. Plus précisément, il fallait démythifier Pétain, percer l'écran de sa légitimité, en montrant que Vichy n'était qu'un rideau de fumée. Car paradoxalement, le problème de la Résis-

²³ Pierre Laborie, « Résistance et histoire, trente ans d'une rectitude de sillon » in *Engagements...*, *op. cit.*, pp.7-8

²⁴ Par exemple, les 1^{er} et 2 avril 1944, en représailles au déraillement de leur train, quatre-vingt personnes sont exécutés à Ascq, ce qui traduit les limites des capacités d'intervention de la Résistance et confirme la nécessité d'une aide extérieure pour libérer le pays.

²⁵ Cécile Vast, in *Engagements...*, *op. cit.*, p.170.

tance, ce n'était pas l'occupant. Les Français n'étaient pas pro-Allemands. La grande-guerre n'était pas loin et le sentiment « anti-boche » était vivace. Une majorité des Français espéraient secrètement la victoire finale des Alliés. Au début de l'occupation, les Français étaient majoritairement pétainistes²⁶ . »

Laurent Douzou et Sébastien Albertelli montrent que l'ambivalence est la règle²⁷ jusqu'à l'été 1942, période où la collusion entre Vichy et l'occupant est avérée. Cette ambiguïté s'exprime avec le rejet de la collaboration, l'espoir de la victoire anglaise mais également l'attachement au Maréchal Pétain. On sait que certains ont pu être au début à la fois résistant et favorable à Pétain tel Henry Frenay, le fondateur du mouvement *Combat*. Ainsi, à ses débuts, il n'était pas antinomique de refuser la collaboration, désirer la reprise des combats, tout en éprouvant une loyauté sincère à l'égard du Maréchal. Il était difficile en effet, pour certains d'entrevoir que le héros de Verdun ne servait pas les intérêts de la France.

De surcroît, les situations sur le territoire ne sont pas identiques ; il paraît impossible de niveler un comportement collectif. La synthèse et la généralisation ne semblent être ni possibles ni pertinentes. Tout d'abord, le découpage de la France à l'issue de la défaite, crée de multiples zones à statut différents.

(Fig. A)

« L'administration militaire allemande en France en mars 1941 »

Source : Alary Eric, *Nouvelle histoire de l'occupation*, Perrin, 2019.



²⁶ Jacques Semelin, *Sans armes face à Hitler (1939-1945), la Résistance civile en Europe*. Paris les arènes, 2013 ; pp.128-135.

²⁷ Laurent Douzou, Sébastien Albertelli, Julien Blanc, *La lutte clandestine...*, op. cit.

Le pays est en effet morcelé en zones géographiques gouvernées par des autorités militaires ou politiques : trois départements sont annexés (le Bas Rhin et le Haut Rhin en Alsace ainsi que la Moselle) ; les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais sont rattachés au *Militärbefehlshaber in Belgien und Nordfrankreich* (MBB) de Bruxelles ; la zone Nord occupée par les Allemands couvre les trois cinquième du pays intégrant les côtes de la Manche et de l'Atlantique ; la zone dite « libre » gouvernée par le nouveau régime de Vichy est séparée de la zone occupée par une « ligne de démarcation » ; une zone occupée italienne couvre le long de la frontière alpine une quinzaines de communes ; à l'intérieur de la zone occupée, les Allemands ont délimité une zone interdite composée de 17 départements qui s'étendent de la Somme aux frontières suisses (conçue comme un espace de colonisation allemande future , le retour des réfugiés de l'exode de mai-juin 1940 est interdit) ; à l'été 1941, une nouvelle zone côtière interdite s'étend des littoraux du Nord aux Pyrénées ; enfin, après l'invasion de la zone Sud en Novembre 1942, les Italiens s'installent dans les départements situés à l'Est du Rhône ainsi qu'en Corse jusqu'à la chute de Mussolini en septembre 1943. Ce fractionnement géographique du pays génère des situations différentes : la présence et la pression voire la répression de l'occupant n'y sont donc pas uniformes ; les armées d'occupation sont très inégalement réparties sur le territoire. Les zones rurales sont les moins pourvues avant 1944. Si certains vivent l'occupation au quotidien, d'autres Français n'ont vu les Allemands que tardivement à la fin de la guerre.

Dans ces conditions, certains historiens, à l'image de Laurent Douzou, Pierre Laborie ou encore Jean-Marie Guillon soulignent que les disparités de « l'entrée en résistance » des individus émanent notamment de ce dépeçage du territoire²⁸. Sébastien Albertelli, Julien Blanc et Laurent Douzou parlent de « Résistance à géométrie variable²⁹ ». Dans la zone Nord, l'ennemi est clairement identifié ; cela peut accélérer le basculement vers la transgression, d'autant plus que la germanophobie française est une réalité bien ancrée depuis plusieurs décennies. « [Faute d'adversaire directe], le champ des activités possibles en zone Sud est plus réduit ». Pierre Laborie précise qu'en réalité, c'est la multitude et la diversité des comportements ambivalents qui semblent fixer la norme :

²⁸ Sébastien Albertelli, Julien Blanc, Laurent Douzou, *La lutte clandestine en France...*, *Op. cit.* On retrouve cet argument dans de nombreux travaux Cécile Vast, Jacqueline Sainclivier, Laurent Douzou, etc. notamment dans les articles du *Mouvement social*, 1997/3 (n°180) ou dans les publications issues des colloques sur la Résistance, initiés par JM Guillon, précédemment évoqués.

²⁹ *Ibidem*, pp.38-42.

« Il faut rappeler de plus, que les acteurs sociaux sont des acteurs pluriels. Les situations vécues ne sont jamais identiques, et toute généralisation des comportements comporte le risque d'extrapolations hasardeuses. Le choix se décide toujours dans un contexte à la fois polysémique et mouvant où à réception des événements, les rapports de domination, les conditions de coercition et les politiques de répression jouent un rôle déterminant³⁰. »

Ensuite, à ces contrastes territoriaux, il faut adjoindre la temporalité qui détermine également les comportements. Les événements internationaux et nationaux interagissent sur la population : l'entrée en guerre de l'URSS et des USA en 1941, les premières défaites allemandes montrant que les Allemands ne sont pas invincibles, les débarquements en Afrique du Nord (novembre 1942) et en Italie (juillet 1943), l'entrevue de Montoire entre Pétain et Hitler (24 octobre 1940), la politique de collaboration menée par Vichy, l'invasion de la zone Sud (novembre 1942) et l'absence de réaction de Vichy à ce qui constitue pourtant une violation de la convention d'armistice, la déclaration radiodiffusée du 22 juin 1942 de Laval³¹, la création de la Relève (juin 1942) puis du STO (février 1943), les arrestations massives des juifs et notamment des femmes et des enfants à partir de 1942, la répression de plus en plus caractérisée du gouvernement de Vichy et la création de la Milice (le 30 janvier 1943), la multiplication des exécutions sommaires (Jean Zay le 20 juin 1944, Georges Mandel le 7 juillet 1944, Victor Basch et sa femme le 10 juillet 1944...) ... La population change alors d'attitude envers l'occupant et ses collaborateurs en fonction de la proximité des événements. Le renversement du rapport de force, la pression croissante des Allemands, la radicalisation des comportements obligent à choisir son camp. La répression a joué comme un accélérateur de la cohésion sociale : faute d'imposer par la terreur, l'apathie, « l'agresseur suscite l'unanimité contre lui³² ». Avec le renversement du rapport de force, l'espoir est possible ; le risque apparaît davantage mesuré au regard de l'efficacité de la lutte et des perspectives de victoire. Ne pas agir devient difficile. Le contexte international et national « [contribue] à mettre la société française en état de résistance, qu'on ne doit pas confondre avec la résistance organisée (...). La société civile était devenue assez globalement « ouverte » aux pratiques de désobéissance à l'Etat collaborateur³³ ».

³⁰ Pierre Laborie, dans *Comportements collectifs...*, *op. cit.*, p.34.

³¹ Pierre Laval dans son discours exprime ce vœu : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne, parce que, sans elle, le bolchevisme demain s'installerait partout. »

³² Jacques Semelin, *sans armes... op. cit.*, p.177.

³³ *Ibidem*, p.221.

Julien Blanc dans *Les comportements collectifs en France et dans l'Europe allemande*³⁴ rapporte que « dès le début la Résistance a rencontré la société même si rencontre ne vaut pas recrutement ». Il relève des manifestations multiples (lacérations d'affiches allemandes, sifflet au cinéma, manifestation étudiante et lycéenne de l'Etoile le 11 novembre 1940, grève des mineurs du bassin houiller...) qui témoignent d'un réveil d'un sentiment national. « Il existe un continent englouti d'initiatives précoces qui relèvent bien du registre de la désobéissance ». Pour lui, ces actes sont révélateurs d'un « esprit frondeur favorable à la Résistance », dès le début de l'année 1941, dans la zone occupée notamment.

Sans avancer que toute la population est devenue résistante, J. Semelin distingue trois cercles de mobilisation sociale :

« Le premier est le cercle de la *Résistance institutionnelle*, en tant que force politique organisée. Il regroupe tous les militants des différents mouvements et toutes les activités de ceux-ci. Le deuxième est le cercle le plus large de la complicité active, celle du « coup de main » occasionnel, ou de l'aide « providentielle » qui s'offre spontanément au résistant sur le point d'être arrêté. Enfin il y a le troisième cercle, beaucoup plus étendu, de la complicité passive. Il représente les courants de l'opinion favorables à la résistance et qui approuvent ou cautionnent ses actions. Ce n'est pas parce qu'il paraît « inerte » qu'il est moins important que les deux autres. Ce serait même plutôt le contraire puisqu'il n'y a pas de résistance durable et efficace sans un état de l'opinion qui lui est favorable.

En réalité il faut se représenter les rôles de l'opinion et de la résistance de façon dynamique complémentaire. Une résistance est vouée à l'échec sans une opinion qui la soutient. Une opinion ne peut changer le cours des choses sans une résistance qui incarne sa volonté. D'une certaine façon l'opinion protège la résistance tandis que la résistance agit au nom de l'opinion qui la soutient³⁵. »

Ainsi la « Résistance organisée n'est pas une production hors-sol »³⁶ Elle ne peut s'épanouir que sur le « terreau » de la « Résistance civile³⁷ » (les deux restants difficiles malgré tout à différencier). On peut répertorier de multiples incivilités à l'encontre des Allemands comme en témoignent les archives des tribunaux militaires allemands en France. En dépit de la propagande nazie ou vichyste et des risques encourus, on remarque le caractère systématique du sauvetage des aviateurs alliés (l'hébergement d'alliés constituant un acte de guerre pour les allemands est réprimé comme tel) et la création de réseaux pour évacuer ces hommes vers

³⁴ Julien Blanc, *Les comportements collectifs...*, op. cit. pp.211-213.

³⁵ Jacques Semelin, *sans armes...*, op. cit., pp.238-239.

³⁶ Expression de Claire Andrieu dans *La Résistance comme mouvement social...*, op. cit.

³⁷ Expression vulgarisée par Jacques Semelin dans *sans armes face à Hitler...*, op. cit.

l'Angleterre. Claire Andrieu recense quelques 750 manifestations, entre 1940 et le Débarquement. « Les citoyens reprennent les vieilles pratiques de détournement des rites et des fêtes autorisées³⁸ ». Les enterrements de victimes de la répression ou d'aviateurs sont aussi l'occasion de manifestations populaires et patriotiques. Claire Andrieu inscrit « également, dans ce retour à des pratiques anciennes, les manifestations de « ménagères », du nom que l'on donne alors aux femmes au foyer, qui se déroulent sur la durée de l'Occupation devant les marchés vides. Rappelant les émeutes de subsistances, les cortèges des femmes – des centaines de manifestations recensées sur toute la France – réclament du pain pour leurs enfants³⁹ ». La campagne des « V » en 1941 comme celle des croix de Lorraine, dessinées sur les murs participent de ce mouvement de non-consentement. Les fêtes nationales sont honorées clandestinement (cortège avec drapeau, fleurs ou tenues aux couleurs nationales). Interdite, la grève est pratiquée pourtant sporadiquement. La pratique du « silence » a longtemps été perçue comme une manifestation de la lâcheté des Français, une soumission complice. Il est présenté par Claire Andrieu, Jacques Semelin ou encore Pierre Laborie comme un « rempart protecteur⁴⁰ » : se taire pour cacher, pour sauver, pour protéger, alors que le pays est empreint de propagande vociférant la dénonciation. Les actes de solidarité effectives qui consistent à porter secours à des fugitifs, des victimes de la répression, des juifs, notamment des enfants, se multiplient. L'élaboration de faux-papiers par les employés des mairies, la bienveillance des gendarmes qui avertissent les réfractaires constituent des actes de transgression manifestes. Enfin la montée aux maquis des réfractaires du STO au début de l'année 1943, voire fin 1942, puis « la levée en masse » vers les maquis de milliers de volontaires, en juin 1944, complètent le tableau. Tous ces actes et d'autres encore, perturbent ou compliquent la répression⁴¹. Pour finir Pierre Laborie rappelle que « les attentes font aussi partie de l'attentisme ». Il évoque pour ce faire le sermon de l'archevêque de Toulouse, Monseigneur Saliège, qui dénonce publiquement la persécution antisémite. Pour lui l'écho, l'impact de cette déclaration ne peut se comprendre que parce qu'elle répondait à une attente. Si tel n'était pas le cas, elle aurait été vite oubliée. Pierre Laborie affirme alors que, Monseigneur Saliège « a créé les conditions psychologiques favorables à l'expression de solidarités chez les chrétiens et au-delà⁴² ». Dans cette démonstration, l'attente n'est donc pas symptomatique de la lâcheté, mais indique un état de latence précédent l'action. Ainsi, Pierre Laborie rejette,

³⁸ Claire Andrieu, *la résistance comme mouvement social...*, *op. cit.*

³⁹ *Ibidem*

⁴⁰ Tels les habitants du village de Céreste dans le Vaucluse, par leur mutisme, malgré les menaces des SS et des miliciens, sauvent la vie de René Char, au printemps 1944.

⁴¹ Plusieurs exemples donnés par Pierre Laborie dans *le chagrin et le venin...*, *op. cit.*, pp.212-216 notamment.

⁴² Pierre Laborie, *le chagrin...*, *op. cit.*, p 211-212.

comme d'autres chercheurs, de classer la majorité de la population française dans la masse des attentistes, favorable au régime, mais propose de reconsidérer les actes manifestes de subversion, dans une vision plus large du phénomène de résistance.

« Ce sont le tissu serré des réseaux de complicité, de l'enchevêtrement de cette multitude de petits gestes imperceptibles avec les actions visibles de la lutte qui établissent la dimension sociale de la Résistance. Si elle indique l'existence d'un non-consentement qui ne signifie pas une adhésion inconditionnelle à la Résistance, elle contraste avec le rejet massif dont les organisations de collaboration sont l'objet, récusation portée jusqu'à la haine dans les derniers mois quand il s'agit de la Milice. Ces actes ne font pas de leurs auteurs, des résistants. S'il paraît abusif d'avancer l'idée d'une société en résistance, il est en revanche possible, avec des décalages dans la chronologie selon les lieux, de parler d'une société du non-consentement⁴³. »

Pour conclure sur la position des historiens contestant l'attentisme de la population française sous Vichy, on peut retenir le point de vue de Jean-Marie Guillon qui rappelle qu'il est difficile de borner un phénomène caractérisé d'abord par sa fluidité.

« Il faut donc rompre avec les schémas qui freinent l'historisation du phénomène. La Résistance est un mouvement exceptionnel dans l'histoire de ce pays où les formes d'engagement actif dans la vie politique et syndicale n'étaient pas des caractéristiques premières (...). Il s'agit de comprendre comment chaque milieu a participé, plus ou moins, à sa façon, selon ses logiques, au phénomène résistant, phénomène social total, reposant sur des déterminations de nature différentes car on ne peut pas mettre tous les groupes et tous les lieux sur le même plan. Tout le monde n'a pas les mêmes possibilités d'engagement, ne serait-ce que pour des raisons géographiques et le processus de diffusion de la Résistance organisée, que toutes les études régionales mettent en lumière, est là pour l'attester. (...) Le choix individuel de résister relève aussi des politiques de recrutement des organisations clandestines, dans les limites de leurs capacités et en fonction de leurs besoins et des possibilités offertes par certains milieux, mieux placés que d'autres et donc plus utiles⁴⁴. »

L'étude de la Résistance comme mouvement social se heurte de fait, par ses conclusions, au concept de résistancialisme.

⁴³ Pierre Laborie, *le chagrin...*, *op. cit.*, [Il préfère le choix de la notion de « non-consentement » qui ne reprend pas le mot de résistance (même avec un « r » minuscule) pour rappeler l'existence d'innombrables formes de solidarité et d'acquiescement à la cause du refus, craignant une certaine confusion par l'emploi du terme de « résistance civile »].

⁴⁴ Jean-Marie Guillon, *les comportements collectifs...*, *op. cit.*, pp.201-203.

2.3- Le résistancialisme, schéma mémoriel dominant contesté

Rappelons que le résistancialisme est un concept élaboré par Henri Rousso dans *Le syndrome de Vichy* en 1987 (comme expliqué dans le premier chapitre). Encore aujourd'hui toute l'histoire de la Seconde guerre mondiale est perçue à travers la grille de lecture résistancialiste. Cette approche est considérée comme un modèle indépassable et fait toujours autorité.

Le mythe du résistancialisme consiste dans l'exaltation de la Résistance qui aurait été l'affaire de tous pour minorer l'importance de Vichy et la complicité passive d'une population lâche et résignée.

Remise en cause de la glorification d'une France unanimement résistante

Sébastien Albertelli, Julien Blanc et Laurent Douzou⁴⁵, ne remettent pas en cause l'amnésie autour de Vichy ; le souvenir de Vichy a été assurément étouffé au lendemain de la Libération, « édulcoré, considéré avec indulgence ou rejeté avec indifférence ». En revanche, ils mentionnent les difficultés qu'a eu la Résistance pour se faire entendre au lendemain du conflit, nuancant toute glorification. Laurent Douzou dans *Une histoire périlleuse*⁴⁶, rappelle que les mémoires ne sont pas apparues simultanément : certaines ont fait surface dès la fin des hostilités quand d'autres sont apparues beaucoup plus tardivement. Par ailleurs, la difficulté, chez certains anciens résistants, de retranscrire « l'expérience résistante » a incité certains témoins à rester silencieux par choix⁴⁷, pour ne pas trahir les morts, ne pas trahir l'idéal résistant, ne pas écrire sur le passé résistant pour ne pas l'altérer, car pour eux « interpréter le passé résistant avec les yeux du présent » leur paraissait incohérent. Pour d'autres, ils se trouvaient confrontés à la difficulté de vouloir témoigner en insistant sur la singularité et le caractère élitiste de l'engagement en se marginalisant, ou bien vanter une résistance unanime, en dévalorisant de fait, l'action de la minorité résistante, et notamment des héros morts au combat. Dans le même temps, une littérature d'extrême-droite dénonçait l'action et dénigrait la mémoire de la Résistance à travers le *Résistancialisme*⁴⁸. Difficulté qui s'accroît avec les querelles politiques et idéologiques. Par ailleurs, leur héritage politique est de même, remis en

⁴⁵ Sébastien Albertelli, Julien Blanc, Laurent Douzou, *La lutte clandestine...*, op. cit., p.363.

⁴⁶ Laurent Douzou, *une histoire périlleuse...*, op. cit.

⁴⁷ Tel, Henry Frenay qui s'y refusa jusqu'en 1973.

⁴⁸ Cf. chapitre 1.

cause avec la guerre d'Algérie notamment. La Résistance suscita donc de multiples mémoires, divisées, inégalement audibles.

Si elle a été honorée par le pouvoir politique, elle n'en demeure pas moins une mémoire conflictuelle. Célébrée comme un modèle, elle n'a en revanche jamais été perçue comme l'affaire de tous. « Jamais les Français n'ont cru à une unanimité, ni même à une majorité résistante ».

« La Résistance intrigue et fascine parce que la question lancinante et insoluble « qu'aurais-je fait ? » est sous-jacente à toute réflexion sur le sujet. (...) Si tout le monde, d'une manière ou d'une autre, avait été résistant entre 1940 et 1944, l'interrogation serait sans objet. C'est bien parce que, intuitivement, chacun sait ou sent bien que la Résistance fut le fait d'une minorité téméraire que cette interrogation s'impose avec tant de force⁴⁹. »

Ainsi, dès la Libération, s'affirme « une forte distinction entre la communauté résistante proprement dite, dont nul ne contestait qu'elle ait été minoritaire, et la population française de l'époque, créditée d'un état d'esprit résistant, présenté comme de plus en plus évident au fil des années noires. Par conséquent les années 1970 ne dynamitèrent pas le mythe d'une France unanimement résistante. Elles mirent à mal la représentation couramment admise jusqu'alors d'un pays ayant été massivement d'esprit résistant. [Dans le film de Marcel Ophüls], ce qui est remis en cause, c'était l'idée que la grande masse des français avait rejoint ou du moins soutenu la Résistance⁵⁰ ».

Critiques des fondements du résistancialisme gaullien

Le mythe repose sur un résistancialisme gaullien. De gaule en serait l'instigateur. « Il aurait fait don de la Résistance aux Français⁵¹ ». Cet argument repose notamment sur les discours politiques et les commémorations officielles. L. Douzou ou P. Laborie contestent ces vecteurs mémoriels :

« Une lecture méthodique des prises de parole du général de Gaulle après la Libération ne confirme ni une insistance supposée à affirmer que les Français avaient résisté, ni une insistance à les en persuader. Les brèves citations reproduites indiquent la cohérence d'une pensée qui mêle fermeté et modération, dont la clarté ne prête guère à discussion. Exception faite du discours de l'Hôtel de Ville à Paris du 25 août 1944, aucune allusion ne renvoie à la Résistance d'une nation

⁴⁹Sébastien Albertelli, Julien Blanc, Laurent Douzou, *La lutte clandestine...*, op. cit., p.364.

⁵⁰ Laurent Douzou, *une histoire périlleuse...*, op. cit., p.254.

⁵¹ Pierre Laborie, *images et comportements...*, op. cit., p.19-36.

unanime. Si le général de Gaulle parle d'assentiment de la masse, et s'il fait de ce soutien la condition du succès final, il n'entretient pas d'équivoque. Approuver la cause du refus, y compris par une multitude de gestes de solidarité, et participer activement au combat sont deux comportements différents, interdépendants, mais impossibles à confondre. En revanche, revient en permanence la référence à une élite aux mérites hors du commun. Dès septembre 1944, et de façon régulière ensuite, le général établit une distinction claire entre un petit nombre de femmes et d'hommes d'exception et le reste des Français, entre ceux qui n'ont jamais cédé et les autres. Ses diverses déclarations rappellent tout ce qui est dû à cette sorte de chevalerie, à la minorité de Français qui s'est sacrifiée pour témoigner contre le désespoir et l'inéluctable, pour entraîner et prendre la tête de la cohorte... Loin d'exalter inlassablement la légende d'un peuple en résistance, le général de Gaulle sait rafraîchir les mémoires et revenir à la vérité des faits, à savoir une élite très minoritaire⁵². »

Concernant le discours du 25 août 1944, Laurent Douzou précise qu'il correspond à un contexte particulier de la Libération de Paris, au terme d'une insurrection populaire. Il ne retrace en rien les années d'occupation. De Gaulle ne fait cependant pas le procès des Français, mais ses discours mentionnent « ceux qui se sont trompés ». Il ne passe pas sous silence les responsabilités collectives. De même, il hiérarchise le mérite de ceux qui ont combattu. D'ailleurs, on peut rappeler que la liste des compagnons de la Libération a été arrêtée le 21 janvier 1946 avec 1036 personnes honorés seulement, ce qui renforce l'idée élitiste que pouvait avoir de Gaulle et la médaille de la résistance n'est attribuée qu'à 60 000 personnes.

Quant à la cérémonie du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon (19 décembre 1964), présentée comme l'apogée du résistancialisme, Laurent Douzou en fait une autre interprétation. Même si l'instrumentalisation paraît crédible, il met en évidence l'éloge funèbre prononcé par Malraux inaudible pour les non-initiés, l'absence de biographie de Moulin, la mise en scène avec l'entrée du général de Gaulle, la présence des ministres décorés de la croix de la Libération ... En évoquant l'oraison funèbre, Laurent Douzou identifie un entre-soi donné à voir au plus grand nombre : « Mais c'est aussi l'affirmation hautaine de la dimension légendaire de la résistance elle-même. Les seuls qui peuvent vraiment entendre ce qui se dit, ce sont des résistants⁵³ ». Ainsi, il réfute l'idée que la cérémonie ait pu être une démonstration d'une France unanimement résistante quand tous les signes attestent de la célébration d'une élite minoritaire.

⁵² Pierre Laborie, *images et comportements sous l'occupation...*, op. cit., pp.19-36.

⁵³ Sébastien Albertelli, Julien Blanc, Laurent Douzou, *La lutte clandestine...*, op. cit., p.368.

Pour Laborie, « on ne voit pas dans les propos du général de Gaulle le souci continu de convaincre les Français qu'ils avaient lutté de manière exemplaire contre les occupants. En public, et plus encore en privé, ce qui prévaut serait plutôt à l'opposé⁵⁴ ». Ce qui, en revanche, ne signifie pas qu'ils furent tous coupables.

Controverse quant à l'apport des communistes dans la mémoire nationale

Le parti communiste n'est pas en reste dans l'attribution de la fabrication du mythe résistancialiste. Dans sa version communiste, le résistancialisme crédite le PCF d'avoir embelli la réalité de l'Occupation en exagérant l'ampleur du fait résistant au sein de la population et en minorant le rôle et l'impact de Vichy.

Jean-Marie Guillon, sans récuser l'instrumentalisation du fait résistant par les partis politiques dont le PCF (Parti Communiste français), nuance cependant la position du parti communiste dans l'élaboration d'une légende unanimiste. Le parti communiste est le parti du peuple par excellence. Il est opposé aux classes dirigeantes. Dans le discours du 10 juillet 1940 intitulé « le Peuple de France », J.M. Guillon rappelle qu'il est question du « peuple d'un côté (incaréné par le parti) et, de l'autre les classes dirigeantes, les 200 familles qui ont trahi. (...) si le Parti est le peuple, c'est parce qu'il est la classe ouvrière qui est elle-même l'avant-garde de la nation rassemblée⁵⁵ ». Le Front National (FN), émanation du PCF, organise le rassemblement de toutes les catégories sociales autour de la classe ouvrière. Dans cette conception, le Parti, architecte de la révolte nationale, guide le peuple, dans sa diversité, tout en écartant les traîtres à la Nation.

« Chacune [des catégories sociales,] occupe une place particulière dans la lutte : les ouvriers avec la grève, les femmes avec les revendications alimentaires, les paysans dans l'aide aux maquis, etc. Mais ce peuple, socialement composite, n'est pas spontanément résistant. Il a dû être éclairé, guidé, organisé, poussé dans l'action par « la classe ouvrière », c'est-à-dire le Parti. Il n'est jamais question d'unanimité, dans aucun des textes du PCF, même en 1944. L'énumération des adversaires fait partie des passages obligés de ses analyses. La « Nation » des communistes exclut les traîtres et la catégorie est extensive, elle comprend, ceux de Vichy, les auxiliaires de l'occupant, les 200 familles, les trusts responsables de la défaite, de la Révolution nationale, de la collaboration. Aucun unanimisme là-dedans : la France en lutte n'est jamais toute la France. Force est de constater que le discours des dirigeants communistes, donc du Par-

⁵⁴ Pierre Laborie, *images et comportements sous l'occupation...*, *op. cit.*, pp.19-36.

⁵⁵ Jean-Marie Guillon, *images des comportements...*, *op. cit.* pp.37-54.

ti, ne change en rien après la Libération. Ce sont les mêmes thèmes, les mêmes mots, et, d'ailleurs, la même ligne de dénonciation des traîtres stigmatisés auparavant : les hommes de Vichy, les 200 familles, les trusts, etc., et, sur la lancée des luttes internes dans la Résistance et des tentatives des communistes pour faire perdre de leur crédibilité à leurs alliés provisoires, les attaques visent aussi les « attentistes », les profiteurs de la Résistance, les faux résistants⁵⁶. »

Aucun signe donc pour Jean-Marie Guillon, d'une France unanimement résistante. Au contraire, le discours stigmatise les traîtres, davantage identifiés dans les classes dirigeantes. Le rôle du PCF est d'autant plus valorisé qu'il a dû fédérer et mobiliser les masses populaires pour les guider vers la victoire.

Par ailleurs, il conteste également le fait que le PCF se serait présenté comme le « parti des 75 000 fusillés ». La propagande du parti utilise inlassablement le concept « du parti des fusillés » mais sans chiffrer pour autant, le nombre des militants victimes de la répression. Pour J.M. Guillon la représentation du rôle du PCF dans la mémoire nationale est donc caricaturale. Cependant il convient de ne pas nier le légendaire de la résistance communiste. Au demeurant, on peut ainsi résumer les positions du Parti : les patrons ont collaboré, les travailleurs ont résisté grâce à l'action du Parti qui les a guidés.

Jean-Marie Guillon résume ainsi la mémoire communiste de la Résistance :

« • Les communistes ne fournissent pas à la Libération un nouveau discours, mais reprennent avec une continuité remarquable celui qu'ils tenaient dans la Résistance ; leur version est et reste une version militante, d'un combat qui, pour eux, se prolonge. La Libération ne constitue pas sur ce plan une rupture. Il n'y a pas invention d'un nouveau discours comme le laisse supposer le raccourci « résistancialiste ».

• La France résistante des communistes n'est jamais toute la France. Qu'il y ait exagération des forces de la Résistance et de « la classe ouvrière » ne signifie pas qu'un voile soit jeté sur les difficultés rencontrées pour entraîner la population, sur les combats menés pour convaincre le « peuple », sur la lutte conduite contre les forces hostiles. En revanche, la classe ouvrière a été toute entière résistante puisqu'elle se confond avec le PCF...

• Puisque lutte il y a, Vichy n'est évidemment, ni oublié, ni refoulé. On pourrait même démontrer le contraire, tant cette présence peut être selon les moments et les lieux obsessionnelle ou instrumentalisée en fonction du combat mené. Convenons que l'analyse du régime relève du catéchisme, mais schématiser n'est pas occulter.

⁵⁶ Jean-Marie Guillon, *images des comportements...*, *op. cit.*, pp.37-54.

- Si le PCF se présente bien comme le « Parti des fusillés », il est en revanche abusif et erroné de le caractériser comme celui des « 75 000 fusillés » à partir de la Libération et jusqu'aux années 1990⁵⁷. »

Enfin pour Jean-Marie guillon, le légendaire communiste s'inscrit dans une stratégie globale, dont la finalité est de glorifier le Parti. La mise en scène de son passé n'est pas exclusive à la période de la Seconde Guerre mondiale. « Le traitement de la Résistance par les communistes s'inscrit dans le schéma classique qui fait de toute lutte une étape du développement du Parti et de sa liaison avec « les masses » dans le cadre de la victoire annoncée du communisme international. Le légendaire de la Résistance ne peut être distingué de l'ensemble des représentations qui sont la marque du légendaire politique communiste »⁵⁸.

Ainsi donc les contradicteurs du « résistancialisme » exposent l'éclatement de la mémoire à la Libération, une mémoire donc divisée et conflictuelle, l'effacement de la mémoire après 1946 plus qu'une mémoire honorée, un légendaire résistant plus qu'un mythe résistancialiste contestant la vision unanimiste d'une France résistante, et un élitisme assumé.

En conséquence le débat rejaillit sur les représentations de la ruralité des années noires.

⁵⁷ Jean-Marie Guillon, *images des comportements...*, *op. cit.*, pp.37-54.

⁵⁸ *Ibidem*, pp.37-54

Chapitre 3- Représentations de la ruralité des années noires

A l'image du film, *Une partie de campagne* de Jean Renoir (1946), le monde rural est avant tout perçu à travers le regard, l'imaginaire des citadins : un monde immuable, des sociétés fermées, des paysages majestueux, un espace de récréation pour les sorties champêtres dominicales des citadins, une figure métaphorique de la liberté.

La campagne peut se révéler un refuge pour les opprimés ou les individus en fuite (*se mettre au vert*¹), profitant des multiples possibilités offertes pour se soustraire aux forces répressives. Cependant, elle exprime aussi, l'espace de tous les dangers (hostilité de la communauté villageoise repliée sur elle-même, lieux isolés pour accomplir des forfaits criminels, adversité de la nature ...).

Les campagnes sous Vichy sont l'objet de représentations négatives. Cela induit des comportements singuliers des ruraux. Au demeurant, la *ruralisation de la Résistance* intègre le monde rural à la clandestinité et à la subversion.

3.1- Des représentations négatives

Idéologie agrarienne de Vichy

Le monde rural des années noires est davantage associé à Vichy qu'à la Résistance, du moins dans les représentations. Elles reposent pour l'essentiel, sur la politique agrarienne de Vichy. Il s'agit d'exalter la spécificité de la civilisation paysanne et d'opposer ses valeurs aux dérives industrielles et urbaines. Edouard Lynch rappelle dans « Le Parti socialiste et la paysannerie dans l'Entre-deux-guerres : pour une histoire des doctrines agraires et de l'action politique au

¹ Expression « *Se mettre au vert* » : Les origines de cette expression française remontent au XVI^{ème} siècle quand le terme "vert" a commencé à désigner la nature, la campagne dans le langage des citadins indiquant par-delà l'endroit où il fait bon se reposer. Ensuite le terme "vert" se définit comme étant un lieu lointain servant de refuge pour s'éloigner des graves problèmes, terme issu du milieu des truands.

village² », que ces thématiques sont antérieures au conflit mondial et que « la majorité des classes politiques sont imprégnées de ces thématiques agrariennes. (...) Elles structurent l'identité nationale ». En effet, en France, comme dans toute l'Europe au XIXe siècle, le concept de nationalisme s'est construit sur les notions de territoire et d'espace, toutes deux associées à l'agriculture et à la classe paysanne. Ainsi, les paysans sont perçus comme les garants de l'identité nationale. Incarnation de l'unité nationale, ils sont les défenseurs de la terre et donc de la France. Edouard Lynch évoque la construction d'un mythe qui exalte la figure du *soldat laboureur*³, courageux, habitué au travail difficile, au renoncement, déterminé et vaillant au combat, humble, habitué à l'autorité absolue de la nature, doté d'une supériorité physique et morale. Le sacrifice paysan de la Grande Guerre ravive le mythe du *soldat laboureur*. Artisan de la victoire, le paysan attaché à sa terre, est prêt à tout pour la défendre.

L'exode rural dans l'entre-deux-guerres est donc une menace pour le pays en affaiblissant la « race » et la nation. Moins de paysans signifiait une nation démographiquement plus faible et un effondrement des valeurs fondatrices⁴. Or, la lecture de la défaite faite par Vichy, est celle du déclin national qu'il faut enrayer. La défaite est due à la dégénérescence du pays. La IIIe République, et particulièrement le Front Populaire, auraient aggravé la décadence française, en instaurant des politiques essentiellement urbaines favorisant les ouvriers, et fondamentalement opposées à l'intérêt des campagnes.

La Révolution Nationale va alors mener une politique de « régénération nationale » dans laquelle le paysan est un élément central. « Le Régime de Vichy constitue incontestablement le point d'orgue de l'exaltation du soldat laboureur, à l'image d'un chef de l'Etat qui s'est attaché à mettre en avant ses racines terriennes »⁵. La propagande s'adonne à une instrumentalisation partisane du soldat laboureur, dans une société dominée par l'urbanisation et l'industrialisation. Pétain va magnifier le rôle de la terre :

« Ce n'est pas moi qui vous bernerai par des paroles trompeuses. Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal. La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie

² Edouard Lynch, « Le Parti socialiste et la paysannerie dans l'Entre-deux-guerres : pour une histoire des doctrines agraires et de l'action politique au village », *Ruralia*, 1998-03 – Varia.

³ Edouard Lynch, « Les usages politiques du soldat laboureur : paysannerie et nation dans la France et l'Europe agrariennes 1880-1945 », dans Jean-Luc MAYAUD, Lutz RAPHAEL (dir.), *Histoire de l'Europe rurale contemporaine. Du village à l'État*, Paris, Armand Colin, 2006, pp.332-333.

⁴ Edouard Lynch, « Inter-war France and “exode rural” (Rural Migration): the national myth in peril », *Rural History*, vol 21, n°2, pp. 165-176

⁵ Edouard Lynch, « Les usages politiques du soldat laboureur... », *op. cit.*, p.347.

elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de la France qui meurt. Une jachère à nouveau emblavée, c'est une portion de la France qui renaît⁶. »

Ainsi, Pétain, valorise ici, les campagnes et le monde rural en général, sur lequel il pense s'appuyer pour reconstruire une société qu'il considère corrompue par les institutions républicaines, l'industrialisation et l'urbanisation. Le paysan est érigé en modèle :

« Car la vie rurale n'est pas une idylle, et le métier de paysan est un dur métier qui exige toujours de l'endurance, souvent du courage, parfois de l'héroïsme. Mais de cela le paysan de la France s'accommodera, pourvu qu'il sente cette fois qu'on lui rend justice. Le paysan de la France a été assez longtemps à la peine, qu'il soit aujourd'hui à l'honneur⁷. »

Les vertus et les valeurs paysannes sont systématiquement idéalisées : courage, pugnacité, solidarité rurale, proximité de la nature, « hommes vrais, moins artificiels » ; Plutôt qu'une classe, les paysans constituent une « race avec ses vertus qui l'emportaient sur les tares »⁸ ... :

« La terre de France n'est pas moins riche de promesse que de gloire. Il arrive qu'un paysan de chez nous voit son champ dévasté par la grêle. Il ne désespère pas de la moisson prochaine. Il creuse avec la même foi le même sillon pour le grain futur⁹. »

Les paysans sont les héros d'une nation à reconstruire. « Reprochant à la République d'avoir négligé l'agriculture, le nouveau régime lui portait une attention particulière¹⁰. » Son programme est très favorable aux agriculteurs cherchant à améliorer leur condition de vie et de travail : améliorations des équipements ruraux (adduction de l'eau, distribution de l'électricité, meilleure qualité du réseau routier...), crédit pour la rénovation des bâtiments, la reconstitution de cheptels perdus lors de la débâcle ou de la bataille de France... L'Etat français mit en place un agrarisme traditionnel, « non seulement parce que la nation avait besoin des produits du sol, mais aussi parce qu'on attendait des campagnes une rénovation éthique et politique. Les thèmes ruraux, l'emploi du terme "paysan", l'idée de "retour à la terre" prirent alors une insistance et une fréquence remarquables¹¹ ».

Comme le montre Edouard Lynch, la propagande notamment à travers les actualités filmées met en scène les campagnes pour servir le discours officiel. On montre les bienfaits du travail

⁶ Philippe Pétain, extrait du discours du 25 juin 1940.

⁷ Philippe Pétain, extrait du discours du 15 août 1940.

⁸ Pierre Barral, *Les agrariens français de Méline à Pisani*, Presses de la fondation des sciences politiques, Paris, 1968, p.261.

⁹ Philippe Pétain, extrait du discours du 23 juin 1940.

¹⁰ Pierre Barral, *op. cit.*, p.257.

¹¹ *Ibidem*, p.256.

de la terre et des champs. Des séquences dévoilent « les futures récoltes prometteuses », laissant entendre « l'amélioration du ravitaillement ». L'idée est de promouvoir le retour à la terre des citadins : « (...) la propagande se concentre principalement sur l'appui que doivent apporter les citadins aux campagnards. L'objectifs est double : d'une part compenser pour partie les difficultés de main d'œuvre et de productivité dues aux contraintes de l'heure, mais aussi et surtout de régénérer les habitants des villes, sur le plan moral et physique, d'où l'attention portée à la jeunesse. (...) La campagne est présentée comme un havre de paix, mais aussi de sécurité et d'abondance¹² » L'hostilité croissante entre les villes et les campagnes traduit l'échec de cette politique.

Ainsi, les paysans font figure de privilégiés. De là, vient l'image pétainiste et maréchaliste des campagnes. Cette paysannerie qui aurait profité de son statut au sein du régime de Vichy pour engranger l'or au détriment de la misère globale de la population.

Mythe du paysan profiteur

Le mythe du paysan affameur est récurrent, à chaque période de pénurie. Ronald Hubscher¹³, rappelle les sobriquets utilisés pour qualifier les paysans lors des crises frumentaires de la période révolutionnaire ou de la Grande Guerre. « En 1794, le mot accapareur est lancé, on dénonce les fermiers spéculateurs (...). Le journal *L'éveil*, publie le 20 octobre 1916, un éditorial choc sous le titre provocateur : “les croquants affameurs” ». La Première Guerre mondiale a alimenté des rancœurs réanimées avec le deuxième conflit mondial, entre les villes et les campagnes, entre les ouvriers et citadins et les paysans. Edouard Lynch¹⁴, notamment, atteste des préjugés des uns et des autres au sortir de la guerre : les ouvriers et employés des industries sont perçus comme des « *planqués* » voire des déserteurs (ayant été rappelés à l'arrière pour travailler dans les usines), alors que les paysans donnaient leur vie dans les tranchées. Les paysans sont qualifiés de cupides, conservateurs, apathiques ou trop dociles face au pouvoir. Les revendications ouvrières et les grèves des années 1930 alimentent des forts ressentiments chez les paysans qui considèrent les ouvriers comme des fainéants (diminution du

¹² Edouard Lynch, « le mythe des campagnes sous Vichy », in *Les jours sans. Alimentation et pénurie en temps de guerre. 1939-1949*. Lyon, Libel, 2017 ; p.92.

¹³ Ronald Hubscher, « La France paysanne : réalités et mythologies » in LEQUIN Yves (dir), *Histoire des français XIX-XXème siècles*, 1983, Armand Colin ; p.123.

¹⁴ Edouard Lynch, « Food stocks, the Black Market, and Town and Country Tensions in France during Two World Wars and Beyond », in Paul BRASSLEY, Yves SEGERS, Leen VAN MOLLE (ed), *War, Agriculture, and Food. Rural Europe from the 1930s to the 1950s*, Routledge, New York-London, 2012, pp. 229-244.

temps de travail hebdomadaire) qui perturbent l'économie et donc, nuisent indirectement au travail agricole (en paralysant les transports et donc les échanges).

Les tensions croissantes entre villes et campagnes sont ravivées dès 1939. La guerre a mobilisé un quart des paysans soit 1 300 000 millions. 80% des fantassins sont des ruraux. 20 à 60% des chevaux sont réquisitionnés par l'armée. Comme pour la Première Guerre mondiale, les ouvriers qualifiés sont rappelés à l'arrière pour y travailler dans les usines. Les paysans vivent cela comme une injustice réitérée. Ils ont le sentiment d'être, une fois de plus, sacrifiés.

Les pénuries alimentaires vont aggraver ce ressentiment, même si comme le souligne Edouard Lynch¹⁵, l'origine des privations est indépendante de la volonté des paysans. En effet, la défaite et l'armistice sont les principales causes de la désorganisation de l'approvisionnement en nourriture. Dans un premier temps, il faut faire avec la pénurie de main d'œuvre : « plus d'un million et demi de prisonniers, dont une grande majorité de paysans, sont indisponibles pour le travail ». Dans le même temps, les combats et l'exode ont fortement perturbés les récoltes dans des régions sur lesquelles, repose principalement la production agricole française. La récolte de 1940 a été donc très affectée. D'une manière générale, avec le conflit, la production agricole a chuté par manque d'engrais et de main d'œuvre. Les rendements se sont effondrés et les surfaces emblavées se sont réduites. Pierre Barral¹⁶ recense une chute de 20% pour le blé, 40% pour l'avoine, 64% pour le maïs, 20 à 35% pour la betterave, 30% au moins pour la pomme de terre, 10 à 15% pour le vin. Les productions animales se compriment également avec une perte de 10% pour la viande de bœuf, 40% pour celle du porc, de 20 à 30% pour le lait. Les moyens matériels ont fait défaut : pénurie des animaux de traits réquisitionnés, importations de matériels agricoles devenues impossibles, entretien du matériel existant difficile par manque de pièces... à cela il faut ajouter les pénuries de carburants. En outre l'agriculture française n'était pas autosuffisante et dépendait largement des importations extérieures. L'occupation de la zone Nord prive la France d'une part importante de sa production de blé, dévolue désormais à l'Allemagne qui a capté l'essentiel des ressources au détriment du marché français. De surcroît, avec le découpage de la France en différentes zones, les transports sont totalement désorganisés ainsi que les flux traditionnels entre régions productrices d'excédents et les autres. La rupture de la liaison avec l'Afrique du Nord en 1942, aggrave la situation alimentaire et rompt les possibilités d'approvisionnement supplémentaire. Pour finir,

¹⁵ Edouard Lynch, « Food stocks, the Black Market... », art. cit., pp. 229-244.

¹⁶ Pierre Barral, *Les agrariens français...*, op. cit., p.266.

le rationnement fait flamber les prix, tant sur le marché officiel que sur les marchés gris et noirs¹⁷.

Nonobstant, les citadins accusent les ruraux d'être à l'origine des pénuries et de la hausse des prix. Dès lors, les fables se construisent autour « des lessiveuses bourrées de billets de banques ». La ville dénonce le cynisme paysan, l'égoïsme des agriculteurs, nourrissant une certaine animosité vis-à-vis des ruraux. A l'inverse, pendant longtemps, le paysan s'est estimé lésé, a eu des conditions d'existence difficile, subvient à ses besoins par un labeur extrêmement ardu, et s'est senti en marge de la société. En conséquence, certains jouissent avec ostentation de leur nouveau pouvoir, vivant leur privilège comme un juste retour, une revanche sur les citadins.

Nombres d'historiens nuancent l'enrichissement véritable des paysans. Eric Alary¹⁸ démontre que l'inflation est avant tout, la conséquence du déséquilibre entre l'offre et la demande. Les paysans semblent moins en profiter que les intermédiaires, grossistes, négociants ou vendeurs. La véritable richesse des paysans serait de se nourrir à leur faim contrairement aux citadins. Pierre Barral¹⁹ ou Ronald Hubscher²⁰ expliquent que l'enrichissement outrageux des paysans est disproportionné. Il est plus vraisemblable que leur situation se soit améliorée par diminution des dépenses, davantage que la croissance des profits. En effet, les pénuries sont une réalité pour tous, empêchant les agriculteurs de renouveler leurs matériels, entretenir les bâtiments... Il n'est pas aisé de se procurer des fournitures. Ils relèvent donc, principalement de l'épargne forcée. De surcroît, la dépréciation des monnaies, les impôts ponctionnent les économies. Importantes, les sommes détournées par le marché noir ne semblent pas atteindre l'ampleur qu'on leur attribue habituellement.

3.2- Sur les comportements des ruraux

L'étude des comportements des ruraux des années noires, ne semble pas avoir suscité un intérêt particulier de l'historiographie. Cependant, des études régionales ou locales, mais aussi, les recherches concernant des catégories sociales diverses, etc., apportent des éléments

¹⁷ Edouard Lynch, « Food stocks, the Black Market... », art. Cit., pp. 229-244.

¹⁸ Éric Alary, *L'histoire des paysans français*, collection Tempus, Perrin, Paris, 2019, p.217.

¹⁹ Pierre Barral, *Les agrariens français...*, *op.cit.*

²⁰ Ronald Hubscher, « La France paysanne : réalités et mythologies » in LEQUIN Yves (dir), *Histoire des français XIX-XXème siècles*, Armand Colin, 1983.

d'éclairage, venant bousculer les stéréotypes. L'étude du milieu rural semble avoir souffert de la minoration et de la définition du phénomène de Résistance : le renouvellement de l'historiographie révèle l'intérêt d'aborder le phénomène de la résistance comme un mouvement social et réintègre ainsi tout un pan de la population jusque-là exclue de la réflexion.

Comportements impossibles à généraliser

Au moment du conflit, le monde rural représente la moitié des 40 millions de Français (48,8% de la population française en 1931). Pour François Marcot, il est impossible de généraliser les comportements²¹. Cela s'explique par la grande diversité des communautés rurales. La société rurale repose encore largement sur le monde paysan cependant une certaine diversité sociale s'est installée durant l'entre-deux-guerres. Cette diversité se retrouve aussi dans les cultures politiques et religieuses. Aussi, la grande diversité géographique domine entre la grande exploitation céréalière et la petite structure de polyculture. Le découpage de la France en différentes zones, influe de même sur les comportements des ruraux. Eric Alary²² note que dans les villages, l'installation est souvent temporaire ; l'essentiel des troupes quitte la France après l'attaque contre l'URSS en 1941. La pression allemande est donc moindre que dans les villes où l'occupation perdure jusqu'à la Libération. Le contexte de pénurie alimentaire dont l'impact régional est dissemblable, joue également pour beaucoup. Enfin, les potentialités de l'espace rural sont déterminantes (région de montagne, isolement...). A cela s'ajoutent les questions de temporalités.

Jacqueline Sainclivier évoque les clichés réducteurs dont les paysans sont habituellement affublés pour la période, à la fois négatifs pour certains : paysans affameurs, paysans profiteurs, égoïstes, cupides... ou élogieux pour d'autres : solidaires, généreux, courageux... Pour elle, « Ce sont parfois les mêmes personnes qui prononcent ces sentences contradictoires. (...) Contradictions qui ne leur sont pas spécifiques, on les retrouve chez la grande majorité des Français, quel que soit leur milieu, leur éducation ». J. Sainclivier conteste la généralisation du terme paysan qui relève en fait, de réalités fort disparates à l'échelle du pays. Le monde paysan n'a aucune signification, généralisé ainsi, car il ne constitue un monde homogène qu'en apparence :

²¹ François Marcot, « Le monde rural et la Résistance française » in *Les courants politiques et la Résistance : continuités ou ruptures ?* actes du colloque international de Esch-sur-Alzette, avril 2002, Grand-Duché du Luxembourg, Archives Nationales, Luxembourg, 2003.

²² Eric Alary, *Nouvelle histoire de l'Occupation*. Perrin, « Hors collection », 2019, p.77.

« Quoi de commun entre le grand céréalier de la Beauce, l'ouvrier agricole, le petit vigneron ou le petit parcellaire du Var ou de Bretagne, le paysan des régions de plaines, de montagne ou encore de bocage ? (...) Aussi, en utilisant le terme de paysan ou d'agriculteur, on n'oubliera pas la diversité même de leur situation encore accentuée après l'armistice par le découpage de la France en de multiples zones à statut différent²³. »

Par ailleurs, Jacqueline Sainclivier note que la participation des paysans à la Résistance est, soit déniée, soit limitée aux maquis. Elle s'interroge sur le peu d'intérêt de l'historiographie sur le rôle des paysans dans la Résistance alors qu'ils constituent encore à l'époque, une part importante des actifs en France²⁴. Elle relève les lacunes des études sociologiques qui utilisent les fiches C.V.R, qui pour elle, ne sont pas fiables car elles sous-estiment la Résistance non organisée ainsi que les engagements post-6 mars 1944, « ce qui écarte la quasi-totalité des maquisards et de tous ceux qui gravitent autour des maquis, essentiellement les paysans ». Pour elle, quelques soient les sources, elles sont toutes incomplètes même si elles peuvent se compléter. « Toutes minorent peu ou prou le rôle des paysans ou le déforment ». Enfin pour elle, le fond du problème reste la définition de Résistance :

« Enfin, si les sources sont une des causes de cette « sous-représentation » des paysans évoquée dans l'historiographie de la Résistance française, il en existe d'autres, et tout d'abord le sens donné au mot résistance, la définition de la Résistance. (...) Pour traiter et comprendre l'ensemble de l'attitude des paysans dans la Résistance française, il faut envisager la Résistance dans sa globalité²⁵. »

De surcroît, Jacqueline Sainclivier affirme que la Résistance est le résultat de décisions individuelles ainsi « sans s'interdire de travailler sur les catégories sociales à l'œuvre dans la Résistance, il ne faut pas perdre de vue en effet le caractère éminemment individuel de "l'entrée en Résistance" et par conséquent son caractère non linéaire ».

Des campagnes pétainistes

François Marcot constate un faible niveau d'engagement du monde rural dans la Résistance jusqu'en 1942. Sans être réceptif à la Révolution Nationale ni au régime proprement dit, il semble que le monde rural, fasse confiance à Pétain, dans sa grande majorité. Pétain est fils de

²³ Jacqueline Sainclivier, « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance ? » Actes du colloque, *La Résistance et les Européens du Nord*, Nov. 1994, Bruxelles, Belgique. p.340-350.

²⁴ Près du tiers de la population active.

²⁵ Jacqueline Sainclivier, *ibidem*.

paysan et prône les mêmes valeurs. Il dit vouloir épargner des vies par l'armistice, quand 80% des fantassins sont des ruraux, et que le monde paysan a déjà payé un lourd tribut lors de la Grande Guerre. Il exalte le travail paysan dont il mesure la valeur, promeut les structures traditionnelles de la famille, lesquelles constituent le cadre normatif du monde rural. Comme il a été évoqué précédemment, et comme le précise François Marcot : « Pétain dans ses discours flatte, les paysans aigris par la crise et par des décennies de marginalisation sociale pendant lesquelles les urbains dominant ». Pour beaucoup, Pétain, le vainqueur de Verdun, joue double-jeu.

F. Marcot montre que contrairement à Pétain, de Gaulle fait figure de citadin et de déraciné, dont le discours est difficilement audible :

« Il défend les intérêts de la France en s'expatriant et prétend que le sort de la France est à envisager dans une perspective mondiale, alors que le milieu paysan, plus que tout autre, est frappé, selon l'expression de Pierre Laborie, de « myopie hexagonale », pour ne pas dire villageoise. Il est peu probable, toutefois, que la doctrine de la Révolution nationale ait profondément pénétré dans les campagnes²⁶. »

Hélène Dumora-Ratier²⁷ évoque la césure dans les villages où l'opinion est partagée. La défaite est vécue comme une catastrophe et Pétain est donc perçu comme l'ultime recours. Face à la résignation de l'occupation, les ruraux espèrent et attendent l'aide extérieure. Pour elle, les premières manifestations de rejet commencent dès le début de 1941 : la Légion n'attire pas, la Corporation paysanne ne fait pas illusion, quant aux chantiers de jeunesse, ils répulsent les jeunes agriculteurs. Elle recense les premières condamnations d'agriculteurs pour « menées antinationales » dans la première moitié de 1941. Dès 1942, la rupture est consommée avec la croissance de la pression du ravitaillement, les espoirs déçus de la Relève, l'occupation de la zone Sud, l'extension du STO aux agriculteurs de la classe 42, la Milice... Cette dynamique se traduit par une opposition plus marquée et un engagement croissant aux cotés des résistants.

Ainsi pour Hélène Dumora-Ratier, l'isolement moral et le repli des paysans pendant les années noires ne signifient pas l'adhésion et le soutien au régime. Il s'agit davantage d'une

²⁶ François Marcot, « les paysans et la Résistance : problèmes d'une approche sociologique », In Jacqueline Sainclivier et Christian Bougeard (dir), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994*, PUR, 1995, pp.345-355.

²⁷ Hélène Dumora-Ratier, « Paysans et résistance : étude d'un milieu et d'un processus d'entrée en résistance », in Jean-Marie Guillon et Pierre Laborie, (dir) *Mémoire et histoire : la Résistance, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993*, Toulouse, Privat ; 1993.

forme de fonctionnement, une nécessité économique et une stratégie de défense locale (auto-protection perceptible avant la guerre). Cette indifférence cache aussi des pratiques illégales (braconnage, abattage clandestin, marché noir). La sociabilité paysanne est l'occasion de propagande antinationale (repas de battage notamment, café du village). Le mécontentement est alimenté par les problèmes de ravitaillement (visites des contrôleurs, menaces des autorités) et les pénuries de biens de consommation et de produits nécessaires à l'agriculture. Les réquisitions d'animaux de trait, la pénurie de main d'œuvre, le non-retour des prisonniers aggravent la situation. Les paysans vont compenser cette pénurie notamment en hébergeant les proscrits (évadés et espagnols dès 1940, puis réfractaires). De surcroît, les exactions commises par les Allemands contre les familles connues, réveillent la xénophobie, les solidarités et poussent à l'action. En somme, les comportements d'inertie et de rejet coexistent plutôt que d'être consécutifs : maréchalisme, rejet de Vichy, germanophobie, marché noir, soutien aux proscrits et au maquis, anticommunisme ...

En revanche, Christian Font, à partir de son étude aveyronnaise, décrit une certaine proximité du monde rural et de Vichy : « dans ce département, l'approbation à Vichy du monde rural a été quasi générale et particulièrement enthousiaste ». Le milieu social en Aveyron est, en 1940, politiquement et idéologiquement très conservateur. Une dominante rurale, pauvre, traditionnelle et archaïque, ressort de ce département où six actifs sur dix sont des travailleurs de la terre et dans lequel trois habitants sur quatre vivent de l'agriculture. Son étude locale dépeint des paysans systématiquement décrits comme des victimes (l'image du paysan taxé, grugé, spolié et surtout méprisé, pacifiste mais condamné à être en première ligne opposé à l'ouvrier belliciste mais planqué à l'usine en cas de conflit). Pour lui, il existe bien en Aveyron, un « terreau économique et social » favorable à l'idéologie portée par Vichy. Il affirme que malgré la germanophobie de la société aveyronnaise, « la politique de collaboration est parfois approuvée et l'adhésion à Vichy semble être la règle ». Il montre que la société rurale aveyronnaise reste imprégnée de maréchalisme militant pratiquement jusqu'au début de l'été 1944. En somme, à travers cette étude locale, il montre la difficulté de généraliser les comportements ruraux à l'échelle nationale voire régionale et d'en expliquer les différents facteurs :

« Au total, on ne peut ni écarter, ni retenir un frein unique comme cause de l'imperméabilité à la Résistance. Définir avec exactitude le comportement du monde paysan aveyronnais, ne peut se réduire à mettre l'accent uniquement sur le poids de structures sociales et mentales archaïques ou sur la domination culturelle et idéologique qu'ils subissent. Pour chaque frein, des contre-exemples existent ; on pourrait multiplier les exceptions locales et il y aurait nécessité de nuan-

cer, selon les cantons, les appréciations. Il n'y a pas, en la matière, de théorie simple et convaincante, mais une série de facteurs endogènes et exogènes convergents qui montrent que la perméabilité à Vichy et l'imperméabilité à la Résistance, semblent bien être les caractéristiques comportementales dominantes du monde paysan aveyronnais. Toutefois, il est manifeste que pour la période étudiée, les paysans aveyronnais ne furent pas toujours des témoins muets et inactifs. (...) Une masse importante de témoignages démontre que l'aide des paysans à la Résistance a été importante et que la survie de maquis aveyronnais aurait été impossible, sans le soutien logistique et moral de nombreux paysans²⁸. »

Jacqueline Sainclivier évoque l'aura dont bénéficie Pétain, vainqueur de Verdun et fils de paysan, auprès des agriculteurs, anciens combattants. « Il incarne d'une certaine façon le monde rural tout comme de Gaulle incarne le monde des villes²⁹ ». Les paysans restent pétainistes plus ou moins profondément quasiment jusqu'à la fin du conflit. En revanche, la fidélité au régime de Vichy dépend « du passé politique, du tempérament de chaque région, de chaque commune et par les répercussions concrètes sur la vie des paysans³⁰ », embrassant ainsi les positions de Christian Font. En outre, elle insiste sur l'isolement et le cloisonnement du monde rural dans lequel les informations pénètrent peu, ou inégalement. La presse écrite est peu lue et la radio est rare ou la réception de mauvaise qualité. De surcroît, les paysans ont davantage confiance dans les radios étrangères qu'ils écoutent plus volontiers. Ainsi, Jacqueline Sainclivier affirme que le régime a peu d'impact, peu d'influence sur les paysans ; en revanche le cléricisme de Vichy et son agrarisme séduisent les paysans, d'autant plus, après une période pendant laquelle, ils se sont sentis méprisés et marginalisés. Quant à la Corporation paysanne, elle suscite détachement voire rejet, dès lors que la mainmise de l'Etat s'y fait plus pesante et qu'elle sert la « politique » du ravitaillement de Vichy. Le détachement vis-à-vis du régime s'accroît quand les facteurs de mécontentements s'accroissent : prélèvements, réquisitions...

François Marcot considère que « la lune de miel » entre Vichy et le monde agricole est finalement de courte durée puisque n'allant guère au-delà de 1941. Les paysans rejettent toutes interventions de l'Etat ; ils considèrent comme légitime de disposer comme ils l'entendent, du fruit de leur labour. La rudesse du travail agricole est consentie ; elle justifie le rejet des taxes, des réquisitions, et autres directives de l'Etat, perçues comme une spoliation, une injus-

²⁸ FONT Christian, « Les paysans et la Résistance, le modèle aveyronnais ? », In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994*, PUR, 1995, pp.175-189.

²⁹ Jacqueline Sainclivier, « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance » ..., *op. cit.*, pp.340-350.

³⁰ *Ibidem*.

tice. Harry R. Kedward³¹ affirme que l'on a trop longtemps, enfermé le paysan producteur dans le stéréotype du resquilleur, fraudeur, veule et cupide, faisant tout pour échapper aux réquisitions et aux quotas de marchandises à bas prix exigés par Vichy, et cherchant le profit avant tout. Si ce type d'attitude n'est pas exclue, elle est individuelle. Mais pour lui, le refus de livrer les denrées, révèle d'une part, que certaines régions constituèrent des terrains fertiles pour le développement du maquis, et d'autres pas. D'autre part, il faut aller puiser dans les révoltes paysannes antérieures, pour identifier, et comprendre les modes d'actions. En somme, le refus de répondre aux contributions, pourrait être perçu comme une forme de résistance de la paysannerie. Cette dernière refusant de se soumettre à l'autorité, affirme par-là, son autonomie, sa liberté de vendre le fruit de son labeur, sans contrôle. Les contributions indirectes et le ravitaillement sont alors perçus par la masse paysanne comme une forme de persécution. La fraude serait un moyen de résister. Harry R. Kedward³² ou même François Marcot suggèrent que la lutte contre les réquisitions d'Etat, peut aussi se lire dans la tradition des luttes antifiscales.

Harry R. Kedward affirme que la construction du mythe du paysan pétainiste et collaborateur, fidèle inéluctablement au régime, a été construit et porté par les commensaux de la Révolution Nationale dont Henri Dorgères³³ ou Jacques Le Roy Ladurie³⁴. Le mythe fonctionne et imprègne les stéréotypes, au moins jusqu'aux années 1960, voire au-delà. Il est remis en cause par les études locales et le renouvellement des définitions qui y sont induites. Selon lui, une définition plus large de la Résistance, établit des distinctions, met en cause l'homogénéité et continue de troubler les certitudes établies.

Germanophobie

Le trait commun qui caractérise le comportement des paysans est la germanophobie. L'hostilité à l'Allemagne est générale, conformes aux anciens combattants de 1914-1918,

³¹ Harry R. Kedward, « La France rurale et la Résistance » in FISHMAN Sarah, LEE DOWNS Laura, SINANOGLU Loannis, V. SMITH Léonard et ZARETSKY Robert (dir), *La France sous Vichy. Autour de Robert O. Paxton, Histoire du temps présent*, Bruxelles, Complexe, 2004. PP139-157. On trouve également ces mêmes hypothèses dans *A la recherche du maquis*, les éditions du cerf, passages, Paris, 1999.

³² Harry R. Kedward, *A la recherche du maquis. La Résistance dans la France du Sud, 1942-1944*, Collections Passages, Les éditions du Cerf, juin 1999. 480 pages.

³³ Henri Dorgères, fondateur des Comités de défense paysans en 1928, parti doté d'une organisation paramilitaire, *les chemises vertes* en 1934. Membre de la corporation paysanne, il a accordé son soutien à Pétain jusqu'en 1943.

³⁴ Jacques Le Roy Ladurie, agrarien réputé, il succède à Caziot en avril 1942 en qualité de ministre de l'agriculture jusqu'en septembre, date à laquelle il démissionne du fait de son hostilité au STO.

qu'ils sont, pour la plupart d'entre eux. Selon Jacqueline Sainclivier, cette hostilité n'a pas la même intensité, ni la même capacité à s'exprimer selon le lieu : zone occupée, annexée, interdite, zone dite libre... en substance, le sentiment est d'autant plus fort que la présence allemande est plus dense. « Ce sentiment primaire, épidermique est le fondement même et la base commune sur lesquels s'appuie l'attitude des paysans entre 1940 et 1944³⁵ ».

Elle mentionne qu'en 1941, voire dès 1940, le mécontentement des paysans en zone occupée contre les impositions et les règlementations multiples, s'aggrave, notamment contre les réquisitions de chevaux en janvier 1942, face à l'interdiction de mettre en culture certains terres côtières, ou contre les mesures du Ravitaillement général accusé de livrer aux Allemands au détriment de la population française. Selon, Jacqueline Sainclivier la germanophobie des paysans se manifeste, autant que faire se peut :

« Ceux dont les terres sont à proximité d'un lieu de passage (côte, lignes de démarcation) ou à cheval sur deux zones sont a priori mieux placés pour pouvoir accorder une aide ponctuelle dans le cadre de ce que F. Bédarida appelle « la résistance humanitaire ». Ainsi, les jurassiens situés à la frontière entre la zone occupée, la zone interdite, la zone non occupée et la frontière suisse, ont une position « privilégiée » qui les amène très vite à aider au coup par coup tel ou tel évadé, persécuté ou réfugié pour l'héberger, le ravitailler, lui faire passer la ligne. Le phénomène est identique tout le long de la ligne de démarcation. Près des côtes bretonnes ils fournissent l'hébergement, le ravitaillement ou indiquent le « marin-passeur », l'emplacement des forces allemandes, les lieux à éviter en particulier aux premiers évadés vers l'Angleterre et aux premières missions britanniques ou de la Espagne Libre en 1940 et 1941. Dès ce moment-là, en fonction de la situation locale et surtout en fonction des besoins de la Résistance ou des besoins des réfugiés et des persécutés, les paysans sont présents³⁶. »

Jacqueline Sainclivier rejoint alors le concept de fonctionnalité, porté par François Marcot. Pour elle, en 1940-41, « les paysans n'avaient à intervenir pratiquement que pour les passages des lignes et les évasions vers l'étranger (Angleterre, Suisse ou Espagne). La Résistance n'avait alors besoin d'eux qu'exceptionnellement »³⁷. C'est la ruralisation progressive de la Résistance qui la conduit à pénétrer peu à peu les campagnes.

³⁵ Jacqueline Sainclivier, « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance »... *op. cit.* pp.340-350.

³⁶ *Ibidem.*

³⁷ *Ibidem.*

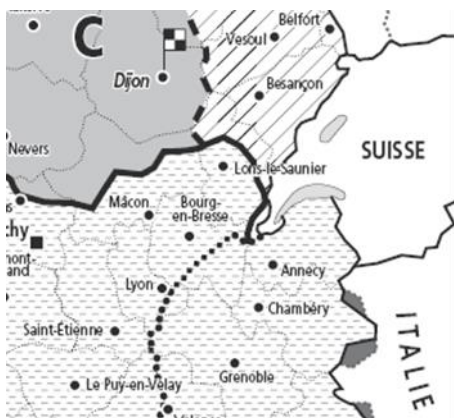
3.3- De l'opinion à l'action

Transgressions croissantes

Pour François Marcot dans *Les paysans et la Résistance*³⁸, la Résistance est d'abord un fait urbain : « c'est dans les villes que se forment les premiers noyaux qui constitueront les organisations de Résistance ». Les recherches sociologiques sur la composition de la Résistance de 1940 à 1944 mettent en valeur une sous-représentation des paysans. Ceci serait dû à un déficit d'encadrement, contrairement aux villes qui peuvent s'appuyer sur des structures déjà existantes comme les associations, partis, syndicats... il rajoute que l'isolement voire le cloisonnement rural (peu d'informations, de journaux et de radio) n'encourage pas à la lutte. Par ailleurs la présence allemande est moins effective même si, ils ne sont totalement pas absents des campagnes.

La Résistance rurale n'est pas inexistante, ni chimérique. Dès 1940, les ruraux pratiquent sabotages spontanés ou attentats contre les Allemands. François Marcot interprète ces premiers actes par le refus de la défaite « sans être des éléments structurants d'une résistance organisée ».

Le monde rural en revanche participe pleinement aux réseaux d'évasion en fonction de son potentiel géographique (proximité de la ligne de démarcation ou d'une frontière). Les ruraux fournissent les passeurs par leur connaissance du terrain, et les refuges pour cacher les fugitifs. François Marcot évoque lui aussi la forte implication des paysans et plus globalement des ruraux dans le passage clandestin des frontières ou de la ligne de démarcation :



³⁹ « C'est une des formes d'action dominante de la résistance des débuts en raison de la situation géostratégique de la Franche-Comté. Le Doubs et le Jura sont frontaliers de la Suisse, et le Jura le seul département français où la zone interdite est directement en contact avec la zone libre. Or, si les réseaux d'évasion empruntent depuis le Nord-Est de la France un cheminement essentiellement urbain, il en va tout autrement à proximité de la frontière ou de la ligne de démarcation.

³⁸ François Marcot, « Les paysans et la Résistance... », *op. cit.*, p345-355.

³⁹ Fig. B : Portion de carte prise dans Eric Alary, *Nouvelle histoire de l'occupation*, Perrin, 2019. Cf. carte complète p.35 du présent mémoire.

Dans les villages situés près de la ligne, les fugitifs de la zone nord trouvent des relais : à Parcey et dans le Val d'Amour, il est peu d'habitants qui n'aient, à un moment ou à un autre, accepté d'héberger, de ravitailler ou de "passer" eux-mêmes les candidats au franchissement de la ligne. On peut repérer tout un réseau de complicité où les tenanciers de cafés-restaurants, les cheminots et les postiers jouent le rôle de plaques tournantes orientant les fugitifs vers les passeurs professionnels et vers des paysans pour l'hébergement dans l'attente du passage. Cette forme d'engagement des paysans est sans doute l'expression d'un sentiment patriotique. Elle exprime surtout une très forte solidarité à l'égard de victimes placées dans une situation de détresse. Elle ne suppose, en elle-même, aucune contestation du caractère inéluctable de la défaite. Interrogés sur leurs motivations, les paysans invoquent leur désir de "narguer les boches", "d'aider ces pauvres gens"⁴⁰. »

On peut également citer les travaux de Patrick Cabanel, qui à travers son étude des Cévennes, montre que la question juive, a semble-t-il été le premier facteur de résistance cévenole, vue comme une nécessité spirituelle. Les différents rapports des préfets et sous-préfets notent l'engagement des protestants dans le sauvetage des Juifs. Ils relèvent l'hostilité contre le gouvernement et craignent davantage. Cette hostilité est accrue avec le STO. Les autorités tiennent les pasteurs pour responsable de ce chaos. P. Cabanel note que « dès la fin de l'été 1941, les autorités de Vichy considèrent les Cévennes comme une poche de non-conformisme »⁴¹. Il évoque le « *protestantisme républicain* ». Il s'agit à la fois d'une résistance civile et militaire dont les Juifs et les réfractaires sont les protégés. L'absence de répression est à rapprocher de l'expérience camisarde⁴², l'héritage de la lutte des protestants cévenols. La menace des autorités protestantes d'une filiation historique avec les camisards susceptibles de prendre les armes encore une fois, peut expliquer l'apathie des autorités dans cette région. Un accord tacite entre le préfet de Mende et les autorités protestantes pour « s'efforcer de calmer les esprits » semble s'être imposé, induisant dans les Cévennes une certaine discrétion de la gendarmerie et un manque de zèle à retrouver les Juifs. Les autorités savent depuis l'insurrection des Camisards qu'il s'agit d'une région hautement inflammable toujours susceptible de gronder ou de se réveiller. Ainsi, le refuge cévenol a pu s'appuyer sur l'arme de la mémoire, la mémoire des camisards, pour mener des actions de résistance. Patrick Cabanel ajoute à ce vecteur mémo-

⁴⁰ François Marcot, « les paysans et la Résistance... », art. cit., p.345-355.

⁴¹ Patrick Cabanel, « Résistance civile, Résistance armée. Etude de cas : les Cévennes », in Jean-Marie Guillon et Pierre Laborie, (dir), *Mémoire et histoire : la Résistance, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993*, Toulouse, Privat ; 1993, p.277.

⁴² Camisards : Nom donné aux calvinistes cévenols révoltés à la fin du règne de Louis XIV et qui vient du patois languedocien camiso, chemise, parce qu'ils portaient, dans leurs opérations nocturnes, une chemise blanche sur leurs vêtements pour se reconnaître entre eux. [Source : universalis.fr]

riel, un facteur géographique : territoire à la fois isolé et proche, il offre refuge et/ou subsistances⁴³.

Jacqueline Sainclivier mentionne une dynamique de la Résistance vers la campagne. Pour elle tout commence avec les premiers parachutages dès lors qu'il a fallu chercher des terrains propices. Au départ, rarissimes, ils augmentent en 1942 avec parachutages de matériels et d'hommes ainsi que les premiers atterrissages des *Lysander* et deviennent réguliers à partir de 1943 avec notamment la création du BOA (Bureau des Opérations aériennes). Au-delà des parachutages, en 1942 et plus encore en 1943, la Résistance pénètre la paysannerie « qui mène à la complicité ». Pour Jacqueline Sainclivier, plusieurs facteurs se conjuguent et expliquent le sursaut des campagnes :

« En 1942, la Relève, les arrestations de juifs avec les rafles de l'été 1942 dans les deux zones, puis le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, cristallisent non plus un simple mécontentement mais une véritable opposition à l'occupant et au régime du Vichy y compris chez les paysans. Dans les deux zones, et en particulier en zone sud où beaucoup de juifs s'étaient réfugiés, l'annonce des arrestations entraîne un mouvement de solidarité et le développement d'une « Résistance humanitaire » avec des organisations d'aides aux juifs qui ont besoin de refuges dans le monde rural ; si les Cévennes y retrouvent une vieille tradition, d'autres campagnes deviennent lieu de refuge pour les juifs persécutés avec l'aide des paysans. Dans cette nouvelle implantation de la Résistance, on retrouve ce caractère fonctionnaliste [déjà] évoqué et l'appel à un trait important de la mentalité paysanne à savoir la solidarité. L'occupation de la zone sud est aussi un élément déterminant (...). Elle avive le mécontentement des paysans et accroît l'afflux des réfugiés et surtout des persécutés fuyant la répression accrue dans les villes. Le STO avec son cortège de réfractaires contribue aussi dans les deux zones à pousser la Résistance à chercher des relais dans le monde rural. C'est incontestablement en 1943, parfois un peu plus tôt, ailleurs un peu plus tard que s'effectue la ruralisation de la Résistance. La participation des paysans à la Résistance devient plus visible, quelle que soit la forme prise par celle-ci. Le développement des maquis et les débarquements de Normandie et de Provence accentuent ce phénomène. En 1943 et 1944, l'entrée des paysans dans la mouvance de la Résistance est progressivement suivie d'une entrée dans la Résistance organisée⁴⁴. »

Ainsi, elle note que les paysans sont passés de la germanophobie et du mécontentement à l'engagement actif à partir de 1943. Harry R. Kedward insiste sur la grande disparité des situations. La ruralisation graduelle ou progressive de la résistance dont parlent Jean-Marie

⁴³ Patrick Cabanel, « Les Églises, les paysans et la Résistance... », art. cit., p. 221-231.

⁴⁴ Jacqueline Sainclivier, « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance... », art. cit., p.340-350.

Guillon et Jacqueline Sainclivier, est selon lui, à replacer dans son contexte géographique et temporel, interdisant toute généralisation.

Les représentations dominantes du village au sortir de la guerre sont, selon Jean-Marie Guillon, parfois magnifiées. Tout un légendaire se met en place. Selon les porteurs de mémoire, le village est décrit comme solidaire, républicain, unanimement acquis à la cause résistante. Les enquêtes menées par la Commission d'histoire de l'Occupation et de la Libération de la France entre 1949 et 1951 donnent une image sélective, confirmant un tableau souvent sommaire et édulcoré de la Résistance. Les récits « écrasent le temps et l'uniformisent⁴⁵ », alors que le phénomène de résistance intègre les villages à compter de 1942. Elle ne s'y implante réellement et de manière inégale, qu'à partir de 1943 voire de 1944 majoritairement. 1944, est l'année de « l'effervescence maquisarde », pour Jean-Marie Guillon. Cette période d'adhésion généralisée, de mobilisation effective contre l'occupant et contre Vichy « occupe dans la mémoire individuelle et collective une place disproportionnée par rapport à sa durée réelle⁴⁶ ». Pourtant, la norme pour beaucoup de villages, a été le repli, pour s'extraire du danger : la menace vient de l'extérieur. L'adhésion à Vichy est quasi unanime, même si persistent, dans les villages, le clivage républicain / conservateur. Jean-Marie Guillon montre que, dans les premières années du moins, rien ne change au village. Les oppositions, les rivalités perdurent. Le combat politique et moral reste centré sur le village : « Résister, c'est moins s'opposer au régime qu'aux adversaires de toujours, ceux du lieu, c'est maintenir la République, y compris en s'appuyant sur l'administration, c'est essayer de préserver la cohésion du groupe, c'est biaiser avec les contraintes imposées par l'extérieur (l'État, les intermédiaires, l'occupant, les « autres »). Résister, c'est ensuite et parallèlement passer, si les contacts le permettent, à un autre type d'activité qui, lui, ressort de la Résistance⁴⁷ ».

Mais pour Jean-Marie Guillon, l'opposition des villages restent principalement du domaine de l'opinion, plutôt que celui de l'action. Il limite aux parachutages, les actions résistantes proprement dites, bien que dans les faits, il s'agit plus, d'une excroissance de la Résistance urbaine en milieu rural. Les combats se concentrent entre juin et août 1944. Attentats et sabotages sont en général éloignés des villages. Pour Jean-Marie Guillon, l'acte de résistance rural se situe dans l'infra ou le périphérique : écoute de la radio interdite, prise de position antinationale, moquerie à l'égard de l'occupant, charivari, prise à partie d'un collaborateur... Ins-

⁴⁵ Jean-Marie Guillon, « La Résistance au village », In Jacqueline Sainclivier et Christian Bougeard (dir), *La Résistance et les Français. Op.cit.*, p. 233-243.

⁴⁶ *Ibidem.*

⁴⁷ *Ibidem.*

crites dans les pratiques coutumières anciennes, il envisage le braconnage, le marché noir, la fraude, l'aide aux réfugiés et aux maquisards comme des actes de subversions ordinaires. Ces rituels illégaux peuvent servir de relais éventuels vers d'autres actes, notamment vers une opposition plus politique : sauvegarde des symboles républicains (Marianne et noms de rue), obsèques de maquisards tués ou d'aviateurs alliés...

Jean-Marie Guillon adjoint à ces épisodes « la connivence, réelle, dont les hors-la-loi jouissent dès qu'ils commencent à refluer vers les campagnes »⁴⁸. En effet, la présence « d'étrangers » au village ne passe jamais inaperçue, elle ne peut être ignorée. Le village vit en vase clos, ce qui exclut la possibilité d'allées-venues sans complicité locale. Pour la Résistance, le village devient alors une pièce du puzzle, un appui significatif : il fournit refuge, services et complicités nécessaires. Pour beaucoup, sans la sollicitation de la Résistance, ils n'auraient jamais commis l'acte subversif. Cela révèle le mécanisme de la diffusion de la Résistance-organisée : réponse à une sollicitation plus ou moins tardive plutôt que choix volontariste. La Résistance intègre ainsi des zones et des individus qui jusque-là s'en tenaient à l'écart. Le village a offert protection aux persécutés, aux réfractaires avant même la « mutation maquisarde ». Pour Jean-Marie Guillon, cette solidarité est fondement de l'action au village, « à la jonction de la Résistance et de l'autre, celle qui n'est pas toujours considérée ainsi ». La résistance au village témoigne de la nécessité de percevoir la Résistance dans sa globalité, sa polyvalence, sa diversité, sa mobilité.

La résistance villageoise s'appuie sur des individualités, des cadres reconnus de la communauté. Ils agissent comme intermédiaire entre la Résistance organisée et les villageois. Souvent recrutés dans les couches sociales supérieures, leur fonction de médiateur les désigne comme préposés naturels, leaders incontestables de la désobéissance civile : le notable, l' élu, le pasteur ou curé, le maire, l'instituteur, le fonctionnaire, le commerçant, le militant politique ou syndical... Pour Jean-Marie Guillon, l'absence d'engagement ou la défaillance de ces cadres expliquent « l'atonie, le rejet, le déchirement si d'autres moins légitimes tentent d'y remédier »⁴⁹. Les jeunes introduisent également, la Résistance au village. Cependant, leur action n'est possible que si elle est légitimée par les cadres reconnus par la communauté.

⁴⁸ Jean-Marie Guillon, « La Résistance au village... », art. cit., pp.233-243.

⁴⁹ *Ibidem*.

Une résistance spécifique ?

Le sursaut des campagnes se manifeste lors des célébrations du 14 juillet. François Marcot révèle que si elles sont essentiellement urbaines en 1942, elles gagnent largement le monde rural en 1943. Pour l'historien, avec le STO, la légitimité a changé de camp : « La légitimité n'est plus incarnée par Vichy mais par la Résistance. Cela ne signifie pas qu'il y a ralliement à toutes les analyses de la Résistance, mais que Vichy n'incarne plus le droit et ne dit plus ce qui est patriotique⁵⁰ ».

Jacqueline Sainclivier décrit l'engagement initial des paysans comme a-organisationnel, c'est-à-dire en dehors des réseaux, mouvements ou maquis. Il est animé par l'anglophilie. Il suscite des actes de transgression qui, pour François Marcot « s'apparentent bel et bien à des actions de résistance ». En effet, le monde rural joue un rôle central dans les réseaux d'évasion des aviateurs britanniques abattus. Les obsèques d'aviateurs anglais abattus sont l'occasion de manifestations patriotiques et anglophiles : « Ainsi à Montcony, dans la Bresse, le 31 octobre 1942, une foule de 2 à 3 000 personnes assiste à l'enterrement de neuf aviateurs britanniques, avec dépôt de gerbes et chant de l'hymne anglais par les élèves du collège⁵¹ ». Jacqueline Sainclivier évoque également le fleurissement de la tombe de la mère du général de Gaulle à Paimpont en Bretagne, les aides ponctuelles pour passer la ligne de démarcation, la frontière suisse, la ligne de la zone interdite et ceci dès 1940 comme évoqué précédemment, dans les zones côtières, ce sont des renseignements sur l'emplacement des installations côtières allemandes...

C'est aussi le refus de livrer à l'occupant et à son allié collaborateur, tout ce qui est lié à son outil de travail ou à sa production, en trichant sur les quantités... cette attitude peut être ambivalente car chez certains elle est conjuguée à une recherche de profit.

L'aide fournie par les paysans, aux réfugiés (juifs, résistants *grillés* ou blessés...), débute dès 1940, avec les aviateurs anglais abattus sur le sol français par exemple. Selon Harry R. Kedward, l'Escape Society de la Royal Air Force estime que 3000 aviateurs ont pu sortir de France grâce à la complicité de familles de paysans ordinaires⁵². Cette « Résistance humanitaire » est d'abord spontanée puis intègre des organisations juives ou des mouvements de résistance or-

⁵⁰ François Marcot, « Les paysans et la Résistance ... » art. cit., pp.345-355.

⁵¹ François Marcot, « Le monde rural et la Résistance » in *Les courants politiques et la Résistance : continuités ou ruptures ? actes du colloque international de Esch-sur-Alzette, avril 2002*, Grand-Duché du Luxembourg, Archives Nationales, Luxembourg, 2003.

⁵² Harry R. Kedward, « La France rurale et la Résistance » in Sarah FISHMAN, Laura LEE DOWNS, Loannis SINANOGLU, Léonard V. SMITH et Robert ZARETSKY (dir), *La France sous Vichy. Autour de Robert O. Paxton, Histoire du temps présent*, Bruxelles, Complexe, 2004, pp.139-157.

ganisés dans le cadre de réseaux de passeurs notamment. Jacqueline Sainclivier affirme que c'est dans la Résistance humanitaire que les paysans sont les plus actifs. « Elle permet la superposition tout au long de l'occupation des deux formes de résistance, a-organisationnelle et organisationnelle⁵³ », et donc difficile à comptabiliser. Ils intègrent également dans la Résistance organisée, les filières d'évasion en lien avec la France Libre ou le SOE⁵⁴.

La dernière forme d'action tourne autour du développement, à partir de 1943-1944, des groupes armés réseau d'action du SOE et maquis combattants. Les actions de sabotages infiltrent le monde rural. On peut citer, comme le fait Jacqueline Sainclivier, l'exemple du réseau *Parson* en Ille-et-Vilaine « dont près du cinquième des membres sont des paysans nettement engagés dans le réseau sans compter tous ceux qui gravitent autour⁵⁵ ».

François Marcot montre que l'engagement paysan au sein des mouvements n'est pas inexistant, au début du conflit, à travers les exemples du Doubs et de la Bresse jurassienne :

« On retrouve aussi, mais plus rarement, des paysans enrôlés très tôt dans des formes plus élaborées de résistance, action qui se situe le plus souvent dans le prolongement d'engagements préexistants. Tel est le cas des jeunes agriculteurs de Larnod (Doubs) qui créent dès juillet 1940 un groupe de résistance autonome. Ils ramassent des armes, les dissimulent et s'entraînent pendant deux ans à leur maniement. Ils opèrent leur premier sabotage le 10 septembre 1942 avant de rallier les FTP et de constituer le groupe Guy Mocquet en février 1943. Sur 31 membres du groupe, 16 sont des paysans, y compris son chef, Marcel Simon, secrétaire de la JAC⁵⁶ qui recrute d'abord dans la mouvance de cette organisation. Dans la Bresse jurassienne, à partir de l'automne 1940, des militants paysans communistes reconstituent l'organisation du Parti : Paul Buatois à Frangy, André et Raymonde Guipet à Pierre-en-Bresse, Louis Richard à Saint-Germain-du-Bois. Ils distribuent la propagande communiste avant de se lancer dans l'action immédiate à partir de février 1943. On voit ici le rôle joué par des réseaux de sociabilité et des structures mentales contestataires qui font si souvent défaut en milieu rural⁵⁷. »

Enfin l'assistance aux maquis repose pour beaucoup sur les paysans. Les études montrent que cet appui est soit spontané, sous la contrainte ou bien « dans le cadre d'intérêt bien compris ». Il est difficile de définir une proportion entre les trois possibilités tant les différences régionales, locales, temporelles voire humaines interviennent. Les paysans les plus jeunes, menacés

⁵³ Jacqueline Sainclivier, « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance » ..., art. cit., pp.340-350.

⁵⁴ Special Operation Executive, service secret britannique créé à la mi-juillet par Winston Churchill, afin d'encourager la subversion et le sabotage dans les territoires occupés par l'ennemi.

⁵⁵ Jacqueline Sainclivier, « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance... » art. cit. pp.340-350.

⁵⁶ J.A.C. : Jeunesse agricole catholique

⁵⁷ François Marcot, « les paysans et la Résistance... » art. cit., pp.345-355.

par le STO, intègrent également, pour certains, les maquis-combattants. Pour finir, comme partout en France, en fonction des conditions de la Libération de leur région, les paysans comme toutes les autres catégories sociales participent au combat.

Pour Jacqueline Sainclivier, l'action résistante des paysans est donc bien spécifique car davantage tournée vers la Résistance humanitaire, et en cela ils ne sont pas différents des autres catégories sociales dont les compétences et les potentialités sont également utilisées.

Une spécificité qui repose sur les notions de fonctionnalité

Les études montrent que les paysans rentrent tardivement en résistance, à la faveur de la lutte contre le STO. François Marcot montre que la Résistance recrute en fonction de ses besoins. Comme explicité précédemment, il s'agit du *principe de fonctionnalité*. Les premières actions de la Résistance sont le renseignement, la propagande, la mise en place de structures organisationnelles : tout cela est en ville (« les administrations, les usines et les casernes pour le renseignement ; les capacités techniques et intellectuelles pour la propagande ; l'entregent et le savoir-faire pour l'organisation⁵⁸ »). Pour lui, cela explique que la Résistance recrute en ville et non à la campagne. D'ailleurs, la Résistance ne s'adresse pas au monde rural : « La Résistance organisée ne s'adresse jamais aux paysans en 1940 et 1941, elle le fait dans 4 % des tracts de 1942, 30 % de ceux de 1943 et 22 % de ceux de 1944⁵⁹ ». Donc pour F. Marcot, la faible mobilisation des paysans dans la Résistance s'explique par le fait que la Résistance n'a pas besoin d'eux.

« En théorie, tout le monde peut faire de la résistance. En pratique, la Résistance recrute dans des cercles privilégiés qui correspondent aux besoins de l'action. Ceci explique que, d'un bout à l'autre de l'Hexagone, certains milieux soient plus sollicités que d'autres et certaines professions davantage représentées : commerçants et voyageurs de commerce en raison de la multiplicité de leurs relations et de leur facilité de circulation ; professions intellectuelles, journalistes, enseignants, militants syndicaux du fait de leurs capacités organisationnelles et de leur compétence à rédiger des tracts ; cadres de l'industrie, de l'armée, de l'administration plus à même que d'autres de fournir des renseignements ; ouvriers, postiers, cheminots plus aptes au sabotage, etc⁶⁰. »

Pour lui, les paysans ont peu à offrir à la Résistance. Les premières années voient la Résistance « se concentrer » sur le renseignement et la presse clandestine, ce qui ne correspond pas

⁵⁸ François Marcot, « Les paysans et la Résistance... » art. cit., p.345-355.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ *Ibidem*.

aux domaines de compétences de la profession. Par ailleurs, le secret et la clandestinité sont plus aisés en ville où « on passe plus facilement inaperçu qu'à la campagne où tout « étranger » est immédiatement repéré. (...) [Ainsi], la Résistance, qui est action, a recruté en fonction des potentialités de chacun et pour une bonne part, la sociologie de la Résistance est d'abord le reflet de la sociologie des besoins de la Résistance⁶¹ ». Pour lui, « La participation à la résistance résulte de la rencontre, à un moment donné, des besoins de la Résistance et des facultés de tel individu ou de tel groupe social. Ainsi, la Résistance a-t-elle pu bénéficier du réflexe de solidarité et d'entraide qui ne sont pas une vaine tradition en milieu rural. »

L'interprétation sociologique du recrutement par profession doit donc être celle de la fonctionnalité, même s'il ne faut pas négliger la part du hasard. Dominique Veillon et Jacqueline Sainclivier dans *pour une histoire sociale de la Résistance*⁶², caractérisent la diversité du recrutement d'un réseau. Pour les filières d'évasion, dominant les cafetiers, aubergistes, hôteliers, restaurateurs, agriculteurs, les couvents, associations caritatives, maires, policiers et gendarmes (faux-papiers). Pour le renseignement, les industriels, techniciens, ingénieurs, fonctionnaires, etc., sont les plus nombreux. Cependant, ils notent des disparités de recrutement en fonction du secteur géographique : le réseau Zéro-France à Niort est formé aux trois quarts de paysans ; dans le Nord ils viennent en masse de la SNCF, de l'armée et de la police... les paysans sont plus représentés dans le maquis qui a besoin d'eux pour le ravitaillement, l'hébergement, le guet...⁶³ Au demeurant, le « mouvement d'aller-retour entre les besoins de la Résistance et les catégories de population qu'elle sollicite et sur lesquelles elle s'appuie marque la composition de la population résistante, mais les différences, qui existent entre organisations, ne s'expliquent pas seulement par la nature de leurs activités ; elles résultent aussi de la chronologie⁶⁴. »

François Marcot propose de distinguer la Résistance-organisation et la Résistance-mouvement. Les paysans et les communautés rurales interviennent dans la Résistance-mouvement :

« Et, si l'on doit la distinguer de la poignée de militants qui anime la Résistance-organisation, on doit l'inclure dans une vision globale de la Résistance. C'est la qualité du lien que les organisa-

⁶¹ François Marcot, « Les paysans et la Résistance... » art. cit., p.345-355.

⁶² Dominique Veillon et Jacqueline Sainclivier, « Quelles différences sociales entre réseaux, mouvements et maquis ? », *Le Mouvement Social, Pour une histoire sociale de la Résistance*, La Découverte, les Éditions de l'Atelier, Paris, 1997/3 (n°180), 268p, pp.43 à 54.

⁶³ *Ibidem*, p.51.

⁶⁴ *Ibidem*, p.54.

tions de Résistance entretiennent avec la Résistance- mouvement qui conditionne leur survie et non pas l'importance de leurs effectifs. Les évaluations chiffrées des forces numériques de la Résistance ne disent pas grand-chose de sa représentativité. Souvent même, le trop grand nombre de maquisards est un handicap plus qu'un atout et les paysans sont plus utiles au village qu'au maquis⁶⁵. »

Des historiens comme Michel Boivin et Jean Quellien⁶⁶ redéfinissent eux aussi, la notion de résistance qu'ils considèrent comme trop restrictive, en suggérant la notion de « péri-résistance » et « infra-résistance ». Selon Harry R. Kedward⁶⁷, ces différentes approches bouleversent la lecture traditionnellement urbaine et masculine de la Résistance. Sans remettre en cause le fait que la Résistance organisée a été le fait d'une minorité, ils font rentrer dans le champ de la résistance toute une série de pratiques subversives notamment rurales: aide individuelle et asile, approvisionnement volontaire en nourriture et vêtements, logement, participation à l'organisation structurée de coup de main et de vols qui couvraient la collusion rurale d'une apparence de persécution ; récupération, transport et dissimulation d'armes et de munitions parachutées ; silence de famille entière, rôle protecteur et d'appât des femmes, etc. H. R. Kedward parle d'une « culture hors-la-loi » de certaines communes rurales.

La rupture du STO et la formation des maquis

Le discours du 22 juin 1942 de Laval révolte les ruraux. Dans ce discours il dira : « je souhaite la victoire de l'Allemagne ». François Marcot souligne que pour les Français, c'est la phrase de trop. La Relève avait été plutôt bien accueillie dans les campagnes puisqu'elle propose le retour d'un prisonnier (souvent des agriculteurs) contre le départ de trois ouvriers spécialisés. Pour les paysans, c'est juste retour des choses ; cela ne leur paraît pas injuste d'envoyer en Allemagne des ouvriers qui ont profité de la IIIème République, des congés payés (du front populaire plus généralement), d'une mobilisation à l'arrière pendant que les paysans combattaient au front et que beaucoup ont été fait prisonniers (700 000 agriculteurs environ). Cependant, il relève des sentiments contradictoires avec d'un côté un soulagement car ils échappent aux mesures et de l'autre de la honte ou de la colère car « le chantage de la Relève est une atteinte au patriotisme et à l'honneur des campagnes ». Quant à l'espoir, il ne

⁶⁵ François Marcot, Les paysans et la Résistance... art. cit. pp.345-355.

⁶⁶ Michel Boivin et Jean Quellien, « La Résistance en Basse-Normandie : définition et sociologie », In Jacqueline Sainclivier et Christian Bougeard (dir.), *La Résistance et les Français...*, op cit., pp. 163-173.

⁶⁷ Harry R. Kedward, « La France rurale et la Résistance » in Sarah FISHMAN et alii, *La France sous Vichy...*, art. cit., p.140-141.

de pas, puisque les prisonniers ne reviennent pas, ce qui fait naître chez les ruraux, un sentiment d'abus de confiance voire de trahison. Cependant le revirement vient surtout des lois promulguant le Service du Travail Obligatoire (STO), comme le précise François Marcot :

« La loi du 4 septembre 1942 et plus encore les lois de février 1943 sur le Service du Travail Obligatoire sont immédiatement mal perçues parce qu'elles instituent un travail forcé en Allemagne et, même si les paysans sont dans un premier temps, épargnés, elles s'appliquent aux autres membres des communautés rurales : les victimes sont proches et connues. Dès lors joue un réflexe de solidarité patriotique envers les victimes qui désigne Vichy comme complice de l'occupant. Le coup de tonnerre vient de la loi du 31 mai 1943 qui met fin aux exemptions en faveur des agriculteurs. Partout, comme dans le Var : «L'impopularité du STO dépasse tout ce que l'on peut imaginer. La haine des autorités est telle que la propagande n'a pas besoin de s'exercer''⁶⁸. »

A partir de là, les historiens montrent que les campagnes sortent de leur réserve et s'engagent dans la lutte contre le STO. La plupart du temps, cette solidarité s'organise spontanément dans le cadre familial puis par interconnaissances et enfin selon les maquis. D'après F. Marcot, « si les réfractaires sont peu nombreux jusqu'en mars 1943, le phénomène devient massif en quelques mois. L'hébergement par les paysans revêt le plus souvent une forme d'évidence ». Cette solidarité rurale qui réunit, curés, instituteurs, gendarmes, artisans et paysans, révèle l'évolution des comportements. Le STO représente un moment de rupture, même si d'autres facteurs interviennent. A partir de ce moment-là, Marcot relève que la Résistance s'adresse aux paysans : « Ainsi La Franche-Comté Libre de juin 1943 : «Le devoir de tous les patriotes est de prendre des dispositions pour ne pas laisser ces réfractaires à l'abandon, le devoir des paysans est de leur donner asile et subsistance''⁶⁹. »

La Résistance va donc solliciter les paysans non seulement pour héberger les réfractaires ou ravitailler les maquis, mais également pour ne pas livrer leurs récoltes ni à Vichy, ni à l'occupant. François Marcot considère que la nécessité d'obtenir de l'aide des paysans pour héberger les réfractaires ou aider les maquisards, a conduit la Résistance à légitimer le refus des livraisons au Ravitaillement général, présenté comme un acte patriotique, en confortant par la même les profits du « marché gris » ; « les abus du marché noir [demeurent] sévèrement punis ».

⁶⁸ François Marcot, « Les paysans et la Résistance... », art. cit. pp.345-355.

⁶⁹ *Ibidem*.

Aucun maquis ne peut survivre sans l'aide du milieu rural avoisinant : ravitaillement spontané, réquisitions plus ou moins subies, hébergements, protection par la surveillance et l'alerte en cas de danger... François Marcot rappelle que la communauté rurale est soudée, solidaire et n'accepte pas les traîtres. Ainsi la pression de la communauté freine les velléités de dénonciations car elle induit une mise au ban de la société, voire des actions punitives...

Les représailles à l'encontre des populations rurales pour lutter contre les maquis, n'engendrent pas, d'une manière générale rejet et dénonciation. Malgré la peur, la légitimité a changé de camp. Le bien-fondé de la Résistance est acquis.

La gendarmerie est intégrée à l'appareil répressif de Vichy dans les campagnes. Emmanuel Chevet⁷⁰ indique qu'à l'image de ce qui se passe dans la société, on passe d'une certaine adhésion des gendarmes à la politique de Vichy (de l'entrée en guerre jusqu'à 1942), au basculement entre l'été 1942 et le printemps 1943, dans une période de désapprobation de l'institution, en lien aux événements (le STO, la déportation, la Relève, les événements d'Afrique du Nord, la Milice). L'isolement des gendarmes en milieu rural, favorise la proximité et le rapprochement des maquis. Les comportements des gendarmes dépendent des individualités, des populations locales, des chefs de brigades, des chefs des maquis, du profil des maquis (maquis-refuge ou *maquis communiste...*), de la situation locale et de l'évolution des réalités du terrain. Emmanuel Chevet distingue la répression, l'aide aux réfractaires, le silence complice, la participation au maquis (instructeur, cadre...).

Les maquis, une forme de résistance rurale ?

Pour beaucoup, à la Libération, le mot maquis est devenu synonyme de Résistance. Pourtant, François Marcot⁷¹ précise que maquis et Résistance sont deux entités fort éloignées à l'origine. De plus, ils ne représentent que l'une des formes du refus. En effet, les maquis ont pris forme progressivement à la fin de l'année 1942, sans que la Résistance ne puisse en revendiquer la paternité. Ce sont les maquis qui s'imposent à la Résistance. Leur création est spontanée pour faire face aux réquisitions de travailleurs pour l'Allemagne. « Les directives

⁷⁰ Emmanuel Chevet, « Gendarmerie sous l'occupation en France (1943-1944). Forces et faiblesses », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, PUF, 2011/2 n° 242 | pages 121 à 139, 2011.

⁷¹ François Marcot, « Les maquis dans la Résistance », in *Colloque sur les maquis*, Paris, Ecole militaire, 22 et 23 nov. 1984, Paris, Institut d'histoire des conflits contemporains, 1985, p.13.

du Comité directeur des MUR⁷² » du 1er avril 1943, rédigées par Henri Frenay, reconnaît que les dirigeants de la Résistance ont été pris au dépourvu.

Cependant, François Marcot signale qu'il faut reconnaître une certaine responsabilité de la Résistance dans la création des maquis. En effet, la presse clandestine martèle depuis la création de la Relève en juin 1942, que le départ des travailleurs en Allemagne, n'est autre qu'une réquisition de la main d'œuvre française au profit de l'ennemi. Elle incite à la désobéissance civile, à « *la désobéissance patriotique* ». En outre, il rappelle que certains dirigeants résistants ont insufflé l'insoumission : « Romans-Petit (...) dès décembre 1942, (...) est avec les réfractaires de Montgriffon à l'origine des maquis de l'Ain. (...) En janvier 1943, les résistants d'Alleverd (Isère) convoquent les requis de la commune à une réunion, ils y assistent eux-mêmes masqués, les persuadant de ne pas partir en leur offrant "une planque" dans un chalet : c'est le début du maquis⁷³ ». Par ailleurs, la campagne comme *refuge* est antérieure à la notion même de *maquis*. Les résistants « *grillés* » y ont recouru très tôt : on peut citer Georges Guingouin dès mai 1941 en Haute-Vienne ou « *Fabien* » dès septembre 1942 dans le Doubs.

Si le maquis apparaît pour l'essentiel en dehors de l'initiative de la Résistance, elle en assume malgré tout, la responsabilité, et prend en charge le phénomène. Son ampleur oblige les résistants à agir rapidement et à solliciter l'aide de Londres. Les maquis constituent en outre, une belle opportunité pour la lutte armée. Très tôt, se pose la question de les utiliser à la lutte immédiate. Ainsi, vont se constituer des *maquis-refuges* et des *maquis-combattants*. Pourtant seule une minorité des maquis se sont lancés dans l'action immédiate.

La Résistance sollicite l'aide immédiate de la population. Elle présente les maquisards comme les victimes de l'occupant et du régime de Vichy. Elle utilise le terme de *déportation* pour qualifier l'envoi de travailleurs en Allemagne. Ainsi, pour F. Marcot, l'image de la Résistance s'en trouve renforcée : elle fournit aide aux victimes ; Vichy à l'opposé est identifié comme l'opresseur. « Le discrédit rejaillissant sur le régime de Vichy qui organise le STO, est à la mesure du prestige qui réhausse alors la Résistance⁷⁴ ».

⁷² MUR : Mouvements Unis de Résistance, résultant de la fusion décidée le 26 janvier 1943 des trois grands mouvements de résistance non communiste de zone Sud (Combat, Libération et Franc-Tireur).

⁷³ François Marcot, « Les maquis dans la Résistance... », art. cit., p.14.

⁷⁴ *Ibidem*, pp.23-24.

Gilbert Garrier⁷⁵ rappelle que contrairement aux représentations, les premiers refuges de 1941 et les premiers maquis de 1942, ne furent pas montagnards mais campagnards. En juin 1944, il y avait deux fois plus de maquisards armés en Bretagne que dans les Alpes. On y trouve les proscrits du régime de Vichy (communistes, Juifs, réfugiés étrangers, ex-républicains espagnols). Le maquis doit être à la fois isolé mais suffisamment proche d'une présence humaine permanente (village, hameau, ferme) pour survivre. Pour les premiers résistants français des années 1941 et 1942, la montagne ne paraît pas être le refuge idéal. Elle est souvent trop éloignée d'objectifs qui sont prioritairement urbains. Et surtout, elle n'est familière qu'à une minorité ; elle inquiète, déconcerte et souvent décourage. Certains groupes se forment en un lieu reculé mais les va-et-vient entre vallées et montagnes sont la norme, d'autant plus que les maquisards ont d'énormes difficultés à vivre et survivre en milieu montagnard (manque d'équipements, difficultés pour l'accès au ravitaillement...). Les fermes d'accueil sont donc privilégiées, ainsi que les montagnes dites *utilitaires* (n'excédant pas les 1500 mètres d'altitude, entre les fermes et les alpages).

Avec le refus du STO, le nombre de maquisards potentiel augmente. Gilbert Garrier indique que les quatre cinquièmes des réfractaires choisissent une solution individuelle de dissimulation, dans les fermes ou en obtenant un contrat de travail dans des mines de charbon, des usines protégées, des chantiers hydro-électriques, des entreprises d'exploitation forestière par exemple. Pour les autres, ils rejoignent les camps montagnards. Certains s'engagent davantage dans les actions de guérilla (surtout ceux qui intègrent les maquis FTP). L'encadrement est assuré par des résistants. Gilbert Garrier avance que souvent le soutien de la population est acquis par l'intermédiaire des cadres locaux (maires, instituteurs, curés, postiers...). Une nébuleuse gravite ainsi autour du maquis que l'on peut rassembler dans ce que Jacqueline Sainclivier nomme, *la Résistance a-organisationnelle*. Elle fournit assistance, survie et protection. En outre, la norme est la mobilité des unités, de préférence de petite taille, moins visibles. Les moyennes et basses montagnes comme les plaines constituent des sites privilégiés car ils bénéficient d'un cordon protecteur de paysans, postiers et parfois gendarmes.

Si la présence d'un maquis est un risque potentiel pour les populations de la campagne avoisinante du fait des représailles, Gilbert Garrier note que les dénonciations sont rares. Pour Hé-

⁷⁵ Gilbert Garrier, « Montagnes en résistance : réflexions sur des exemples en Rhône-Alpes », In Jacqueline SAINCLIVIER et Christian BOUGEARD (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994*, PUR, 1995, pp.207-220.

lène Dumora-Ratier, les représailles, pillages et massacres, stimulent plus qu'ils ne dissuadent, le rapprochement avec les maquis.

Jusqu'au printemps 1944, l'objectif principal est la survie des proscrits et leur formation de combattant. La nourriture reste le problème majeur des maquis. La survie du maquis dépend donc largement de l'assistance de la population et des ressources locales. Les opérations de parachutage nécessitent également la mobilisation humaine. Selon Gilbert Garrier, ces opérations ont pu remettre en cause la sécurité des habitants ou des maquis, par imprudence (toile de parachute transformée en tente- trop visible, containers transformés en abreuvoirs pour le bétail- repérables).

Pierre Laborie affirme que les maquis créent les conditions d'une situation conflictuelle avec la population (sa survie dépend de la contribution des autochtones, de la complicité également, il peut aussi être facteur de représailles). L'hostilité de la population quand elle se présente, est alimentée par la propagande de Vichy qui nourrit les peurs. Tout un panel sémantique qualifie les maquisards et leurs actions pour tenter de les discréditer : terroristes, judéo-terroristes, communo-terroristes, assassins... La question du ravitaillement peut devenir une source de conflit, du fait de la fréquence des prélèvements abusifs, des excès de pouvoir réels ou supposés qui alimentent les rumeurs des maquis noirs, l'aggravation de l'insécurité avec la peur de la répression... Mais les représailles alimentent également la haine de l'ennemi allemand ; il apparaît alors que le seul moyen de mettre fin au cauchemar est de renforcer le camp de ceux qui se battent. Globalement, pour Laborie, « malgré des pressions contraires, la construction d'une image positive des maquis reflète l'orientation dominante⁷⁶ ».

Au contraire l'action des maquis est facteur de rupture avec Vichy : l'autorité est ridiculisée alors que le régime se voulait être le garant de l'ordre ; avec le STO ou les représailles contre les civils, le régime perd son statut de protecteur... au contraire, les maquis sont identifiés au refus du STO. En éliminant les faux-maquis (ou maquis noirs), ils renforcent leur crédibilité : ils se différencient du banditisme et s'érigent en protecteur de la population contre la criminalité en montrant par la même occasion, les carences du pouvoir. Par ailleurs, ils isolent au sein des populations, les soutiens au régime en dressant des listes de collaborateurs dans la presse clandestine, en menaçant ou en élaborant des inscriptions vexatoires. Pierre Laborie montre que la peur a changé de camp. Leur efficacité est conséquente : « Leur efficacité militaire modeste n'est sans aucune mesure avec leur portée morale. Le fait de défier l'occupant

⁷⁶ Pierre Laborie, « Les maquis dans la population », in *Colloque sur les maquis...*, op. cit., p.40.

l'emporte sur le bilan des affrontements, et la tragédie elle-même crée des martyrs⁷⁷. » Les tentatives de dénigrement des maquis se retournent systématiquement contre l'occupant et contre Vichy. Enfin, les démonstrations publiques des maquis (défilé du 11 novembre 1943, occupation momentanée des villes, participation aux obsèques de maquisards tombés au combat ...) participent à la construction d'un imaginaire populaire, renforcent l'adhésion en nourrissant l'espoir. « Le mythe du brigand populaire reste porteur de rêve dans l'imaginaire collectif... » Jean-Marie Guillon parle de « résurgence de banditisme social⁷⁸ ». Pierre Laborie mentionne que les maquis ont certainement joué un rôle dans la mutation des esprits. Le contact du maquis a permis l'émergence d'une large dynamique du refus :

... « d'une « Résistance de solidarité » support indispensable et indissociable des engagements dans la lutte armée ; ils ont fortement contribué à la reconstruction d'une communauté de sentiment qui a permis à l'opinion de retrouver quelques certitudes d'une identité nationale en partie perdue et de rompre avec une logique de démission⁷⁹. »

Finalement, l'examen du rôle des paysans et plus globalement du monde rural dépend de la définition de La Résistance et des limites qu'on lui attribue. Pour beaucoup, la Résistance n'aurait pu survivre sans *les auxiliaires* qui gravitent autour.

L'appréciation du rôle des ruraux et particulièrement des paysans dans la Résistance, dépend aussi du passé politique et religieux, favorisant une tendance à adhérer ou au contraire à rejeter le régime de Vichy dès 1940 ; la conjoncture agit également comme vecteur de ralliement ou de refus. Enfin, les relations et les liens des villageois avec la Résistance, la chronologie des événements, interagissent pour expliquer les comportements et les engagements du monde rural.

François Marcot résume les interprétations antagonistes du rôle des ruraux dans la Résistance, en affirmant qu'il y a bien une manière paysanne de faire de la résistance : « Plus qu'un engagement militant dans les organisations de la Résistance, les paysans vont apporter à la Résis-

⁷⁷ Pierre Laborie, « Les maquis dans la population... », art.cit., p.42.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 44

⁷⁹ *Ibidem*, p.46

tance leurs valeurs et leurs pratiques d'entraide et de solidarité. Certains pour ces raisons vont les exclure de la Résistance ; d'autres [dont François Marcot se revendique], considèrent la Résistance davantage comme un mouvement social que comme une organisation, et vont donc les y inclure⁸⁰ ».

⁸⁰ François Marcot, « le monde paysan face au travail en Allemagne », in Bernard Garnier et Jean Quellien, *La main d'œuvre française exploitée par le IIIème Reich*, actes du colloque international de Caen, 13-15 décembre 2001, Caen, Centre de recherche d'histoire quantitative, 2003, p.491.

Conclusion

En somme, l'historiographie présente la difficulté de définir la notion de résistance. Cette complexité induit d'une part, un bornage incertain des actes de résistance et d'autre part, une intégration ou une exclusion de ses acteurs. Elle induit de surcroît, une remise en cause du mythe résistancialiste. Au terme de mythe, les contradicteurs préfèrent légende. Ils évoquent un esprit de résistance largement diffus auprès des Français, engagé dans un processus de refus (non-consentement). Ils rejettent la parcellisation simpliste de la population française sous Vichy entre une minorité de résistant, une minorité de collaborateur et une masse d'attentiste. Si, pour eux, la Résistance-organisée est indiscutablement minoritaire sur toute la période, elle n'est pas marginale. Ils envisagent la Résistance comme un mouvement social dans lequel évoluent différentes gammes modulées de comportements. Enfin, ils réfutent l'idée que les Français se seraient satisfaits, dès la Libération et jusque dans les années 1970, d'un mythe dans lequel ils apparaissaient comme unanimement résistants.

Subséquemment, la mémoire des comportements des ruraux, sous Vichy, en est affectée. D'une part la participation à la Résistance des paysans, et plus globalement des ruraux, semble minorée. D'autre part, les campagnes paraissent épargnées par le conflit, et figurent davantage au côté de Vichy, car « répertoriées » dans la grande masse des attentistes. Le renouvellement historiographique perturbe cette conception.

Le débat est à replacer dans l'étude des représentations cinématographiques de la ruralité sous Vichy.

PARTIE 2 : LES SOURCES

Les œuvres cinématographiques dont le sujet porte sur la Seconde Guerre mondiale sont assez abondantes depuis 1944, même si proportionnellement à la production nationale, elles restent minoritaires à toutes les époques. L'industrie cinématographique française a produit un certain nombre d'œuvres de fiction traitant de tous les aspects du conflit : la bataille de France, la débâcle, l'exode, l'Occupation et la collaboration, l'Occupation et la Résistance, les combats de la Libération, l'épuration, la déportation et les génocides, etc.

Le « cinéma historique » autorise pour certains, une fonction de témoignage. Mais tous s'accordent sur l'absence d'innocence, de neutralité, des fictions. Le film engage son auteur et son équipe. Il s'adresse à un public singulier, à une époque déterminée, dans un objectif commercial et mercantile. Média de masse, il véhicule des représentations auprès de la population. Il bénéficie de relais qui diffuse son discours.

Objet artistique, il est une œuvre originale, sublimant la création et l'inventivité.

Les films renseignent sur *ce que l'on veut* ou *ce que l'on peut dire* du temps de la guerre mais aussi « ce qu'est la société pour laquelle, à un moment donné, on éprouve le besoin de le dire¹ ».

¹ Jean-Pierre Jeancolas, « fonction de témoignage, (les années 1939-1945 dans le cinéma d'après-guerre), *Positif*, juin 1975.

Chapitre 4- Construction du corpus

Le premier objectif a été d'établir la liste des films produits depuis 1944 dont le sujet porte sur les années noires et particulièrement le monde rural sur cette période.

4.1- Délimitation du corpus

La liste qui suit, recense les films français et des coproductions, de long métrage, sur la période 1940-1944. Les films de court-métrage, ainsi que les documentaires en sont exclus, mis à part *Le chagrin et la pitié*, de Marcel Ophüls (1969) qui paraissait un film charnière, un film rupture pour l'étude des représentations des années noires en France. Les critères de choix qui ont présidé, tiennent au signifié du film, à la date où les scénaristes ont situé l'action qu'ils relatent. Tous les films dont l'action se déroule entre 1940 et 1944, en France métropolitaine, figurent en principe, sur cette liste. Y sont également référencés, les films dont l'intrigue se situe à une période postérieure au conflit, mais dont les retours, illustrés ou non par des flash-backs, renvoient aux années de la guerre ou de l'occupation : *Marie Octobre* ou *Le coup de grâce* par exemple.

Le classement des films par année de réalisation permet de mettre en valeur les phases prolifiques sur le sujet, de saisir l'évolution de l'intérêt pour la période. Les titres de films sont suivis du nom du réalisateur et de la date de la sortie en salle (Paris).

- **1944**

Vive la liberté, Jeff Musso, 7 février 1946.

- **1945**

Boule de suif, Christian-Jaque, 17 octobre 1945

Jericho, Henri Calef, 13 mars 1946.

La Bataille du rail, René Clément, 27 février 1946.

Le Jugement dernier, René Chanas, 19 décembre 1945

Les Clandestins, André Chotin, 17 avril 1946.

Mission spéciale, A- L'espionne, Maurice de Canonge, 8 mars 1946.

Mission spéciale, B- Réseau clandestin, Maurice de Canonge, 5 avril 1946.

Nuits d'alerte, Léon Mathot, 25 septembre 1946

Peloton d'exécution, André Barthomieu, 31 octobre 1945

Un ami viendra ce soir, Raymond Bernard, 10 avril 1946.

- **1946**

Le père tranquille, René Clément, 10 octobre 1946

Le bataillon du ciel, A- Ce ne sont pas des anges, Alexander Esway, 16 avril 1947.

Le bataillon du ciel, B- Terre de France, Alexander Esway, 16 avril 1947.

Les portes de la nuit, Marcel Carmé, 3 décembre 1946

- **1947**

Le silence de la mer, Jean-Pierre Melville, 22 avril 1949

- **1948**

Le bal des pompiers, André Barthomieu, 14 mars 1949

Manon, Henri-Georges Clouzot, 9 mars 1949

Le retour à la vie, Dréville, Cayatte, Clouzot, Lampin, 14 septembre 1949

- **1950**

Les miracles n'ont lieu qu'une fois, Yves Allégret, 18 mai 1951

- **1951**

Eternel espoir, Max Joly, 2 juillet 1952

Jeux interdits, René Clément, 9 mai 1952

- **1952**

La neige était sale, Luis Saslavsky, 19 février 1954

Nous sommes tous des assassins, André Cayatte, 21 mai 1952

- **1953**

Le bon dieu sans confession, Claude Autant-Lara, 9 octobre 1953

- **1954**

La cage aux souris, Jean Gourguet, 26 janvier 1955

- **1956**

La traversée de Paris Claude Autant-Lara, 26 octobre 1956

Un condamné à mort s'est échappé, Robert Bresson, 1956

- **1958**

La chatte, Henri Decoin, 18 avril 1958

Hiroshima mon amour, Alain Resnais, 10 juin 1959

Marie Octobre, Julien Duvivier, 24 avril 1959

- **1959**

Babette s'en va-t'en guerre, Christian-Jaque, 18 septembre 1959

La chatte sort ses griffes, Henri Decoin, 9 mars 1960

La nuit des espions, Robert Hossein, 9 septembre 1959

La sentence, Jean Valère, 2 octobre 1959

La verte moisson, François Villiers, 2 décembre 1959

Le chemin des écoliers, Michel Boisrond, 23 septembre 1959

Le septième jour de Saint-Malo, Paul Mesnier, 20 avril 1960

Une gueule comme la mienne, Frédéric Dard, 13 juillet 1960

- **1960**

Arrêtez les tambours, Georges Lautner, 1^{er} février 1961

Candide ou l'optimisme au XXe siècle, Norbert Carbonnaux, 16 décembre 1960

Fortunat, Alex Joffé, 16 novembre 1960

Le bois des amants, Claude Autant-Lara, 3 août 1960

Le passage du Rhin, André Cayatte, 4 novembre 1960

Les honneurs de la guerre, Jean Dewever, 25 juillet 1962

Tu ne tueras point, Claude Autant-Lara, 5 juin 1963

Vacances en enfer, Jean Kerchbron, 24 mai 1961

- **1961**

La dénonciation, Jacques Doniol-Valcroze, 18 juillet 1962

La traversée de la Loire, Jean Gourguet, 31 janvier 1962

Léon Morin prêtre, Jean-Pierre Melville, 22 septembre 1961

- **1962**

Le jour et l'heure, René Clément, 5 avril 1963

- **1964**

Le coup de grâce, Jean Cayrol et Claude Durand, 8 mai 1966

Le repas des fauves, Christian-Jaque, 26 août 1964

- **1965**

La longue Marche, Alexandre Astruc, 27 mai 1966

La vie de château, Jean-Paul Rappeneau, 26 janvier 1966

Paris-brûle-t-il ? René Clément, 26 octobre 1966

- **1966**

La grande Vadrouille, Gérard Oury, 8 décembre 1966

La ligne de démarcation, Claude Chabrol, 26 octobre 1966

Le vieil homme et l'enfant, Claude Berri, 10 mars 1967

Martin soldat, Michel Deville, 28 septembre 1966

Un homme de trop, Costa Gavras, 5 avril 1967

- **1967**

Drôle de jeu, Pierre Kast, 1^{er} mai 1968

Le franciscain de Bourges, Claude Autant-Lara, 29 avril 1968

Le mois le plus beau, Guy Blanc, 26 juin 1968

L'homme qui ment, Alain Robbe-Grillet, 27 mars 1968

- **1968**

Nous n'irons plus au bois, Georges Dumoulin, 16 septembre 1970

- **1969**

L'armée des ombres, Jean-Pierre Melville, 12 septembre 1969

Le chagrin et la pitié, Marc Ophuls, 5 avril 1971

Les patates, Claude Autant-Lara, 21 novembre 1969

- **1970**

Le mur de l'atlantique, Marcel Camus, 14 octobre 1970

Le soldat Laforêt, Guy Cavagnac, 7 mai 1974

- **1971**

Le sauveur, Michel Mardore, 1^{er} septembre 1971

- **1972**

Le Franc-tireur, Jean-Max Causse et Roger Taverner, 16 janvier 2002

- **1973**

Lacombe Lucien, Louis malle, 30 janvier 1974

Le train, Pierre Granier-Deferre, 31 octobre 1973

Les Violons du bal, Michel Drach, 20 février 1974

L'ironie du sort, Edouard Molinaro, 30 avril 1974

- **1974**

La brigade, René Gilson, 7 mai 1975

Les guichets du Louvre, Michel Mitrari, 3 mai 1974

Sections spéciales, Costa Gavras, 23 avril 1975

Souvenirs d'en France, André Téchiné, 3 septembre 1975

- **1975**

L'affiche rouge, Frank Cassenti, 10 novembre 1976

Le bon et les méchants, Claude Lelouch, 19 janvier 1976

Le vieux fusil, Robert Enrico, 22 août 1975

Mr. Klein, Joseph Losey, 27 octobre 1976

Opération Lady Marlène, Robert Lamoureux, 12 août 1975

Un sac de Billes, Jacques Doillon, 10 décembre 1975

- **1977**

La 7ème Compagnie au clair de Lune, Robert Lamoureux, 7 décembre 1977

- **1978**

Judith Therpauve, Patrice Chéreau, 6 octobre 1978

- **1980**

Le dernier métro, François Truffaut, 17 septembre 1980

- **1981**

La Passante du Sans-Souci, Jacques Rouffio, 14 avril 1982

- **1982**

Stella, Laurent Heynemann, 1983

- **1983**

En haut des marches, Paul Vecchiali, 12 octobre 1983

Le bal, Ettore Scola, 21 décembre 1983

Le sang des autres, Claude Chabrol, 2 mai 1984

Papy fait de la Résistance, Jean-Marie Poiré, 26 octobre 1983

- **1984**

Blanche et Marie, Jacques Renaud, 3 mai 1985

- **1985**

Bras de fer, Gérard Vergez, 18 septembre 1985

- **1987**

Au revoir les enfants, Louis Malle, 7 octobre 1987

De guerre lasse, Robert Enrico, 16 décembre 1987

Le diable rose, Pierre B. Reinhard, 12 janvier 1988

- **1988**

Mon ami le traître, José Giovanni, 26 octobre 1988

Une affaire de femme, Claude Chabrol, 14 septembre 1988

- **1990**

La neige et le feu, Claude Pinoteau, 11 décembre 1991

Uranus, Claude Berri, 12 décembre 1990

- **1991**

Boulevard des Hirondelles, Josée Yanne, 17 mars 1993

- **1992**

Pétain, Jean Marboeuf, 5 mai 1993

- **1993**

Libera me, Alain Cavalier, 28 octobre 1993

- **1994**

Les milles, le train de la liberté, Sébastien Grall, 23 août 1995

Les misérables, Claude Lelouch, 22 mars 1995

- **1995**

Un héros très discret, Jacques Audiard, 15 mai 1996

- **1996**

Lucie Aubrac, Claude Berri, 26 février 1997

- **2001**

La guerre à Paris, Yolande Zauberman, 22 mai 2002

Laissez-passer, Bertrand Tavernier, 9 janvier 2002

Monsieur Batignole, Gérard Jugnot, 6 mars 2002

- **2002**

Bon voyage, Jean-Paul Rappeneau, 16 avril 2003

Effroyables Jardins, Jean Becker, 26 mars 2003

Les égarés, André Téchiné, 20 août 2003

- **2005**

Zone libre, Christophe Malavoy, 17 janvier 2007

- **2007**

L'armée du crime, Robert Guédiguian, 16 septembre 2009

Les femmes de l'ombre, Jean-Paul Salomé, 5 mars 2008

- **2008**

Les amours secrètes, Franck Pheizen, 9 juin 2010

- **2009**

La rafle, Roseline Bosch, 10 mars 2010

Liberté, Tony Gatlif, 24 février 2010

Nos résistances, Romain Cogitore, 5 janvier 2011

- **2010**

Ici-bas, Jean-Pierre Denis, 18 janvier 2012

Les hommes libres, Ismaël Ferroukhi, 28 septembre 2011

- **2011**

La nouvelle guerre des boutons, Christophe Barratier, 21 septembre 2011

L'artiste et son modèle, Fernando Trueba, 13 mars 2013

- **2014**

En mai, fais ce qu'il te plait, Christian Caron, 4 novembre 2015

Laurette, 1942, une volontaire au camp de Recébédou, Francis Fourcou, 6 avril 2016

Le réseau Shelburn, Nicolas Guillou, 5 octobre 2019

Suite française, Saul Dibb, 1er avril 2015

- **2016**

Django, Etienne Comar, 26 avril 2017

Nos patriotes, Gabriel Le Bomin, 4 juin 2017

Un sac de billes, Christian Duguay, 16 janvier 2017

La guerre et la Résistance ont donc alimenté une production française assez abondante. Parmi ces films, peu ont pour cadre les campagnes françaises. En revanche, certains dont le sujet est la Résistance urbaine ou même l'action des réseaux en France rendent compte des comportements ou de l'engagement des ruraux ainsi que des liens tissés entre eux.

Dans un premier temps, l'idée était de voir le plus de films possible, afin de repérer, autant que faire se peut, les évolutions, les ruptures². Ma démarche quant à la construction du corpus était largement induite par mes certitudes et mon enseignement au lycée, à savoir une lecture de la mémoire de la Résistance et des comportements, à travers la grille d'interprétation résistancialiste. Ainsi, j'envisageais trois « périodes » :

- De 1944 au début des années 1970, une production reflétant le mythe résistancialiste, avec comme point de rupture le film documentaire de Marcel Ophuls, *Le chagrin et la pitié* (1969), ainsi que la publication en France des recherches de Robert Paxton, *la France de Vichy* (1973) ;
- Des années 1970 aux années 1980, des films qui évoquent davantage la collaboration et Vichy (« réveil de la mémoire ») mais aussi « chahutent » la Résistance.
- A partir des années 1990, une production cinématographique renouvelée, traitant des femmes en résistance, des persécutions, des génocides, de la Libération, des résistances juives ou des étrangers, etc., bref des films qui montrent la diversité de la Résistance et de ses acteurs.

Enfin, l'accès au film était un dernier critère pour constituer le corpus. Accéder aux copies relève parfois, de l'aventure, de l'aléatoire ou du système D. Certaines vieilles productions ne sont pas disponibles car elles demeurent dans un format qui nécessite un matériel adapté à la

² Un peu plus de cent films ont été visionnés (production française depuis 1944 jusqu'à nos jours).

consultation (tel *Vive la Liberté* de Jeff Musso). Sans écarter ces films du corpus, ils nécessitent un traitement différent.

Le visionnage des films a conduit à restreindre la période et donc le corpus. Dans un premier temps, la rupture attendue des années 1970, n'est pas si perceptible. L'historiographie est venue ensuite confirmer la remise en question de cette chronologie établie. Par ailleurs, la période dite « résistancialiste » est convenablement pourvue, en représentations du monde rural des années noires. A partir de là, il a été choisi de traiter les films d'une génération soit les productions de 1944 à 1969. Pour finir, dans les critères de sélection du corpus, ont été écartées toutes les fictions ne traitant que des FFL³ ou des réseaux⁴, sans liens avec le monde rural ou la Résistance rurale, ainsi que les productions ne considérant que les comportements des citoyens sous l'occupation.

En considération, de la liste initiale, on retiendra les fictions qui ont la campagne pour cadre et dans laquelle, évolue une résistance spécifique tel : *Vive la liberté* ou *Un homme de trop*. Certains films évoquent les comportements des ruraux, comme par exemple *Jeux Interdits* ou *Le bal des pompiers*. Les films portant sur les FFL ou les réseaux mais s'appuyant sur la résistance locale sont retenus tel *Le bataillon du ciel – B- Terre de France*, ou ceux dont le sujet est la Résistance urbaine, mais dans lesquels les liens avec le monde rural sont mis en valeur tel *L'armée des ombres*.

La totalité des films de la période (1944-1969) n'a pu être visionné, soit par impossibilité (copie non disponible) soit par manque de temps. D'autant plus que, dans un premier temps, pour définir la période étudiée, il a fallu visionner des films produits depuis 1944 jusqu'à nos jours. Le synopsis n'est pas suffisant pour les intégrer ou les exclure du corpus, ni les différents commentaires trouvés dans les revues spécialisées.

Ainsi, les films sont classés dans trois catégories : les films retenus, les films « en attente » et ceux écartés de l'étude.

³ FFL : Forces françaises libres.

⁴ Dès 1940 apparaissent les réseaux. Il s'agit d'organisation militaire dépendante de l'état-major des forces pour lesquelles ils travaillent (service secret britannique notamment mais aussi, Belgique, Etats-Unis, Pologne...) ou de la France Libre. Les objectifs sont le renseignement, l'évasion, le sabotage...

Le corpus ainsi défini, sur la période 1944-1969, se compose comme suit :

Films retenus pour le corpus	Films non encore visionnés	Films exclus du corpus
<i>Arrêtez les tambours</i>	<i>Eternel espoir</i>	<i>Babette s'en va-t'en guerre</i>
<i>Boule de suif</i>	<i>L'homme qui ment</i>	<i>Candide ou l'optimisme au XXe siècle</i>
<i>Drôle de jeu</i>	<i>La cage aux souris</i>	<i>Hiroshima mon amour</i>
<i>Fortunat</i>	<i>La sentence</i>	<i>La chatte</i>
<i>Jéricho</i>	<i>La vie de château</i>	<i>La chatte sort ses griffes</i>
<i>Jeux interdits</i>	<i>Le jugement dernier</i>	<i>La dénonciation</i>
<i>L'armée des ombres</i>	<i>Le mois le plus beau</i>	<i>La neige était sale</i>
<i>La Bataille du rail</i>	<i>Le retour à la vie</i>	<i>La nuit des espions</i>
<i>La bois des amants</i>	<i>Les clandestins</i>	<i>La traversée de Paris</i>
<i>La grande vadrouille</i>	<i>Manon</i>	<i>Le bon dieu sans confession</i>
<i>La ligne de démarcation</i>	<i>Martin soldat</i>	<i>Le chemin des écoliers</i>
<i>La longue marche</i>	<i>Mission spéciale-A- L'espionne</i>	<i>Le coup de grâce</i>
<i>La traversée de la Loire</i>	<i>Mission spéciale-B- Réseau clandestin</i>	<i>Le passage du Rhin</i>
<i>La verte moisson</i>	<i>Nuits d'alerte</i>	<i>Le repas des fauves</i>
<i>Le bal des pompiers</i>	<i>Peloton d'exécution</i>	<i>Le septième jour à Saint-Malo</i>
<i>Le bataillon du ciel-B- Terre de France</i>	<i>Tu ne tueras point</i>	<i>Les miracles n'ont lieu qu'une fois</i>
<i>Le chagrin et la pitié</i>	<i>Une gueule comme la mienne</i>	<i>Les portes de la nuit</i>
<i>Le franciscain de Bourges</i>	<i>Vacances en enfer</i>	<i>Marie Octobre</i>
<i>Le jour et l'heure</i>		<i>Nous sommes tous des assassins</i>
<i>Le père tranquille</i>		<i>Paris brûle-t-il ?</i>
<i>Le silence de la mer</i>		<i>Un condamné à mort s'est échappé</i>
<i>Le viel homme et l'enfant</i>		
<i>Léon Morin Prêtre</i>		
<i>Les honneurs de la guerre</i>		
<i>Les patates</i>		
<i>Nous n'irons plus au bois</i>		
<i>Un ami viendra ce soir</i>		
<i>Un homme de trop</i>		
<i>Vive la liberté</i>		

Les productions au sortir de la guerre sont plus nombreuses ; elles correspondent à « l'âge d'or de la filmographie de la Résistance ». Le film, selon Suzanne Langlois⁵, doit accomplir une mission historique et sociale. La production est nationale et fortement encadrée. Entre 1946 et 1958, le nombre de films consacrés à la Résistance tend à diminuer ; l'intérêt semble moins présent sous la IV^{ème} République. Au contraire, avec l'avènement de la V^{ème} République, les années 1959 à 1961 voient une recrudescence des productions sur la thématique, avant de s'atténuer lentement.

⁵ Suzanne Langlois, *La Résistance dans le cinéma français (1944-1994)*, l'Harmattan, 2001.

Parallèlement au corpus établi, une filmographie complémentaire, qui ne fera pas l'objet d'une analyse, peut apporter des réponses à certaines représentations du monde rural. En effet, la période de l'entre-deux-guerres promeut une idéologie agrarienne dont le cinéma est un des vecteurs. Le retour à la terre est porté par Vichy, qui exalte la Terre et la paysannerie. L'image des paysans et du monde rural qui en ressort, en est singulière et imprègne sur le temps long les stéréotypes. On peut retenir quelques productions :

- 1918, *Vendémiaire*, Louis Feuillade, 17 janvier 1919
- 1921, *La terre*, André Antoine, 13 octobre 1921
- 1936, *La terre qui meurt*, Jean Vallé, 24 avril 1936
- 1937, *Regain*, Marcel Pagnol, 28 octobre 1937
- 1940, *La fille du puisatier*, Marcel Pagnol, 21 décembre 1940
- 1942, *Haut-le-vent*, Jacques de Baroncelli, 23 décembre 1942
- 1942, *Goupi mains-rouges*, Jacques Becker, 14 avril 1943
- 1942, *Port d'attache*, Jean Choux, 10 février 1943
- 1942, *Monsieur des Lourdines*, Pierre de Hérain, 9 juin 1943
- 1942, *Une étoile au soleil*, d'André Swobada, 24 février 1943
- 1943, *Jeannou*, Léon Poirier, 10 novembre 1943
- 1946, *Farrebique*, Georges Rouquier, 11 février 1947

Le film documentaire de Jean-Paul Le Chanois, *Au cœur de l'orage*, sortie en 1948, dont l'objet est spécifiquement la Résistance rurale à travers les maquis, est de même un complément intéressant. Projet de la commission du CNR, soutenu par les mouvements de résistance du cinéma le film commencé en 1944 ne sortira qu'en 1948. Il est le produit d'images clandestines tournées dans le Vercors (de Félix Forestier), des extraits d'actualités et des scènes reconstituées. *Dix minutes sur les FFI* d'André Michel (1944) est également assez caractéristique d'une volonté résistante de promouvoir une certaine image de la France (rurale comprise) et des résistants (Film réalisé avec des documents fournis par France Libre Actualités et « Ceux de la Résistance »).

Finalement peu de fictions traitant de la Résistance, ont le monde rural pour cadre. Cependant, les campagnes ne sont pas absentes totalement des films produits entre 1944 et 1969 ; elles

transparaissent dans des productions mettant en scène la résistance armée des villes, et la France Libre ou des réseaux.

4.2- Moments et lieux

Moments

Le recensement des moments de la guerre représentés dans les films apporte quelques précisions. N'ayant pas visionné tous les films, il repose largement sur les synopsis, ou sur les critiques et commentaires des films, trouvés dans la presse spécialisée. Il comporte donc des incertitudes qu'il faudra éradiquer en temps venu. La majorité des films retenus se situe entre 1943 et la Libération, avec l'année 1944 en point d'orgue. Quelques-uns évoquent l'année 1940, l'exode, les campagnes françaises pendant la bataille de France. Peu traversent la totalité ou la quasi-totalité de la période.

Ci-dessous, le tableau répertorie la plupart des films du corpus, selon les périodes traitées par le scénario.

Titre des films	1940	1941	1942	1943	1944
<i>Arrêtez les tambours</i>					—
<i>Boule de suif</i>	—				
<i>Fortunat</i>		→			
<i>Jéricho</i>					—
<i>Jeux interdits</i>	—				
<i>L'armée des ombres</i>			→		
<i>La bataille du rail</i>					—
<i>Le bois des amants</i>				—	
<i>La grande vadrouille</i>			—		
<i>La ligne de démarcation</i>		→			
<i>La longue marche</i>					—
<i>La traversée de la Loire</i>	—				
<i>La verte moisson</i>				—	
<i>Le bal des pompiers</i>					—
<i>Le bataillon du ciel-Terre de France</i>					—
<i>Le chagrin et la pitié</i>	→				
<i>Le franciscain de Bourges</i>				→	
<i>Le jour et l'heure</i>					—
<i>Le père tranquille</i>			→		
<i>Le silence de la mer</i>		—			

Titre des films	1940	1941	1942	1943	1944
<i>Le vieil homme et l'enfant</i>				→	→
<i>Léon Morin prêtre</i>		→	→	→	→
<i>Les honneurs de la guerre</i>					—
<i>Les patates</i>			—		
<i>Nous n'irons plus au bois</i>					—
<i>Un ami viendra ce soir</i>					—
<i>Un homme de trop</i>				—	
<i>Drôle de jeu</i>					—
<i>La sentence</i>					—
<i>La vie de château</i>					—
<i>Le mois le plus beau</i>	—				
<i>Mission spéciale</i>	→	→	→	→	→
<i>Vacances en enfer</i>					—
<i>Vive la liberté</i>				→	→

L'année 1940 est caractérisée par l'exode et par le chaos de la bataille de France. C'est la toile de fond choisie par quelques récits.

Beaucoup de fictions se situent dans la période la plus répressive de l'occupation. En effet, la plupart se situe après 1942. Il s'agit du moment où la pression exercée par le ravitaillement sur les paysans est accrue. L'année 1942 est marquée par la Relève (loi du 4 septembre 1942), les déportations massives des juifs, hommes et femmes et surtout les enfants, le discours du 22 juin de Laval et la loi du 16 février 1943 instituant le STO complète l'édifice. La circulaire du 31 mai 1943 met fin aux exemptions du STO dont bénéficiaient les paysans. La période la plus plébiscitée par les productions, est donc celle où les oppositions françaises des campagnes sont les plus marquées. Les mécontentements sont croissants. L'opinion est majoritairement favorable à la Résistance cependant que la collusion entre Vichy et l'occupant est établie. L'invasion de la zone Sud nourrit la germanophobie et la contestation du régime de Vichy tandis que le débarquement des Alliés en Normandie alimente l'espoir. La « naissance » des maquis participe à la ruralisation de la Résistance dès 1943.

Lieux

Ci-dessous, la localisation du récit quand le lieu a pu être clairement identifié. Les films sont identifiés sur la carte, par un numéro dont la référence se trouve dans le tableau ci-dessous :

1	Arrêtez les tambours	17	Le silence de la mer
2	Boule de Suif	18	Le vieil homme et l'enfant
3	Fortunat	19	Léon Morin prêtre
4	Jéricho	20	Les honneurs de la guerre
5	L'armée des ombres	21	Les patates
6	La bataille du rail	22	Nous n'irons plus au bois
7	Le bois des amants	23	Un ami viendra ce soir
8	La grande vadrouille	24	Un homme de trop
9	La ligne de démarcation	25	Hiroshima mon amour
10	La longue marche	26	La cage aux souris
11	Le bal des pompiers	27	La sentence
12	Le bataillon du ciel – terre de France	28	La traversée de la Loire
13	Le chagrin et la pitié	29	Le mois le plus beau
14	Le franciscain de Bourges	30	Le septième jour à Saint-Malo
15	Le jour et l'heure	31	Vacances en enfer
16	Le père tranquille		

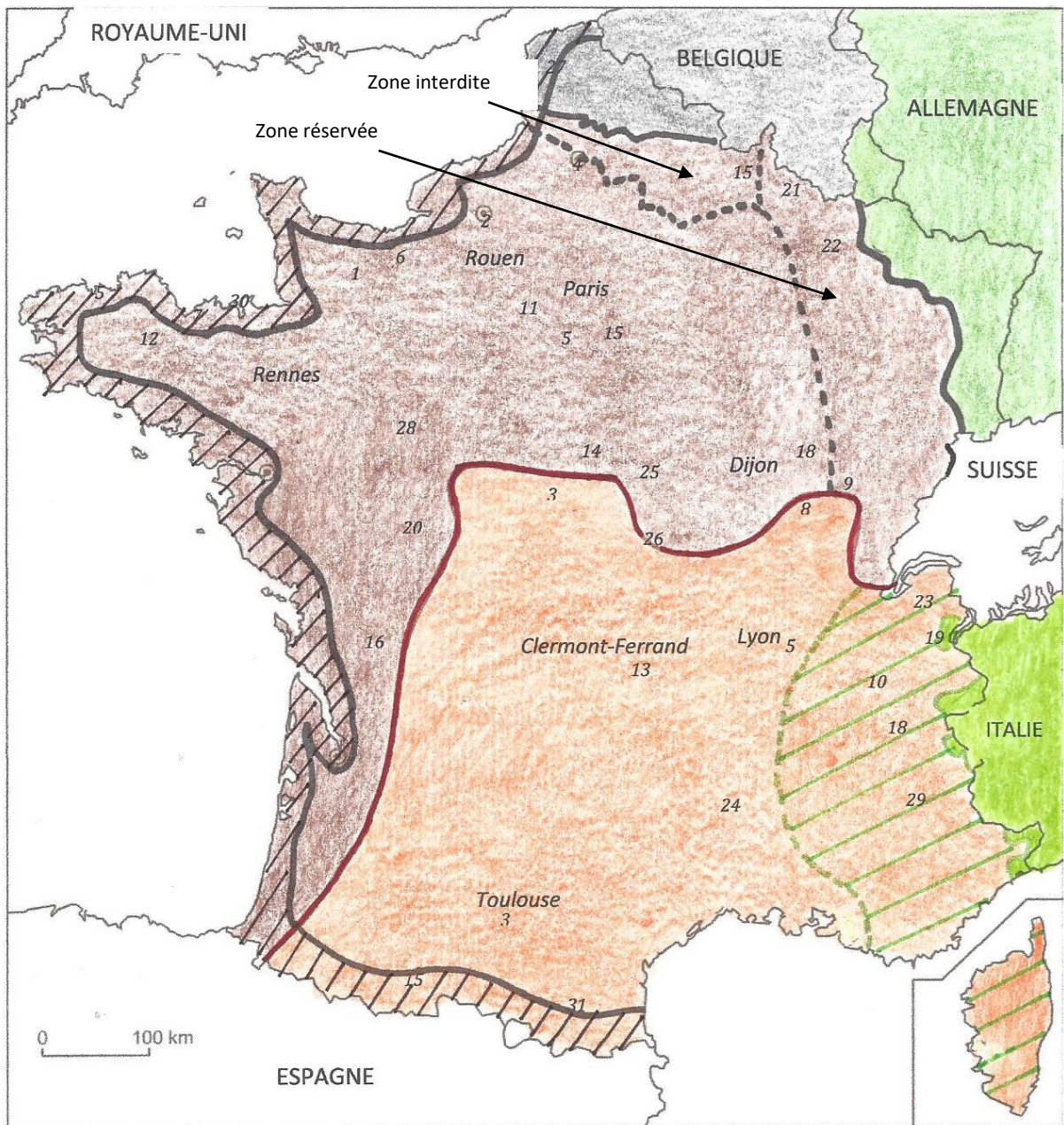


Fig. C : Carte réalisée à partir de : Alary Éric, *une nouvelle histoire de l'occupation* et de : *Enseigner la Résistance* sous la direction de Laurent Douzou et de Tristan Lecoq.

- Zone occupée
- Région annexée au Reich
- Zone rattachée au commandement militaire allemand de Bruxelles
- Zone dite libre envahie par les forces allemandes le 11 novembre 1942
- Zone d'occupation italienne (du 25 juin 1940 au 8 septembre 1943)
- Zone d'occupation italienne du 11 novembre 1942 au 8 septembre 1943
- Bande littorale interdite à partir de 1941 et zone frontalière interdite à partir de mars 1943
- Ligne de démarcation
- Ligne Nord-Est

La plupart de films retenus se déroulent en zone occupée. Quelques-uns se trouvent en zone interdite ou en zone réservée⁶. Plusieurs se trouvent à proximité ou sur la ligne de démarcation. La majorité des productions qui localise l'intrigue dans la zone libre, situe leur récit après l'invasion de la zone Sud (11 novembre 1942). Il s'agit pour la plupart de maquis (Vercors, Cévennes). Un seul situe son récit en zone italienne, avant septembre 1943.

Ainsi, les fictions s'appuient sur la présence allemande, et sur le fort sentiment germanophobe des Français. En effet, la présence de la Wehrmacht en zone occupée radicalise l'opinion et exacerbe la germanophobie tout en invitant à la transgression. Viennent s'ajouter l'aggravation des conditions de vie, la sévérité croissante du rationnement et des pénuries, la montée des prix et la confrontation quotidienne à l'occupant. Il n'est donc pas surprenant que le cadre des récits soit localisé particulièrement en zone occupée. Dans cette portion de France, la pression allemande est forte et les actes subversifs croissants. L'opinion y est fortement hostile à la collaboration et à l'occupation.

On trouve quelques films aux abords de la ligne de démarcation. En effet, rappelons que la Résistance recrute en fonction de ses besoins. Les premières actions de la Résistance rurale sont centrées sur la « Résistance humanitaire ». Une des spécificités de la Résistance rurale est entre autres, le passage de la ligne de démarcation, de la frontière suisse, de la ligne de la zone interdite. Le danger, les difficultés, la répression étant plus pesants dans la zone Nord, les populations sont contraintes à fuir en zone Sud. La zone dite libre fonctionne alors comme un *El Dorado* à atteindre.

Enfin les films localisent les maquis davantage identifiés aux zones montagneuses de la partie Sud de la France.

⁶ Zone réservée : Les trois départements lorrains (Meurthe-et-Moselle, Meuse et Vosges) échappent à l'annexion et restent français, mais leur statut est singulier, puisqu'ils sont inclus pour plusieurs mois dans une « zone interdite » avant de devenir « zone réservée » où les contrôles allemands sont drastiques. Comme les Ardennais, les habitants de ces trois départements voient arriver des colons agricoles. Deux Lorraine se côtoient, une Lorraine annexée et une Lorraine non annexée, mais interdite.

Chapitre 5 - Choix et méthode d'analyse des films

La finalité de l'analyse est de percevoir l'usage que le cinéma fait de son passé.

La démarche repose sur une conception du film. Elle ne se limite pas à l'étude de la réalité historique qu'il est censé évoquer. Il s'agit d'envisager l'étude des représentations du réalisateur et de son équipe, producteur compris. Le film renseigne sur la période de sa production et sur la société à laquelle il est destiné. Les partis pris du réalisateur expriment sa position par rapport au progrès de la recherche historique. Ils manifestent également l'influence du commanditaire, de la Commission de contrôle... ils dépendent aussi du courant artistique dans lequel ils s'inscrivent, des moyens techniques et financiers. A l'avenant, il faut appréhender l'inspiration du scénario.

La réception du film est significative de sa portée, tant par les critiques, que par l'étude quantitative du nombre de spectateurs, par l'accueil de la profession (festivals et récompenses diverses). La réaction des anciens résistants au film qui les représentent semble être une approche symptomatique.

L'idée est donc de tenter d'aborder le film dans sa globalité, à la fois par le discours retenu, par sa forme, son contexte et son fonctionnement social, le degré d'approche documentaire ou réflexive de l'histoire.

L'analyse idéologique doit montrer comment les fictions sont à la fois productrices et manifestations du récit. En substance, le film est pourvoyeur et témoin des représentations.

Ainsi, l'analyse comporte plusieurs niveaux : de l'explicite à l'implicite. Le film véhicule des représentations dont les facteurs et les vecteurs peuvent être déterminés.

5.1- Le discours explicite

Il s'agit d'identifier la place du monde rural dans les productions cinématographiques relatant les années noires, et notamment celle des paysans : Quelles images, quelles représentations de la société rurale sont portées par l'écran ?

Se pose alors, la question de la participation des paysans à la Résistance et au-delà de leur comportement face au régime en place et à l'occupant. Plusieurs idées reçues les concernent : d'un côté, leur enrichissement scandaleux au détriment de la masse citadine ; de l'autre leur implication dans la « Résistance humanitaire » et la lutte armée. Leur présence et leur implication dans des actes subversifs ne signifient pas assurément, qu'ils soient identifiés comme résistants, au mieux comme auxiliaires. En effet, le processus d'appartenance n'est pas systématiquement identifié.

Les campagnes présentent différents degrés d'implication dans la guerre : zone refuge (*se mettre au vert* à la campagne). Ce qui implique que cet espace est perçu comme étant à l'écart du conflit. Territoire de transition, les campagnes sont utilisées comme « décor » de la Résistance avec les réseaux d'évasion et les parachutages par exemple. Enfin, le monde rural peut être vécu comme terre de résistance avec l'implication concrète des acteurs ruraux : constitution des maquis, ravitaillement et protection des maquis, présence de mouvements en lien avec la Résistance organisée citadine, les réseaux de la France libre ou du SOE⁷, lutte armée (participation aux sabotages, attentats, Libération du territoire, ...), etc.

L'opinion du monde rural est à déterminer. Les campagnes sont-elles représentées comme unanimement pétainiste ou au contraire entièrement acquise à la cause résistante ? L'évolution de l'opinion vers le non-consentement ou le refus, si elle transparait, est à évaluer dans le temps et dans l'espace.

Les personnages représentés à l'écran sont autant d'indicateurs des perceptions du monde rural. La composition sociologique de la Résistance choisie dans les fictions est révélatrice : paysans, notables ruraux, artisans, commerçants, couche moyenne ou populaire... il s'agit de distinguer les manifestations de « l'entrée en résistance » : idéologique ou politique (gaulliste, communiste, républicain, etc.), individuelle ou collective, par accident ou par hasard (résistant

⁷ SOE- Special Operations Executive créé en juillet 1940 par Winston Churchill : réseau secret britannique dont la mission est d'encourager la subversion et le sabotage dans les territoires occupés par l'ennemi.

malgré eux), par nécessité (persécuté), par humanité (valeur morale, réagir face à l'inacceptable). Les formes de résistance sont à identifier (information, renseignement, sabotages, évasion, assassinats...), en lien ou indépendamment de leur efficacité.

L'image du résistant, oscille entre le clandestin et l'individu intégré à la société menant une « double vie ». Le « statut » du résistant se décline ainsi en plusieurs variantes : les auxiliaires qui fournissent une aide occasionnelle ou régulière, l'agent qui conserve son activité professionnelle tout en assurant ses missions clandestines, et l'agent qui a totalement basculé dans la clandestinité et dont l'activité est entièrement dévolue à la Résistance.

Les fictions envisagent également les réprimés : la « chasse aux résistants » peut être représentée mais également la traque des populations persécutées essentiellement sur la base raciale (Juifs et étrangers).

Il est intéressant de chercher où est placée la responsabilité des actes répressifs : les autorités françaises, les forces d'occupation, les collaborateurs... il faut distinguer Pétain, le régime de Vichy et ses auxiliaires (policiers, gendarmes...). L'occupant allemand est présent sur le territoire à travers ce que d'aucuns ont appelé la gestapo. Cela désigne en fait deux organismes : la police de sécurité du Reich (*Sicherheitspolizei* ou *Sipo*) et le service de sécurité de la SS (*Sicherheitsdienst* ou *SD*) qui ont exercé la terreur en France occupée. A cela, il faut rajouter la présence de la *Wehrmacht*. Au Nord de la ligne de démarcation, dès l'été 1940, le commandement militaire allemand (*MBF*) a en charge le maintien de l'ordre, du contre-espionnage et de la justice militaire. La traque des résistants est assurée principalement par l'*Abwehr* (le service de renseignement de la *Wehrmacht*) et par la police : la *Feldgendarmerie* et la *Geheime Feldpolizei* (*GFP*) qui assurent le maintien de l'ordre et conduisent les enquêtes judiciaires importantes contre la Résistance. Jusqu'à la fin des années 1960, seuls les SS étaient incriminés quand il s'agissait d'envisager la répression. Depuis, l'attitude de la *Wehrmacht* est davantage remise en cause par l'historiographie⁸.

Le cinéma met en scène le visage de la collaboration par le prisme de la Milice ou des auxiliaires de la police allemande. A l'avenant, la trahison peut s'exprimer à travers toutes les catégories sociales. Les motivations sont à définir : idéologiques ou individuelles (recherche d'intérêt financier, politique, professionnel, etc.).

⁸ Eric Alary, *Nouvelle histoire de l'occupation*, Perrin, 2019, pp.50-60.

La dénonciation de la barbarie nazie peut être envisagée à travers les représailles. L'exécution d'otages clairement identifiés participe à la stigmatisation de l'ennemi. La pression de l'occupant transparait à travers la répression, les actes de violences diverses, mais aussi par le prisme du vocabulaire (Boche, nazi...), etc. De surcroît, la notion de victime est à caractériser.

Les maquis sont parfois assimilés à la Résistance au lendemain du conflit. Dans les représentations dominent l'image du maquis de montagne, isolé, inaccessible et combattant. Les productions cinématographiques véhiculent-elles cette vision stéréotypée des maquis ? L'intégration du maquis au village est un indicateur du niveau d'implication des habitants dans la Résistance, et révélateur de l'opinion.

Enfin, L'étude des représentations de la Résistance dans le cinéma français entre 1944 et 1969, par les historiens, que ce soit Jean-François Dominé⁹, Sylvie Lindeperg¹⁰ ou Suzanne Langlois¹¹, envisage une fragmentation de la mémoire cinématographique en plusieurs périodes. En substance, on retrouve chez chacun d'entre eux, trois époques :

- 1944-1945 : la Résistance magnifiée fidèle à la politique/idéologie de l'Etat
- 1946-1957 : la Résistance en retrait qui correspondrait au repli politique de de Gaulle
- 1958-69 : le renouveau de la Résistance avec le retour au pouvoir de de Gaulle, une Résistance épique

Olivier Wieviorka¹², complète le schéma. Pour lui, les films ont contribué à fabriquer une légende. Il évoque la construction d'un roman national qui s'est imposé jusqu'au début des années 1970, dans lequel la France avait unanimement participé à la lutte clandestine sous l'égide des composantes gaullistes et communistes et que le régime de Vichy n'avait bénéficié d'aucun soutien populaire. Cette mémoire cinématographique occulte l'impact du pétainisme délibérément oublié. *La Bataille du rail*, œuvre de René Clément sortie en 1946, incarnerait cette expression tronquée de la réalité historique. C'est un autre film, *le Chagrin et la pitié* de Marcel Ophuls, qui aurait contribué à renverser cette vision héroïque du peuple français. Pour lui, la Résistance vénérée jusque dans les années 1970, entre dans « l'ère du soupçon, ce que reflète la production cinématographique ».

⁹ Jean-François Dominé, « Les représentations successives de la Résistance dans le cinéma français », *Revue historique des armées*, 2008, p. 41-53.

¹⁰ Sylvie Lindeperg, *op. cit.*

¹¹ Suzanne Langlois, *op. cit.*

¹² Olivier Wieviorka, *Histoire de la Résistance*, *op. cit.*, pp.483-494.

Pour Henri Rousso¹³, le cinéma a joué un rôle majeur dans la transmission de la mémoire de la Résistance. La mythologie résistancialiste domine au lendemain du conflit, sans pour autant faire disparaître les allusions timides à Vichy ou à la collaboration. Il retient comme période faste de la production cinématographique magnifiant la Résistance, les années 1958-1962. Les films à contre-courant sont rares et ont peu d'échos.

Dès lors, ce schéma et cette chronologie sont-ils perceptibles et transposables aux représentations du monde rural ?

Grille d'analyse des films

Chaque film est visionné pour repérer les séquences qui mettent en scène le monde rural. Chaque séquence traitant du milieu rural est analysée à travers la grille (ci-dessous).

Ici dans l'exemple proposé ci-dessous, [*L'armée des ombres* de Jean-Pierre Melville (premières minutes du film)], la séquence vise à installer le personnage de Gerbier : Résistant, personnage froid, sans émotion, semble déterminé et résigné, distant et ironique. La première séquence donne également le cadre du récit : l'inscription date le moment (20 octobre 1942). Le lieu : la campagne française ; Gerbier est transporté dans une camionnette des gendarmes à travers la campagne qui semble épargnée par la guerre, si ce n'est la présence de ce prisonnier.

Le film s'ouvre donc sur le marché noir. Les gendarmes se ravitaillent dans une ferme isolée : Accommodement des gendarmes, opportunisme et profit des paysans avec l'abondance de la ferme. Le temps semble long. Le son, la musique, les « cris des corbeaux » donnent l'ambiance : angoisse (incertitude sur le sort du prisonnier) et absurdité de la situation ; quand certains se battent, d'autres s'enrichissent et/ou profitent ; le gendarme vante l'opportunité de la réutilisation du camp par les Allemands.

La fracture entre l'élite combattante et le reste de la population est posée immédiatement au début du film ; Fracture aussi entre les citadins qui souffrent de pénuries et l'abondance des campagnes au profit des paysans, entre la campagne à l'écart des combats, de la lutte, et la ville où les résistants se battent, fracture aussi entre l'élite résistante et les collaborateurs.

¹³ Henri Rousso, *Le syndrome...op. cit.*, pp.259-266.

Point de vue acerbe de Melville donc sur les Français, du moins sur les paysans et les gendarmes. Il évoque aussi la collaboration avec la présence des gendarmes qui acheminent le prisonnier Gerbier dans le camp allemand.

Temps	00' ' 2' 04 – 00' ' 4' 48
Lieu	Campagne française
Personnages/ objets	Gerbier et 2 gendarmes
Action/événement (narration, focalisation, chronologie)	Il pleut ; camion de la gendarmerie roule en rase campagne avec à son bord, 2 gendarmes + Gerbier monté à l'arrière. Arrêt dans la cour d'une ferme ; le gendarme court à l'intérieur et ressort avec 2 paquets pleins de légumes et autres ; dans la cour, plusieurs volailles courent, des clapiers en fond de cour... opulence de la ferme ; montre que à la campagne pas de privation. + marché noir
Verbatim/parole	Dialogue : Le gendarme précise qu'ils vont faire un détour. Le gendarme explique que ce ne sera pas long ; que son collègue va faire quelques provisions, qu'il faut bien se débrouiller (système D) ; il évoque les pénuries, les privations. Justification du marché noir. Gerbier acquiesce mais ne cautionne pas. Le gendarme explique à Gerbier que le camp dans lequel il est acheminé est un camp allemand, construit à l'origine par les Français pour les prisonniers allemands, mais après la défaite, il est utilisé par les occupants ! ironie de Gerbier qui fait remarquer la fortune des circonstances – attitude distante et ironique de Gerbier.
Plan dominant	Alternance plan moyen pour la ferme, et gros plan sur les personnages dans le camion (visage dépité de Gerbier qui reste placide-) panoramique horizontal sur la campagne insiste sur l'immensité de la campagne déserte : la camionnette se rapproche de la caméra, puis s'en éloigne ...
Angle de prise de vue	Angle de prise de vue horizontal, profondeur de champ.
Son/musique-off	Musique+ bruit de la pluie+ cris des oiseaux type corbeaux malgré la pluie (symbole de la fourberie, archétype de la tromperie, escroquerie). Ambiance « sombre », inquiétante par la musique et corbeaux.
Inscription	20 octobre 1942
Interprétation	Les paysans présentés comme s'engraissant sur le dos des Français ; marché noir. Film montre la rancœur des français vis-à-vis du milieu rural et particulièrement des paysans/ fracture des français. Aucune raison de placer cette séquence si ce n'est pour dénoncer le rôle de profiteuse des paysans et les gendarmes qui profitent de leur statut pour acheter au marché noir alors qu'ils sont censés lutter contre + collaboration gendarmerie avec camp allemand.

5.2- Les vecteurs et les mécanismes de transmission des représentations

Le contexte

Le contexte interagit sur la production cinématographique. Le film renseigne en effet, sur la période évoquée mais il est aussi le produit d'une société qui en propose une lecture particulière. Pour Marc Ferro¹⁴, le film est une contre-analyse de la société qui le produit. La fiction est donc symptomatique de la société à qui elle est destinée. Le film doit donc être appréhendé comme un miroir de la société.

Robert Belot affirme que les films « renseignent certainement moins sur cet évènement que sur la société au sein de laquelle ils ont été conçus, l'évolution de cette perception étant elle-même un objet d'histoire »¹⁵. Pour lui, le film est le produit d'une époque et d'un contexte, même si le génie artistique fait de l'œuvre, une création intemporelle.

La critique et l'analyse de l'image doivent permettre de démasquer la subjectivité. Ainsi, le film peut, plus ou moins, refléter les idéologies dominantes, ou au contraire exprimer un regard critique. La période peut informer sur la saturation, l'admiration ou le rejet de certaines périodes historiques ou héros du passé. Certaines valeurs morales ou politiques peuvent être glorifiées, chahutées ou contestées selon l'évolution de la société.

A la fin de la guerre, plusieurs urgences s'imposent : reprendre la production, remplacer et rénover le matériel et les studios, se placer sur le marché de l'exportation, régler les contentieux de la collaboration, réorganiser la profession.

Le cinéma de la France libérée se reconstruit sous le contrôle de l'Etat. L'épuration de la profession débute en septembre 1944¹⁶. Il s'agit d'écarter de la profession tous ceux qui sont susceptibles d'avoir « collaboré avec les Allemands » notamment en ayant travaillé pour la Continental¹⁷. Finalement, l'épuration du cinéma français a été relativement clémente, avec deux condamnations à mort : Jean Mamy (cinéaste exécuté) et Jean Marquès-Rivière (scénariste, exilé, il échappe à l'exécution). Des blâmes sont distribués ; quelques peines de prisons sont prononcées notamment à l'encontre d'actrices : Ginette Leclerc pour avoir tenu avec son ma-

¹⁴ Marc Ferro, *Cinéma et histoire*, Folio Histoire, 2015.

¹⁵ Robert Belot, *Résistances européennes, Une mémoire cinématographique*, Université de technologie de Belfort-Montbéliard, 2005, p.12.

¹⁶ Martin Barnier et Laurent Jullier, *Une brève histoire du cinéma (1995-2015)*, Fayard, Collection Pluriel, 2017, pp.194-195.

¹⁷ Maison de production allemande qui doit produire des films français pour le public français avec des techniciens et des réalisateurs français, dirigée par Alfred Greven.

ri, un cabaret fréquenté par des Allemands ; Arletty et Mireille Balin pour avoir entretenu une liaison amoureuse avec des officiers allemands. D'aucuns sont interdits d'exercer, tel Henri Clouzot, qui a été directeur du département scénario à La Continentale, et dont le film *Le Corbeau* (produit par La Continentale en 1943), est perçu comme un film anti-français.

De même, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale¹⁸, on attribue au film une mission sociale. Au préalable, le cinéma, média de masse, est perçu comme un art populaire, un « *sous-art* ». Il ne s'ennoblit que parce qu'il « enseigne aux masses ». André Bazin¹⁹, conçoit alors la tâche du critique de cinéma comme une éducation de l'opinion publique. La critique doit contribuer à développer les connaissances du spectateur, c'est un outil de compréhension du film. Les milieux catholiques attribuent au cinéma une mission morale. La gauche lui donne une mission éducative. Le cinéma a aussi un rôle à jouer dans la transmission du patrimoine historique national.

La reconstruction politique, économique et sociale va influencer la production cinématographique. Les combats politiques de la Libération et au lendemain du conflit peuvent influencer sur le discours cinématographique. La situation alimentaire (pénuries, rationnement maintenu) après la libération, les progrès techniques agricoles (modernisation, mécanisation...), l'exode rural, peuvent engendrer des représentations singulières du monde paysan. De plus, les premiers films sont influencés, produits ou réalisés par d'anciens résistants.

Pour autant il convient de nuancer. Dans *Une brève histoire du cinéma*²⁰, Martin Barnier et Laurent Jullier assurent que les longs métrages de fiction, « ne reflètent pas les sociétés dans lesquelles ils naissent : ils en font partie. (...) Leur "esprit" est un élément de l'époque. Mais, il ne faut pas leur demander ce qu'ils ne sauraient fournir : un "double", garanti sur facture, du monde qui les entoure ».

Dans l'immédiat après-guerre, le film de Résistance est un incontournable. Mais, à partir de 1947, et jusqu'au retour de de Gaulle au pouvoir, la Résistance n'est plus un sujet porteur. Le pacifisme dominant semble notamment détourner le cinéma des films guerriers. Le contexte international n'est pas favorable non plus : d'une part la Guerre froide, mais aussi la décolonisation, induisent des tensions et jettent le discrédit sur l'héritage de la Résistance. La guerre d'Algérie notamment ou le projet de la Communauté européenne de défense (CED), fractu-

¹⁸ Suzanne Langlois, *op. cit.*, pp.20-27.

¹⁹ André Bazin est un critique de cinéma de l'après-guerre, ayant collaboré avec plusieurs organes de presse du Parisien Libéré à France-Observateur, en passant par Les Cahiers du Cinéma dont il a été l'un des cofondateurs.

²⁰ Martin Barnier et Laurent Jullier, *op. cit.*, p.172.

rent le corps résistant. La tendance est à l'oubli comme en témoignent les différentes lois d'amnistie, votées par le parlement en 1947, 1951 et 1953. Le cinéma de la IV^e République est ainsi soumis à une censure tenace qui s'exprime dès qu'un film aborde l'actualité. Elle suscite chez les cinéastes et les producteurs une autocensure²¹. La Résistance et les résistants n'attirent plus les cinéastes.

Le renouveau date de 1958. Le temps a passé et la pression sur les cinéastes est moindre. Les interdits sont peu à peu dépassés. Surtout, avec le retour de de Gaulle au pouvoir, la Seconde Guerre mondiale revient sur les écrans.

La fin des années 1960 imprègne la production cinématographique. Une certaine politisation des films porte la trace du moment où l'engagement prévaut.

Ainsi, le cinéma émet une image tantôt idéalisée, déformée ou au contraire, fidèle témoignage d'une vérité, reflet de la connaissance et des progrès historiques. Le film fournit une photographie du passé mais révèle également comment la société perçoit ces mêmes événements. Le cinéma « devient [alors] un agent de l'histoire²² ».

Conjoncture du film

Par ailleurs, il faut envisager le cinéma dans sa globalité. Interviennent les facteurs technologiques, financiers et sociaux. Les écoles ou mouvements artistiques amènent des codes, des procédés particuliers. Les procédés cinématographiques nourrissent les représentations. Ils limitent ou libèrent. La conjoncture est donc déterminante.

Marc Ferro²³ alerte sur la subjectivité des réalisateurs dont certains prétendent pouvoir écrire l'histoire. La sélection qu'ils font des faits est pour eux aussi légitime que celles que font les historiens.

Entre 1944 et la fin des années 1950, les cinéastes des films étudiés ont vécu la guerre : certains ont participé à la bataille de France, quelques-uns ont intégré les rangs de la Résistance. D'autres évoluaient déjà dans la profession. Puis à partir des années 1960, voire dès la fin des années 1950, de nouveaux cinéastes, enfant pendant le conflit, prennent davantage de dis-

²¹ Jean-Pierre Jeancolas, *Histoire du cinéma français*, Nathan Université, 1995, p.63.

²² Marc Ferro, *Cinéma et histoire*, Folio Histoire, 2015.

²³ *Ibidem*.

tance par rapport à l'objet filmé. Ils renouvellent de fait, l'image de la guerre, portée jusque-là, transposant leur expérience de jeunesse.

La perception du cinéaste est capitale. Jean Chérasse²⁴ dit que le film historique est un cinéma « documentaire », au sens où il s'agit d'un point de vue documenté, c'est-à-dire un point de vue qui engage son auteur, même si, en amont, le travail de recherche est indéniable et de grande qualité.

Le cinéma des années 1950 est totalement aux mains des réalisateurs des années 1930, auxquels s'ajoutent des nouveaux du même âge. Ainsi l'esthétique et les structures d'avant-guerre sont reconduites²⁵ (« Qualité française »). Les modèles qui présidaient à la confection des films français restent donc valables. Le système corporatiste du métier barre la route aux jeunes créateurs (obligation d'obtenir la carte professionnelle).

Le tournage en plateau engendre une véritable dictature du chef opérateur du fait de l'importance des lumières, du décor, des couleurs, de la photo, au détriment de la mise en scène. Se posent donc à la fois l'aspect esthétique et la dimension technique.

En outre, sur toute la période, le commanditaire induit forcément le ton, oriente la production et le discours, définit des objectifs. Le producteur infléchit également les choix et les orientations.

Les auteurs sont à l'origine du film. Ils ont un réel pouvoir sur ce dernier. Souvent, le scénario est une adaptation de romans. Il faut s'attarder à consulter les scénarios, mais aussi les Mémoires, les Nouvelles, les romans, etc., à l'origine des films.

La nouvelle Vague (à partir de la fin des années 1950) apporte un nouveau souffle. Les réalisateurs sont nouveaux, comme les comédiens et les techniciens. Les cinéastes écrivent eux-mêmes leurs films. Les tournages se font dans la rue, sans éclairage additionnel. Les films abandonnent l'esthétique très fabriquée du studio pour un style plus simple, léger et réaliste. Quant aux grands sujets, ils sont remplacés par des anecdotes quotidiennes.

²⁴ Jean Chérasse, réalisateur, scénariste et producteur. *In Résistances européennes...*, *op. cit.*, pp. 43-47.

²⁵ René Prédal, *Histoire du cinéma français*, Nouveau monde éditions, Paris, 2018, pp.174-175

Les institutions

L'inclinaison vers une glorification du combat résistant ou de l'implication de la population dans la Résistance dépend également des institutions dont tout d'abord le Comité de libération du Cinéma français²⁶ (CLCF). Ce dernier a pour ambition de témoigner de la lutte clandestine. Il s'affirme comme le maître d'œuvre principal de la production cinématographique dès sa création. Les premiers films du Comité de Libération du Cinéma Français sont tous consacrés à la Résistance à l'exception de *Six juin à l'aube* de Jean Grémillon²⁷. Par ailleurs, le contrôle des productions est assuré par la Direction générale du cinéma, la Commission Militaire Nationale et par le CLCF. Cette mission de contrôle des scénarios, est assurée par une commission de lecture composée d'anciens résistants²⁸. De même le Service cinématographique de l'armée (SCA) est, selon Sylvie Lindeperg, « l'instrument privilégié de la propagande d'Etat ». L'exploitation et l'exportation des films sont soumises à un visa délivré par le ministre de l'information depuis l'ordonnance du 3 juillet 1945 après consultation d'une commission, composée à parité, de représentants des ministères de l'Information, de la Défense nationale, de l'Intérieur, des Affaires étrangères, des Colonies, de l'Education nationale et de la Santé publique ainsi que des membres de la profession (auteurs, réalisateurs, producteurs, distributeurs, exploitants, critiques et responsables de ciné-club). Ainsi, à la censure officielle, s'ajoute celle du CLCF, du Service cinématographique du CMN. Pour Sylvie Lindeperg, la multiplication et la superposition des instances de contrôles entre 1944 et 1946 compliquent la réalisation des films. A partir de 1961, une précensure devient obligatoire. Elle est organisée par un collège d'expert où l'Etat est majoritaire (commission tripartite où les pouvoirs du ministre de tutelle sont accrus). L'année 1959 voit également le rattachement du centre national de la cinématographie au ministère des affaires culturelles nouvellement créé par Malraux.

Avec la création du Centre National du Cinéma²⁹ (CNC) en 1946, la création cinématographique est facilitée (soutien financier et systèmes d'aides à la production et à l'exploitation). En 1959, le CNC qui était sous la tutelle du ministère de l'industrie est rattaché à celui des Affaires culturelles.

²⁶ Le réseau des syndicats de Le Chanois et la section cinéma du FN fusionnent en 1944 au sein du Comité de libération du Cinéma Français (CLCF) relié au CNR (Conseil National de la Résistance), présidé par Pierre Blanchar (acteur). L'institution est largement dominée par les communistes.

²⁷ Sylvie Lindeperg, *op. cit.*, p.71.

²⁸ *Ibidem*, pp.84-85

²⁹ Le CNC prend la suite exacte du Comité d'organisation de l'Industrie cinématographique (COIC), créé par Vichy en octobre 1940, pour encadrer la profession (création de la carte professionnelle, système d'avance à la production et fondation d'une école : Institut des hautes Ecoles cinématographiques, ancêtre de la FEMIS).

En somme, les dossiers de la Commission de contrôle des films tout comme les perspectives d'aides et de subventions sont autant d'indicateurs sur les finalités filmiques.

5.3- L'accueil des productions

Le cinéma est une industrie. Son objectif est par conséquent commercial. Il s'inscrit donc dans une logique capitaliste, de profit, de concurrence, de conquête de marché. L'impératif financier l'astreint à charmer le public, autant que faire se peut. « *Dire la vérité* » n'est pas un objectif principal. Sa vocation ou plutôt sa finalité, est donc de distraire, de séduire, d'informer et d'émouvoir pour attirer le public dans les salles.

La critique de la presse générale et spécialisée permet de *mesurer* la réception du film.

Avec la paix retrouvée, les ciné-clubs se multiplient dès 1946. Les ciné-clubs, à l'origine, avaient pour ambition de légitimer le cinéma comme art mais aussi de lutter contre la censure (les projections des ciné-clubs étant considérées comme privées elles peuvent s'extraire des restrictions). Ils sont soutenus par le CNC. Ils apparaissent dans les entreprises, les établissements scolaires, les quartiers... Ils participent de la cinéphilie. Ils soutiennent à leur manière, la production cinématographique et concourent à la notoriété et au succès du film. Ils contribuent à nourrir un public averti. Aussi, les salles labellisées « Art et Essai » se multiplient. En 1950, il y avait onze salles d'art et d'essai, toutes à Paris, en 1967 il y en a 191, dont 59 à Paris³⁰.

Des hebdomadaires et des revues spécialisées apparaissent ou réapparaissent : *L'Ecran français*, *La Revue du Cinéma*, *Cahiers du Cinéma*, *Cinémonde*. Le renouveau de la presse spécialisée est directement associé à l'effervescence des ciné-clubs. Les critiques animent les ciné-clubs qui fournissent les lecteurs pour les revues. Certains ciné-clubs créent leur propre revue. « La Fédération française des ciné-clubs, la plus importante avec 60 000 adhérents, publie dès 1946 un bulletin interne, *Ciné-club*, qui devient *Cinéma 54* (et la suite) en novembre 1954. L'autre fédération de ciné-clubs, l'UFOLEIS (Union française des œuvres laïques d'éducation

³⁰ Yann Darré, *Histoire sociale du cinéma français*, La découverte, 2000, p.87.

par l'image et le son), liée à la Ligue de l'enseignement, lance sa propre revue, *Image et Son* en 1953³¹ ».

Les revues les plus significatives sont *Les Cahiers du Cinéma* et *Positif*. *Les Cahiers du Cinéma* est éditée à partir de 1951. La revue a à ses débuts trois rédacteurs en chef : Bazin, Doniol-Valcroze et Lo Duca, qui quitte la revue en 1957 et est remplacé par Éric Rohmer. Liée à *La Revue du cinéma*, elle est ouverte politiquement, mais avec une forte tonalité chrétienne due à Bazin. *Positif* est d'abord créée à Lyon en 1952 puis s'installe à Paris en 1955. « (...) radicalement opposé à celle des Cahiers, *Positif* est insolent à la manière des surréalistes, anti-clérical, et affiche un engagement politique clairement à gauche »³². Pour les membres des *Cahiers du Cinéma*, la critique est un moyen d'accéder à la réalisation. Identifiés par le sobriquet de « *jeunes Turcs* », ils deviendront tous réalisateurs, réunis dans *La Nouvelle Vague* : François Truffaut, Jean-Luc Godard, Jacques Rivette, Claude Chabrol et Éric Rohmer notamment. Pour eux, « le cinéma n'est pas un métier mais un art »³³. La création prime sur la technique. D'autres critiques passeront à la réalisation : Yves Boisset (*Cinéma*), Bertrand Tavernier (*Positif*, *Cahiers du cinéma*, *Cinéma*), Robert Benayoun (*Positif*).

Les ciné-clubs et les revues vont populariser la cinéphilie et l'approche savante du cinéma. Ils vont promouvoir un large public et soutenir voire dynamiser la fréquentation des salles. Ils tentent de neutraliser la captation du public populaire par la télévision et la concurrence internationale.

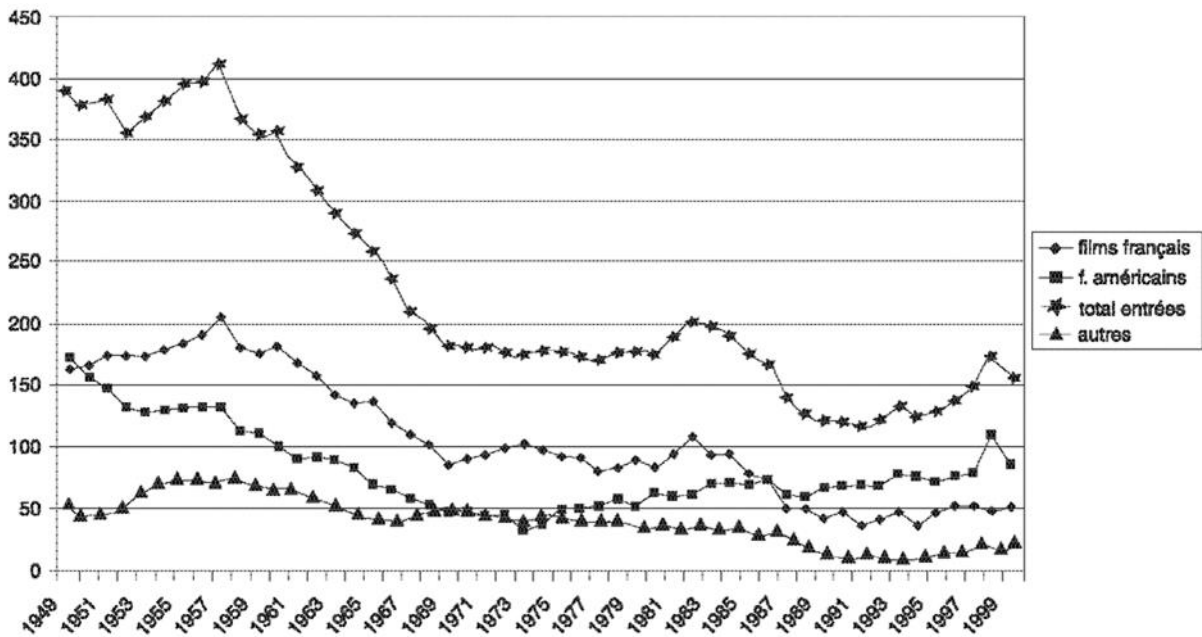
Cependant, avec les accords Blum-Byrnes (1946), les productions françaises sont concurrencées par le cinéma américain qui inonde le marché et remplit les salles.

³¹Yann Darré, *op. Cit.*, p.75.

³²*Ibidem*, p.76.

³³ Jean-Luc Godard, *Les Cahiers du cinéma*, no 85, juillet 1958.

Fig. D : La fréquentation des salles depuis 1949³⁴ :



La baisse de la fréquentation des salles débute vers 1958 alors que le nombre de téléviseur augmente. Jusqu'en 1957, la fréquentation était plutôt stable. Entre 1957 et 1967, le cinéma a perdu la moitié de ses spectateurs. C'est surtout le public populaire qui déserte les salles. Selon Yann Darré³⁵, « alors que la fréquentation baisse de 50 % pour l'ensemble de la population, elle ne baisse que de 30 % chez les cadres et professions libérales ». Dès 1965, on assiste au déclin des ciné-clubs³⁶. La désaffection du public populaire a des répercussions sur l'exploitation avec la fermeture de nombreuses salles dites de quartier. Ces fermetures engendrent à leur tour une baisse de la fréquentation. Cette nouvelle baisse rejaillit sur les prix : le cinéma devient une distraction de luxe quand la télévision passe de plus en plus de film gratuitement et à domicile. Le rôle des représentations cinématographiques est donc à relativiser.

A partir de 1957, la critique permet au film d'obtenir une prime de qualité pour le réalisateur. L'aide automatique créée en 1948, calculée sur les recettes subsiste, mais elle est associée à une aide sur la valeur artistique évaluée à travers la reconnaissance de la critique. Ainsi la critique spécialisée acquiert une nouvelle dimension pour l'équipe du film.

Au-delà de l'analyse de la presse spécialisée et générale, il peut être remarquable d'envisager le regard de la presse résistante. Il s'agit par-là, d'identifier l'avis des résistants sur les films

³⁴ Source du graphique : « La fréquentation depuis 1949 », Yann Darré, *op.cit.*, p. 82

³⁵ *Ibidem*, p.88.

³⁶ René Prédal, *op cit*, p.184.

qui les représentent, à travers les journaux issus des mouvements de la Résistance, comme par exemple : *Revue de la France Libre*, *France d'abord* puis *Le Journal de la Résistance*, *La Voix de la Résistance*, *Défense de la France* devenu *France-Soir*, *Libération* (jusqu'en 1964), *Combat* (jusqu'en 1974), *Franc-tireur* (jusqu'en 1957), etc. On peut envisager les différentes tendances politiques pour différencier éventuellement les points de vue sur les films : tendance gaulliste avec *Revue de la France Libre*, ou communiste avec *France d'abord* et *Le Journal de la Résistance*.

Enfin, les chiffres d'entrées permettent de situer la réception du film et l'intérêt du sujet auprès du public. Par exemple, *La grande Vadrouille*³⁷ attire 17,223 millions de spectateurs et 1,501 millions d'entrées pour *L'armée des ombres*. Ils sont à rapprocher également du *casting* plus ou moins prestigieux : Lino Ventura, Simone Signoret ou Jean-Pierre Cassel pour *L'armée des ombres* et Bourvil et Louis de Funès pour *La Grande Vadrouille*. Le genre intervient aussi : entre comédie et drame. Certains films sans acteur renommé, suscitent une réflexion sur la période tel *Le silence de la mer* qui attire de fait, 1,373 millions de spectateurs.

Les chiffres sont à nuancer par rapport aux succès du moment. Par exemple, pour l'année 1969, si *L'armée des ombres* recueille 1,501 millions de spectateurs (vingt-cinquième au *box-office* français), il est loin de l'immense succès de l'année : *Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone qui attire en France 14,875 millions d'entrées ou même le numéro trois au *box-office* français *Le clan des Siciliens* (Henri Verneuil) rassemblant au côté de Lino Ventura, Alain Delon et Jean Gabin avec 4,824 millions d'entrées.

Pour finir, les récompenses et la nomination des films dans les festivals peuvent être observées. Ils présupposent de l'accueil du film auprès de la profession. Ainsi, *Jeux interdits* de René Clément (4,910 millions d'entrées) a, par exemple, obtenu quelques distinctions : l'actrice Brigitte Fossey a reçu le prix d'interprétation au Festival de Venise et le film a décroché le Lion d'or en 1952 ainsi que l'oscar du meilleur film étranger en 1953. Ces récompenses participent également de la notoriété du film et de sa diffusion auprès du public.

Ainsi tout cela doit permettre d'établir le discours sur la ruralité des années noires et les mécanismes de transmission de la mémoire entre 1944 et 1969.

³⁷ Références prises sur le Site *AlloCiné*. Et *Revue du Cinéma, image et son*, n°378, décembre 1982.

PARTIE 3 : LES REPRESENTATIONS CINEMATOGRAPHIQUES DE LA RURALITE DES ANNEES NOIRES: PREMIERE APPROCHE

Pour initier le travail de recherche, une première approche à partir de l'étude de trois films du corpus, est proposée. *Un ami viendra ce soir*, réalisé en 1945 et sorti en 1946 retrace l'épopée d'un chef de maquis réfugié dans un hôpital psychiatrique. *Le Silence de la mer* réalisé en 1947 et sorti en 1949, est au cœur des interrogations historiographiques. Enfin, *La ligne de démarcation*, réalisé et sorti en 1966 envisage l'histoire d'un village du Jura.

Les récits des trois films choisis, ont pour cadre les campagnes françaises. La sélection s'explique par la recherche de la pluralité des caractéristiques, afin de servir au mieux, la démonstration. Les années de réalisation et de production sont étalées entre les lendemains de la Libération, les IV^e et V^e Républiques, ce qui permet, concernant l'analyse, d'être confronté à des contextes différents. Les moments et les lieux du récit diffèrent également, ainsi que les formes de résistance évoquées : le récit de *La ligne de démarcation* et du *silence de la mer* situe l'action en zone occupée tandis qu'*Un ami viendra ce soir* a pour cadre les Alpes et ses maquis mais après l'invasion de la zone Sud par les Allemands. Les moments du récit situent l'action en 1944 pour le film de Raymond Bernard, 1941 pour celui de Melville et sur la période 1941-1942 pour le film de Chabrol. Tous donc, montrent une population française en confrontation directe avec l'ennemi.

Les sources utilisées en accompagnement des fictions, se limitent aux revues de presse et autres articles parues dans la presse spécialisée ou générale. Des documentaires et interviews télévisés complètent le corpus³⁸.

Un ami viendra ce soir est un film de Raymond Bernard, réalisateur établi, associé au « cinéma de qualité »³⁹. Le scénario est de Jacques Companeez. Le commandant Gérard responsable de plusieurs maquis des Alpes a établi son poste de commandement dans une maison de santé dans laquelle il vit, dissimulé avec certains de ses adjoints, parmi d'authentiques malades. Une jeune juive, Hélène s'y est également réfugiée avec la complicité des Dr Delestrade et Pigaut. Un médecin suisse, le Dr Tiller se révèle être un espion infiltré, Karl Brandt de

³⁸ Le contexte sanitaire et les contraintes professionnelles afférentes à ma situation personnelle, ne m'ont pas permis d'accéder aux archives souhaitées. Il conviendra donc de compléter les réflexions après leurs consultations, dans le projet de recherche final.

³⁹ « Le cinéma de qualité » qualifié ainsi par ses détracteurs, regroupe les cinéastes qui dominent la création avant et après la Seconde Guerre mondiale et qui produisent un cinéma dit classique.

l'*Abwehr* (contre-espionnage de la *Wehrmacht*) afin de confondre le commandant Gérard dont personne ne connaît l'identité. L'action se déroule en août 1944 dans les Alpes.

Le silence de la mer est le premier film de Jean-Pierre Melville. Le film situe l'action dans un village français, durant l'hiver 1941. Le scénario s'inspire de l'œuvre du même nom, de Vercors, publié le 20 février 1942, premier livre des Éditions de Minuit, fondées clandestinement à l'automne 1941 par Vercors (pseudonyme de Jean Bruller) et Pierre de Lescure. Le récit raconte le silence obstiné d'un vieil homme et de sa nièce face à l'occupant, Werner von Ebrennac, officier allemand qui occupe une chambre réquisitionnée.

La ligne de démarcation est un film de Claude Chabrol. Cinéaste de la Nouvelle vague, il répond à une commande du producteur Georges de Beauregard. Le film s'inspire du roman de Rémy (Gilbert Renault), *La ligne de démarcation, l'épopée des passeurs et des évadés*. Il raconte l'histoire d'un petit village du Jura coupé en deux par la Ligne de démarcation, à l'issue de l'Armistice signé en 1940. Tandis que certains habitants se résignent à l'image du Comte de Damville, officier de l'armée française, d'autres résistent, tels la comtesse Mary de Damville d'origine anglaise, et le médecin Lafaye... Un aviateur anglais et un agent de la France libre envoyés en mission dans la région, sont traqués par les agents de la *gestapo*.

Les fictions proposées représentent une population rurale fondamentalement germanophobe, suscitant le refus et l'engagement contre l'occupant.

Chapitre 6- Aversion idéologique

Le sentiment qui prévaut dans les trois fictions reste la haine de l'ennemi. L'occupant est ainsi décrit comme un être inhumain que tout oppose aux français. Les fondements du rejet sont donc les valeurs, l'idéologie et la nature même du peuple allemand pris dans son ensemble, attestant d'une certaine responsabilité collective.

6.1- Nation dénigrée et méprisée

La nomenclature pour qualifier l'ennemi est assez ordinaire mais significative. Le terme le plus courant est celui de « *Boche* ». C'est le qualificatif usité déjà lors de la Première guerre mondiale. On le retrouve à plusieurs reprises dans les films. Il est notamment utilisé par le jeune FFL, Michel embarqué dans un avion en route pour être parachuté en France : « ce que je veux, c'est tuer du *Boche* ! »⁴⁰ C'est le qualificatif le plus utilisé oralement par les Français. Michel utilise également le terme de « *Schleu* »⁴¹. On va retrouver d'autres appellations dégradantes pour identifier l'occupant : dans *La ligne de démarcation* par exemple un officier allemand hèle les gendarmes tenant le poste frontière de l'autre côté du pont pour leur signifier qu'il y a un cadavre échoué au bord de la rivière : il s'agit d'un homme abattu alors qu'il essayait de traverser la ligne de démarcation. Le gendarme assimile alors l'Allemand, à un primate : « Le singe d'en face qui fait des signes⁴² ».

Les films expriment le mépris éprouvé par les Français à l'égard de l'occupant. Les dialogues sont assez caractéristiques. Dans *Le silence de la mer*, par exemple le vieux à travers la voix off, dénigre les soldats allemands ne maîtrisant pas la langue : « Ils me parlèrent dans ce qu'ils supposaient être du français. Je ne comprenais pas un mot »⁴³. Dans *La ligne de démarcation*, le père du jeune passeur Georges, retient la patrouille en leur offrant du Schnaps. Il profite de leur ignorance de la langue, pour se moquer d'eux en proférant des injures⁴⁴ : « Il y

⁴⁰ *La ligne de démarcation* : 00''14'45 - 00''14'49

⁴¹ *La ligne de démarcation* : 00''55'15.

⁴² *La ligne de démarcation* : 00''02'07 - 00''07'12

⁴³ *Le silence de la mer* : 00''04'10 - 00''04'30

⁴⁴ *La ligne de démarcation* : 00''39'10 - 00''39'50

en avait beaucoup des cons comme toi là-bas » [à Verdun] (Fig.1) ; « à ma santé, bande de cons ! » (Fig. 2).



(Fig. 1)



(Fig. 2)

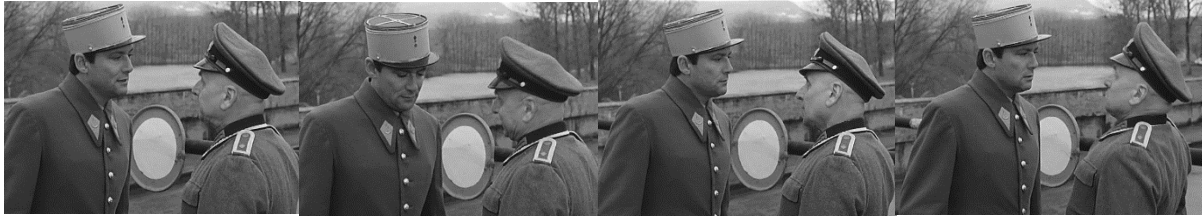
Le comique de la situation, ajouté aux procédés cinématographiques qui utilisent des plans rapprochés pour opposer le visage amusé du vieux (ancien combattant) et les attitudes impassibles des Allemands procèdent de la satire.

Ailleurs dans le film, Monsieur le comte, blessé de guerre, revenant dans son village, évoque indirectement les Allemands par des termes condescendants : « je vais demander à *ces étrangers* de prévenir le château » et « je ne vais pas cohabiter avec *ces gens-là* »⁴⁵. Cette condescendance et cette répugnance vis-à-vis de l'ennemi sont exprimées dans la scène suivante quand l'officier pratique le contrôle des papiers de Monsieur le comte⁴⁶ : le soldat allemand lui demande par deux fois ces papiers par la simple injonction « *papere, bitte* ». Le comte rétorque « je ne comprends pas » (Fig. 3). L'Allemand continue en demandant s'il ne comprend pas l'allemand ; le comte répond : « pas chez moi, non ». L'Allemand proteste en maugréant « monsieur ! ». Le comte s'offusque et le reprend : « appelez-moi mon capitaine ». L'officier allemand se défend mais le comte insiste « "*mon*" est une abréviation pour "*monsieur*" ». Finalement l'Allemand s'exécute, non sans lui avoir rappelé que de ce côté de la barrière ce n'est plus chez lui. Mais le comte le reprend encore une fois en lui figurant que « ce n'est pas encore chez vous ». Il l'oblige ensuite à le saluer (Fig. 6), étant d'un grade inférieur au sien, et de mettre des gants pour la fouille de sa valise. La scène illustre la rancœur de l'officier français battu, qui restitue ainsi l'humiliation qu'il a vécu, contre l'officier. Le mépris et le dédain sont à la fois exprimés par les différents plans rapprochés ou gros plan dans

⁴⁵ *La ligne de démarcation* : 00'08'03 – 00''08'40

⁴⁶ *La ligne de démarcation* : 00'10'33 – 00''12'18

lesquels le capitaine français se délecte de la soumission qu'il impose à son ennemi (Fig. 4 et 5). La caméra est face au comte (de trois-quarts) ce qui permet au spectateur, à la fois d'entrevoir la réaction du soldat allemand, mais surtout d'envisager l'ascendant du capitaine français (la revanche et l'insoumission).



(Fig. 3)

(Fig. 4)

(Fig. 5)

(Fig. 6)

L'expression des acteurs est encore plus significative. Dans *La ligne de démarcation*, par exemple, à l'officier allemand venant annoncer, de manière très enjouée, la mort d'un français tué lors du passage de la ligne de démarcation, répond le visage fermé et méprisant du gendarme⁴⁷ :



(Fig.7)

(Fig. 8)

(Fig. 9)

(Fig. 10)

Claude Chabrol va alors utiliser le champ et contre-champ pour marquer l'absurdité de la situation et l'inimitié voire le dégoût du gendarme face à l'occupant. On voit simultanément l'attitude de l'officier allemand et la réaction du gendarme français.

Systématiquement dans les productions, l'hostilité vis-à-vis des Allemands est ancrée chez les Français, comme faisant partie d'eux-mêmes ; totalement incontrôlable, enracinée. Ainsi, dans *Un ami viendra ce soir*, Monsieur Prunier, patient du Dr Lestrade, prétend être menacé par ses ennemis allemands⁴⁸. En effet, le *faux* DR Tiller, cherchant à confondre le commandant Gérard, l'interroge. M. Prunier, atteint de démence, et donc éprouvant des sentiments inconscients, affirme être attaqué par ses ennemis ; quand Tiller lui demande si ce sont les Allemands, il répond par l'affirmatif. Ce même Prunier perçoit instinctivement une menace

⁴⁷ *La ligne de démarcation* : 00''02'00 - 00''03'10

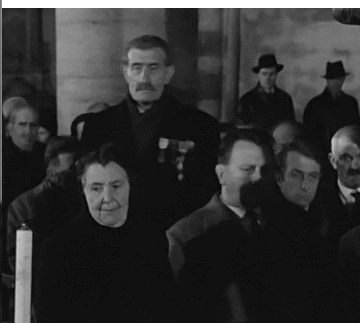
⁴⁸ *Un ami viendra ce soir* : 01''16'17 - 01''19'23

venant de Tiller. Filmé en gros plan, le visage inquiet, le scénariste lui fait dire : « Je me demande si vous m’inspirez réellement confiance ». La haine des Allemands est ici présentée comme une évidence.

La haine de l’ennemi s’est forgée au fil des affrontements précédents (1870, guerre franco-prussienne et 1914-1918, Première Guerre mondiale). La Seconde Guerre mondiale apparaît comme la continuité des guerres antérieures et surtout de la Grande Guerre : une nouvelle guerre de Trente ans. Les fictions sont là pour le rappeler. En effet, des allusions à la Première Guerre mondiale sont fréquentes. Les campagnes ont payé un lourd tribut lors de la Grande Guerre ; le souvenir reste tenace et il s’exprime à travers les anciens combattants. Dans *La ligne de démarcation*, c’est d’abord le père de Georges, qui fait plusieurs allusions à la défaite allemande de Verdun. Mais c’est surtout Monsieur Ménétreu, le cafetier du village, qui représente les anciens combattants. Dans son commerce, on peut y voir une photo de lui en habit d’apparat⁴⁹ (Fig. 11). Dans la séquence, il évoque sa jambe perdue au combat et se réjouit de la mort de dix soldats allemands : « ça fait dix boches de moins »⁵⁰. Surtout lors de la cérémonie funèbre d’une villageoise, le cafetier reste le seul debout arborant ses décorations de guerre (Fig. 12)⁵¹. Et enfin, il s’en prend aux soldats allemands, rappelant qu’il est de la classe treize, c’est-à-dire qu’il avait vingt ans en 1913 et qu’il a perdu sa jambe à Verdun, lors de la grande défaite allemande (Fig. 13)⁵².



(Fig. 11)



(Fig. 12)



(Fig. 13)

⁴⁹ *La ligne de démarcation* : 01’’23’40

⁵⁰ *La ligne de démarcation* : 01’’23’35 – 01’’26’55

⁵¹ *La ligne de démarcation* : 01’’46’03 – 01’’16’09

⁵² *La ligne de démarcation* : 01’’50’05 – 01’’50’30

Les anciens combattants conservent un patriotisme exacerbé et une germanophobie viscérale. La défaite n'apparaît pas comme définitive, et les anciens combattants sont là pour rappeler que la victoire est encore possible. L'évocation de Verdun symbolise l'échec et le traumatisme allemands de 1914-1918 et sous-entend qu'une nouvelle défaite est possible. Dans *Le silence de la mer*, c'est Werner von Ebrennac, l'officier allemand qui évoque la Première Guerre mondiale⁵³. Il parle de la promesse faite à son père sur son lit de mort, de ne « jamais aller en France, avant d'y pouvoir entrer, botté et casqué ». L'idée de continuité des deux guerres, s'exprime ici, par la volonté de revanche du peuple allemand. Face au récit de l'officier, le vieil homme et sa nièce maintiennent un visage fermé.

6.2- Un peuple inhumain et fanatique

Les allemands sont représentés systématiquement comme des êtres inhumains, des barbares féroces et sanguinaires, sans âme, sans morale, des brutes diaboliques. Cette image est présente à la fois dans leurs actes et dans leurs attitudes. Dans un premier temps, ils ne savent s'exprimer qu'en hurlant des ordres, suite d'invectives souvent abjectes. Les hurlements figurent la furie de ce peuple. Dans *Un ami viendra ce soir*, les Allemands investissent un village de montagne⁵⁴. Ils hurlent des menaces (Fig. 14)⁵⁵, interrogent violemment les habitants, y compris les patients d'un hôpital psychiatrique (Fig. 17 et 18)⁵⁶. Les plans rapprochés ou les gros plans se succèdent pour accentuer l'effet de terreur. Les personnages sont affublés de cicatrices (Fig. 15)⁵⁷, de grimaces ignobles (Fig. 16)⁵⁸ participant à l'image ignominieuse de l'occupant.

⁵³ *Le silence de la mer* : 00''16'35 – 00''19'12

⁵⁴ *Un ami viendra ce soir* : 00''11'19 – 00''30'26

⁵⁵ *Un ami viendra ce soir* : 00''14'28

⁵⁶ *Un ami viendra ce soir* : 00''27'59 ; 00''28'13

⁵⁷ *Un ami viendra ce soir* : 00''13'16

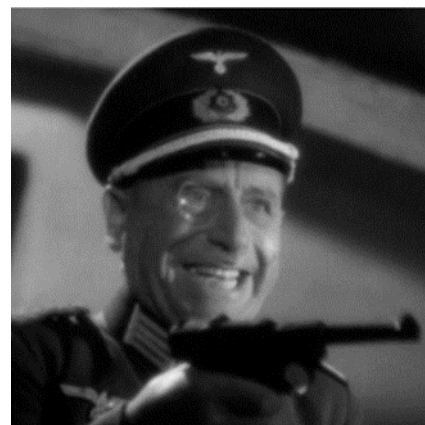
⁵⁸ *Un ami viendra ce soir* : 00''14'30



(Fig. 14)



(Fig. 15)



(Fig. 16)



(Fig. 17)



(Fig. 18)

Aux hurlements correspondent généralement, « le bruit des bottes », renchéri parfois par des chants militaires⁵⁹. Les cinéastes utilisent parfois uniquement ce bruit de bottes pour signifier la menace imminente, sans nécessairement filmer une patrouille⁶⁰... On le retrouve à la fois, dans le film Chabrol et dans celui de Raymond Bernard.

La nature même du peuple allemand est caricaturée. Les trois films présentés ici, identifient les Allemands à un peuple violent, qui s'impose systématiquement et uniquement par la force. Werner von Ebrennac dans *Le silence de la mer*, dépeint son pays comme puissant et brutal, opposé à la France subtile et poétique, raffinée et cultivée : « Chez moi, on pense à un taureau, trapu et puissant, qui a besoin de sa force pour vivre, ici c'est l'esprit, la pensée subtile et poétique »⁶¹. Il compare la situation de la France et de l'Allemagne au Conte de la Belle et la Bête : « Pauvre belle, la bête la tient à sa merci, - impuissante et prisonnière, - elle lui impose à toute heure du jour son implacable et pesante présence (...). Elle [la bête] n'est pas

⁵⁹ *La ligne de démarcation* : 01''05'35 – 01''07'00 ou *un ami viendra ce soir* : 00''11'19

⁶⁰ *Un ami viendra ce soir* : 00''12'52 – 00''13'05

⁶¹ *Le silence de la mer* : 00''17'18 - 00''17'33

dégrossie ! Elle est maladroite, brutale, elle paraît bien rustre auprès de la belle si fine !... Mais elle a du cœur, oui, elle a une âme qui aspire à s'élever⁶² ». En somme, l'Allemagne ne pourra grandir, devenir humaine qu'au contact de la France, que par l'alliance avec la France. L'union entre les deux pays, doit permettre à l'Allemagne de sortir de sa torpeur et changer de nature. La violence est innée chez les Allemands. Aussi, von Ebrennac évoque son amour de jeunesse. Il décrit à cet effet, les jeunes filles allemandes comme cruelles et violentes dans l'âme, prenant plaisir à faire le mal. Cette violence inconsciente se retrouve chez les politiques : « je sais bien que mes amis et notre Führer ont les plus grandes et plus nobles idées. Mais je sais qu'ils arracheraient aux moustiques les pattes l'une après l'autre. C'est cela qui arrive aux Allemands toujours, quand ils sont très seuls : cela remonte toujours. Et qui de plus "seuls" que les hommes du même Parti, quand ils sont les maîtres ? Heureusement, maintenant ils ne sont plus seuls : ils sont en France. La France les guérira. Et je vais vous le dire : ils le savent. Ils savent que la France leur apprendra à être des hommes vraiment grands et purs. »⁶³ C'est donc la nature même des Allemands.

Cette même idée est illustrée par une scène entre Hélène (jeune juive cachée dans l'institut psychiatrique du Dr Delestrade) et le *faux* Dr Tiller (agent de l'*Abwehr*) dans *Un ami viendra ce soir*. L'Allemand justifie la nécessité de la guerre : « (...) pour la grandeur de notre pays. Nous avons supprimé des frontières, conquis des cités, mis des peuples à genoux, imposé l'ordre nouveau. »⁶⁴ La réponse atteste de la répugnance du fanatisme allemand : « vous avez anéanti des maisons, assassiné des femmes et des enfants, semé partout la ruine. Vous avez volontairement oublié le respect que l'homme doit à l'homme ».

La ligne de démarcation figure le cynisme et la perversité du peuple allemand qui prend plaisir à tuer. On voit notamment une patrouille surprendre des prisonniers tentant de traverser le fleuve et donc de passer en zone libre. Le réalisateur montre, en gros plan, le soldat observer les contrevenants avec ses jumelles (Fig. 19)⁶⁵ ; la prise suivante dévoile les évadés exécutés (Fig. 20)⁶⁶ ; puis le cinéaste filme le soldat qui se réjouit du succès de sa mission (Fig. 21)⁶⁷.

⁶² *Le silence de la mer* : 00''28'24 - 00''29'12

⁶³ *Le silence de la mer* : 00''44'01 - 00''44'45

⁶⁴ *Un ami viendra ce soir* : 01''41'15 – 01''41'30

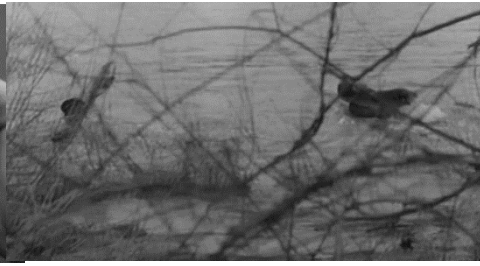
⁶⁵ *La ligne de démarcation* : 00''01'46

⁶⁶ *La ligne de démarcation* : 00''01'57

⁶⁷ *La ligne de démarcation* : 00''02'00



(Fig. 19)



(Fig. 20)



(Fig. 21)

Dans *Un ami viendra ce soir*, deux aliénés se disputent, *jouant à la guerre*, autour d'une mare et de voiliers modélisés. Entre répliques incohérentes et allusions au conflit, la séquence, se termine par l'assertion : « la force prime sur la politesse ! » ; Michel Simon (rôle de Michel Lemaret, aliéné également), assiste à la scène, sur le pont (il est au-dessus d'eux, il a de la hauteur) ; le cinéaste le met en position de sage. Il commente la scène : « c'est une espèce particulièrement nuisible, qui malheureusement pullule de plus en plus ». L'acteur joue le rôle d'un pacifiste qui ne se reconnaît plus dans la société dans laquelle il vit. Dans la fiction, les fous ne sont pas ceux que l'on croit. D'ailleurs le lieu résonne symboliquement avec la folie nazie et les personnages évoluent sans que l'on puisse clairement distinguer les fous, des résistants ou des espions. Le scénario a cependant été mal accueilli par la critique, qui dénonce le caractère invraisemblable du film⁶⁸. Vercors a tenté d'en interdire la réalisation⁶⁹. *Un ami viendra ce soir* est à l'origine une pièce de Jacques Campanez et d'Yvan Noë. Malgré le mauvais accueil de la pièce, Raymond Bernard décide de l'adapter au cinéma après s'être engagé auprès de la CMN (Commission militaire nationale)⁷⁰ de certains remaniements. Jacques Campanez a lui-même entrepris le scénario. C'est pourquoi le film est assez proche du théâtre filmé, avec des dialogues sur lesquels reposent l'esprit du film. Raymond Bernard s'appuie, pour faire le film, sur sa notoriété acquise notamment, après le succès des *Croix de bois*, réalisé en 1932 d'après l'œuvre de Roland Dorgelès et des *Misérables*, (1934) adapté de l'œuvre de Victor Hugo. Il mise également sur une distribution prestigieuse : Michel Simon, Madeleine Sologne, Paul Bernard, Louis Salou, Saturnin Fabre, etc.

Les commentaires sont plutôt élogieux sur le jeu de Michel Simon, mais considèrent son personnage comme inutile à l'action⁷¹. Pourtant, par les dialogues ou par les procédés cinématographiques (plans, musique), la violence des Allemands est opposée au calme, à la sérénité et à la lucidité de certains patients tel le personnage de Michel Simon. Face à l'agent de

⁶⁸ Bounoure Gaston notamment dans *Image et Son, la Revue du cinéma*, n°46-47 (nov. 1951)

⁶⁹ Sylvie Lindeperg, *op. cit.*, p.203, Information prélevée dans les Archives privées d'Henri Michel.

⁷⁰ CMN dirigé par le réalisateur André Michel

⁷¹ Roger Regent, *L'écran français*, n°41, 10 avril 1946, ou Bounoure Gaston, *Image et Son op.cit.*

l'*Abwehr* qui le menace d'une arme à feu, Michel Simon réplique : « Je sais, pour quatre-vingt millions d'individus, ces petites machines représentent l'argument essentiel pour la défense de leur idéal. Pauvre idéal... qui ne trouve que de tels arguments pour s'imposer »⁷². Déjà il répondait à l'officier allemand lors de l'interrogatoire, se présentant comme le président d'une république pacifiste : « Je n'ai nullement l'intention de tuer tous les autres habitants du globe pour leur imposer mes convictions⁷³ ». Cette violence dénoncée se retrouve à l'opposé, dans les actes répressifs perpétrés par les troupes allemandes.

Dans *Un ami viendra ce soir*, les Allemands pratiquent la torture pour faire avouer les paysans : certains villageois horrifiés, tentent d'échapper aux cris des prisonniers torturés (Fig. 22)⁷⁴. Surtout la pratique des représailles dénonce la fureur et le déchainement tyrannique et arbitraire des Allemands : Les villages sont détruits (Fig. 23)⁷⁵, les civils exécutés (Fig. 24)⁷⁶. Le commandant Gérard s'interroge sur la conception de la pitié pour les Allemands : « je me demande si le mot pitié existe en allemand ? » et l'officier répond que « nous sommes fiers de l'avoir supprimé pour la durée de la guerre »⁷⁷.



(Fig. 22)



(Fig. 23)



(Fig. 24)

Dans *La ligne de démarcation*, il est également question de représailles⁷⁸. Les villageois sont menacés si les deux aviateurs ne sont pas dénoncés et arrêtés. Cela est encore plus explicité dans *Le silence de la mer*. Le film s'ouvre sur le manuscrit de Vercors où il est inscrit « à la

⁷² *Un ami viendra ce soir* : 01''27'28

⁷³ *Un ami viendra ce soir* : 00''19'20 – 00''20'27

⁷⁴ *Un ami viendra ce soir* : 00''15'22

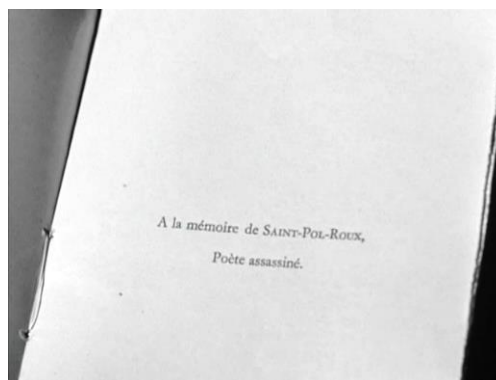
⁷⁵ *Un ami viendra ce soir* : 00''16'21

⁷⁶ *Un ami viendra ce soir* : 00''16'25

⁷⁷ *Un ami viendra ce soir* : 01'33'41 – 01'33'45

⁷⁸ *La ligne de démarcation* : 01''17'00 – 01''30'00

mémoire de Saint-Pol-Roux, Poète assassiné (Fig. 25)⁷⁹. Ce dernier a été victime d'une violente agression par l'occupant en juin 1940 dont il ne se remettra pas. Le cinéaste débute ainsi le film en évoquant le fanatisme allemand. De même, Von Ebrennac de retour de Paris est interpellé par une affiche dans la gare qu'il n'avait pas pris soin de regarder précédemment. Il est médusé par ce qu'il lit (Fig. 26)⁸⁰. Le réalisateur insiste sur son visage en gros plan : la sidération l'emporte (Fig. 27)⁸¹. L'affiche annonce l'exécution de douze otages en représailles de l'assassinat d'un soldat allemand (Fig. 28)⁸². L'affiche avertit que les représailles seront plus sévères en cas de nouvel attentat (Fig. 29)⁸³. Jean-Pierre Melville filme d'abord en gros plan, von Ebrennac lisant l'affiche. On lit sur son visage son désarroi. Puis, la caméra se pose sur l'affiche et pour finir de nouveau en gros plan le visage de l'officier. Le procédé permet d'accentuer la monstruosité de l'information.



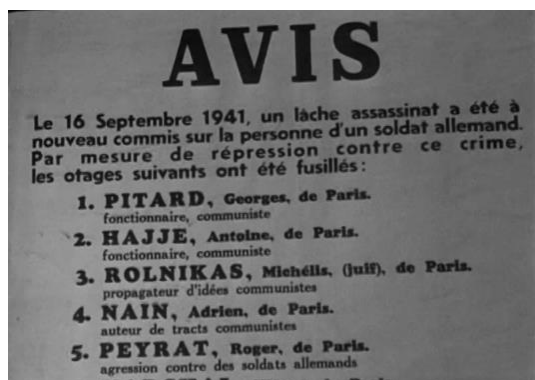
(Fig. 25)



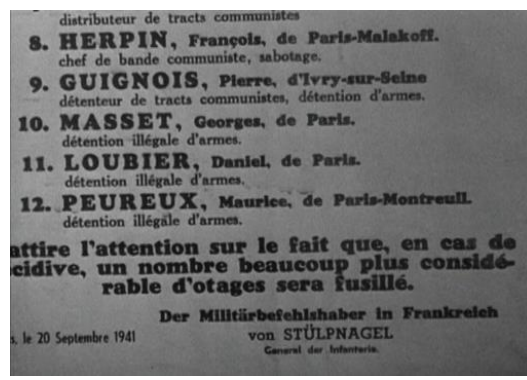
(Fig. 26)



(Fig. 27)



(Fig. 28)



(Fig. 29)

⁷⁹ *Le silence de la mer* : 00''01'15

⁸⁰ *Le silence de la mer* : 01''10'19

⁸¹ *Le silence de la mer* : 01''10'42

⁸² *Le silence de la mer* : 01''10'30

⁸³ *Le silence de la mer* : 01''10'38

Les Allemands sont imagés comme fourbes, perfides. Dans *Un ami viendra ce soir*, le traître est l'agent de l'*Abwehr*, infiltré, dissimulé derrière sa fausse identité de médecin suisse officiant pour la Croix Rouge. Il finit par dévoiler sa vraie nature quand il est confondu par le Dr Lestrade. Après avoir été interrogé par l'officier, Philippe Prunier un patient de l'hôpital joué par Saturnin Fabre, reconnaît l'imposteur en affirmant que les méthodes utilisées ne peuvent être que celles d'un Allemand : « votre méthode vous a perdu, une fois de plus - la flatterie... le sourire – et quand la confiance est gagnée, le coup qui assomme⁸⁴ ! ».

Dans *Le silence de la mer*, le vieil homme s'interroge sur la finalité des intentions de von Ebrennac quand ce dernier se présente en tenue civile : « était-ce pour nous épargner la vue de l'uniforme ennemi ? Ou pour nous le faire oublier, - pour nous habituer à la personne ? »⁸⁵

A Paris, la naïveté de von Ebrennac est soumise à rude épreuve quand ses amis affirment manipuler la France, pour mieux la détruire : « Ne comprenez-vous pas que nous les bernons ? Nous ne laisserons pas la France se relever à notre frontière. (...) C'est l'occasion de détruire la France, nous le ferons. Pas seulement sa puissance, son âme aussi (...) nous la pourrions par nos sourires et nos ménagements, (...) nous les flatterons, nous les endormirons »⁸⁶. L'officier allemand réalise alors qu'il n'y a plus d'espoir pour l'Allemagne.

L'image de l'Allemagne cruelle, perfide, violente, est portée par la police allemande et par la *Wehrmacht*. Dans le silence de la mer, von Ebrennac est un officier de l'armée allemande naïf et ignorant, courtois. Il fait partie des allemands « *Korrekt* ». Homme cultivé, musicien, passionné d'art et de littérature, étranger à la politique nazie, sa présence en France est source d'émerveillement. Cependant les officiers rencontrés à Paris appartiennent autant à la *Wehrmacht* qu'à la police allemande. Dans *Un ami viendra ce soir*, l'armée réprime durement le village, et le *faux* Dr Tiller est membre de l'*Abwehr* (contre-espionnage de la *Wehrmacht*). Le film de Claude Chabrol, fait la distinction entre l'attitude des SS et celle du major de la *Wehrmacht*. Les hommes de la *gestapo* s'illustrent par leur cruauté, leur intransigeance, leur zèle alors que le major von Pritsch ne croit pas en la victoire allemande, éprouve de la considération et fait preuve de respect pour les Français, surtout vis-à-vis-des chatelains du village. Ce sont les agents de la *gestapo* qui menacent, qui torturent... Le comportement des hommes de la *Wehrmacht* sous le commandement de Von Pritsch, dépend de la situation : parfois ridiculisés ou cordiaux, parfois rigides et impitoyables. Au demeurant, dans les fictions présen-

⁸⁴ *Un ami viendra ce soir* : 01''19'25 – 01''20'00

⁸⁵ *Le silence de la mer* : 00''20'55 – 00''21'13

⁸⁶ *Le silence de la mer* : 01''07'30 – 01''09'58

tées, l'humanité des Allemands n'est globalement pas la règle, bien au contraire. Si les majors von Pritsch et Von Ebrennac font preuve d'une certaine civilité, l'image qui ressort des Allemands est davantage celle d'un peuple féroce, sadique et sanguinaire, quelle que soit l'institution à laquelle ils sont rattachés.

En outre, les deux officiers précédemment évoqués, manifestent lâcheté et soumission. Le vieil homme espère un temps que von Ebrennac se révolte : le jour de son départ, il lui soumet une maxime d'Anatole France « il est bon qu'un soldat désobéisse à des ordres criminels » (Fig. 30)⁸⁷. Le film débute également par un monologue du *vieux* : « ainsi, il était parti, ainsi, il se soumettait... comme les autres, comme tous les autres, comme tout ce malheureux peuple »⁸⁸. Confrontés aux ordres ou aux mesures indignes et contestables, les deux officiers affichent assujettissement, résignation et obéissance. Dans *Un ami viendra ce soir*, le commandant Gérard s'interroge sur nature du devoir du peuple allemand : « Vous autres, avez une conception du devoir, qui jusqu'à présent, a échappé au reste de l'univers »⁸⁹.



(Fig. 30)

Dans le livre de Vercors, ne figure pas la proposition de révolte offerte à l'officier à travers la citation d'Anatole France, ni la soumission de l'officier et sa résignation. Vercors n'a pas associé la responsabilité collective du peuple allemand. En 1941, les résistants se battent contre Hitler. Cependant, Vercors a inséré le passage dans la réédition de 1951. Le livre, publié début 1942, est antérieur à la pression croissante de l'occupant, à la répression et aux exactions qui se sont multipliées à partir de 1942 et surtout 1943. Jean-Pierre Melville l'a intégré.

⁸⁷ *Le silence de la mer* : 01''20'02

⁸⁸ *Le silence de la mer* 00''02'38 – 00''02'48

⁸⁹ *Un ami viendra ce soir* : 01''31'25

6.3- Rejet de la politique génocidaire nazie

Enfin, dans les trois fictions étudiées l'hostilité vis-à-vis de l'Allemagne se nourrit de la politique antisémite nazie. Dans *Un ami viendra ce soir*, les allusions à l'extermination sont nombreuses. D'abord, quand le *faux* Dr Tiller interroge Monsieur Prunier (il cherche à démasquer le commandant Gérard), un dialogue s'engage dans lequel le patient prétend engager un combat contre ses ennemis allemands⁹⁰ :

- « Vous en avez déjà tué ?
- Oui, mais, c'est une besogne qui me fait mal au cœur. Je n'opère pas moi-même. Nous avons des spécialistes.
- Mitraillettes, revolver ?
- Couteau, c'est plus salissant, mais c'est moins sonore.
- Et les cadavres, qu'est-ce que vous en faites ?
- Ah, voilà – les cadavres. Nous ne les gardons pas. Nous ne sommes pas assez organisés. Nous n'avons pas encore de four crématoire. (Fig. 31)⁹¹
- Et vous procédez fréquemment à ce genre d'opération ?
- Mais, on ne fait que ça ! Seulement nous sommes submergés. Ils sont comme des poux. (Fig. 32)⁹² Au fur et à mesure qu'on les écrase, il en arrive d'autres ; il en vient de partout Dr Tiller. » (Fig. 33)⁹³



(Fig. 31)

(Fig. 32)

(Fig. 33)

Raymond Bernard filme en très gros plan Monsieur Prunier. Ce dernier fixe l'officier de l'*Abwehr* et rapprochant son visage du sien, tout en insistant sur certains mots, comme pour le mettre en accusation notamment quand il évoque les fours crématoires. Le vocabulaire utilisé

⁹⁰ *Un ami viendra ce soir* : 01''17'46 – 01''18'22

⁹¹ *Un ami viendra ce soir* : 01''18'09

⁹² *Un ami viendra ce soir* : 01''18'16

⁹³ *Un ami viendra ce soir* : 01''18'22

dans le scénario est davantage celui utilisé par les nazis quand ils évoquent l'extermination des Juifs.

L'idéologie nazie est dénoncée dans une scène suivante. Il est évoqué l'assassinat des individus jugés indésirables, comme les déficients mentaux et les juifs. Le *faux* Dr Tiller, mentionne la destruction de l'hôpital par ses troupes afin d'anéantir la Résistance. Il se réjouit également que cela permette d'éliminer, par la même occasion, les aliénés de l'institut : « Il me paraît ridicule que dans un pays ruiné et affamé comme la France, on nourrisse encore des individus qui ne sont plus qu'une gêne pour la société ». Le résistant ironise afin de vilipender la folie nazie : « ah que voulez-vous, nous sommes encore une nation d'arriérés. Nous ne connaissons que par ouï-dire les méthodes industrielles de stérilisation, de vivisection, appliquées aux êtres humains... et surtout les femmes au camp de ... d'extermination ? c'est bien le mot exact ? N'est-ce pas ? ... qui place votre pays au pinacle de la civilisation et de la culture »⁹⁴. De même, quand l'Allemand avoue son amour pour Hélène, elle lui révèle sa véritable identité, en lui signifiant qu'il est donc épris d'une juive, alors qu'il avait pour mission de la haïr et de l'éliminer⁹⁵.

Dans *La ligne de démarcation*, l'antisémitisme et la politique d'extermination sont suggérés à travers le personnage de Cheti, qui vend ses services pour faire passer des familles juives de l'autre côté de la ligne de démarcation (Fig. 34)⁹⁶. Personnage perfide et surnois, il n'hésite pas à voler ses victimes après les avoir abandonnées aux soldats allemands. Le cinéaste montre ainsi, une patrouille allemande entrant dans le village et escortant une famille juive (trois générations, deux couples et un nourrisson) (Fig. 35)⁹⁷. Les commentaires des villageois rendent compte du sort qui leur est réservé : « il paraît qu'ils les emmènent dans des camps... même le tout petit⁹⁸ ».

⁹⁴ *Un ami viendra ce soir* : 01''35'00 – 01'35'30

⁹⁵ *Un ami viendra ce soir* : 01''43'2 – 01''45'30

⁹⁶ *La ligne de démarcation* : 00''43'05

⁹⁷ *La ligne de démarcation* : 00''47'44

⁹⁸ *La ligne de démarcation* : 00''49'10

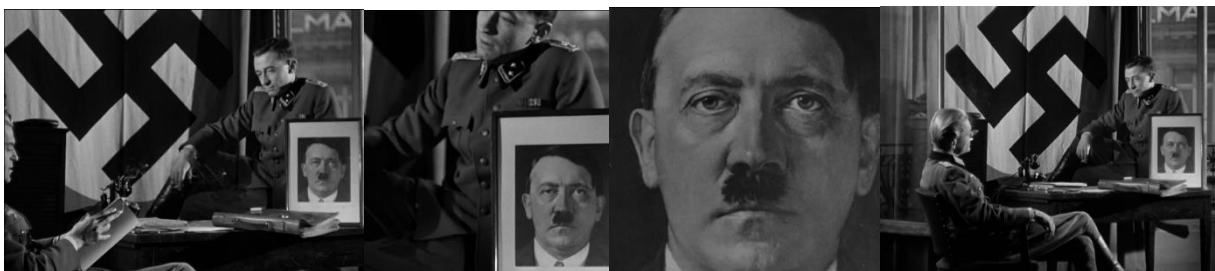


(Fig. 34)



(Fig. 35)

Enfin, c'est sans aucun doute dans *Le silence de la mer* que la politique d'extermination nazie est la plus précisément décrite. Jean-Pierre Melville filme en effet une scène, où l'officier von Ebrennac est en visite à Paris auprès d'un ami d'enfance (officier SS). L'échange entre les deux hommes porte sur Treblinka⁹⁹. Von Ebrennac saisit le rapport exposant les *performances* du camp. La scène se situe dans le bureau du SS, von Ebrennac est assis dans un fauteuil devant son ami, lui-même assis sur son bureau sur lequel est exposé un portrait de Hitler. La caméra cadre les deux hommes (Fig. 36)¹⁰⁰, puis se rapproche progressivement vers le SS (Fig. 37)¹⁰¹ pour terminer sur un très gros plan du Führer (Fig. 38)¹⁰². Le rapport lu, la caméra s'éloigne du portrait d'Hitler pour revenir sur un cadrage plus large intégrant les deux hommes (fig. 39)¹⁰³. Pendant que le rapport est lu, une musique accentue la conception dramatique de la séquence. Il est question de chambres spéciales au gaz monoxyde, de fours crématoires, de chambre à gaz... le rapport évoque les *rendements* de l'extermination : cinq cents personnes par jour mais le projet en expérimentation, prévoit deux mille individus par jour. Le SS explique que dans ce camps-là, l'extermination est terminée ; ce qui sous-entend qu'il y a d'autres camps.



(Fig. 36)

(Fig. 37)

(Fig. 38)

(Fig. 39)

⁹⁹ *Le silence de la mer* : 01''02'20 – 01'03'50

¹⁰⁰ *Le silence de la mer* : 01''02'38

¹⁰¹ *Le silence de la mer* : 01''02'47

¹⁰² *Le silence de la mer* : 01''03'03

¹⁰³ *Le silence de la mer* : 01''03'48

Jean-Pierre Melville a rajouté cette scène qui n'apparaît pas dans le livre de Vercors. Le livre a en effet été écrit en 1941. Le film est censé se dérouler durant l'hiver 1941 avant même l'application de *la solution finale*. Cet anachronisme rend compte de la volonté du cinéaste d'intégrer au récit, les crimes de la barbarie nazie, en dépit de l'œuvre originelle. La soumission d'Ebrennac, son obéissance sont d'autant plus insoutenables. Le contexte politique et sociale de la sortie du film, encourage en effet davantage, à l'affirmation d'une germanophobie affirmée. La libération des camps et la découverte de la dimension du processus d'extermination au lendemain du conflit renseignent sur l'ampleur des crimes commis par les nazis. L'œuvre de Vercors a été adaptée en conséquence.

Le scénario de *La ligne de démarcation*, est tiré d'une nouvelle du Colonel Rémy (Gilbert Renault) résistant français, compagnon de la Libération, avant de devenir un écrivain populaire au lendemain de la guerre. Plusieurs ouvrages d'une série qui comporte 22 volumes reprennent les récits de franchissement de la ligne de démarcation de juin 1940 à novembre 1942, pour des fugitifs, Résistants, prisonniers évadés ou juifs désirants rejoindre la zone libre.

Raymond Bernard, est le fils cadet de l'écrivain Tristan Bernard et le frère de l'auteur dramatique Jean-Jacques Bernard¹⁰⁴. Juif, Raymond Bernard s'est réfugié à Nice puis dans le Vercors ; son père a été interné à Drancy et son frère déporté ainsi que son neveu¹⁰⁵. Tristan Bernard est relâché après l'intervention de Guitry. Son neveu meurt en déportation. L'univers concentrationnaire et le processus de mise à mort dans les camps d'extermination le concernent donc intimement. Le scénariste est également l'auteur de la pièce à l'origine du film. Jacques Companeéz (Jacob Kompaneizeff) est un réfugié juif qui a subi les pogroms en Russie et les lois antisémites allemandes. La politique génocidaire allemande fait ainsi parti de l'histoire personnelle des auteurs du film.

Cette haine de l'Allemand, cette hostilité et le rejet des valeurs et de l'idéologie nazie, expliquent le refus de la population française. La population rurale va ainsi exprimer son opposition.

¹⁰⁴ Ciné-ressources, fiche personnalité, Raymond Bernard, cinémathèque.fr

¹⁰⁵ *Avant-Scène- (cinéma)*, n°256, 15 novembre 1980.

Chapitre 7 – Entre résignation et non-consentement

Les trois fictions proposées montrent globalement, une population rurale totalement acquise à la Résistance. Cependant, quelques éléments choisissent l'attentisme quand d'autres peu nombreux prennent le chemin de la collaboration.

7.1- Population et maquis

Dans *Un ami viendra ce soir*, les maquisards vivent avec les paysans. Certains sont originaires du village. Quand l'alerte est donnée, annonçant *la montée* des troupes allemandes au village, l'agitation est à son paroxysme. La configuration des lieux s'étage sur plusieurs sites : en bas, dans la vallée, un bourg dans lequel est stationnée l'armée allemande ; sur les hauteurs un village, puis un peu plus haut la maison de santé et enfin le maquis. Le film porte sur les trois derniers niveaux. Le village est isolé de la vallée et l'occupant n'y est pas à demeure. L'accès limité (route sinueuse de campagne) permet d'anticiper les incursions ennemies (Fig. 40 et 41)¹. Le réalisateur filme les troupes monter par la route de montagne. La maison de santé est en lien avec le village. Le maquis s'appuie sur les deux sites précédents. Les maquisards vivent au quotidien au village. Par exemple, un maquisard, Albert, est l'ami de Claire l'employée des postes. Dans la fuite, on voit les fils embrasser leurs mères (Fig. 42 et 43)², les hommes leurs femmes. Les vieilles regardent partir avec tendresse les jeunes du village (Fig. 44)³. Les hommes écoutent radio-Londres dans le café (Fig. 45)⁴. Dans leur course, ils croisent bergers et paysans. Albert prévient, une villageoise que les maquisards quittent le village et qu'ils seront absents pour le dîner. Le village entretient ainsi les hommes du maquis (logement, nourriture). Quand les Allemands pénètrent dans le village ; ce dernier est désert ; il ne reste que les femmes, les enfants et les plus âgés.

¹ *Un ami viendra ce soir* : 00''11'23 et 00''11'55

² *Un ami viendra ce soir* : 00''11'06 et 00''11'09

³ *Un ami viendra ce soir* : 00''11'04

⁴ *Un ami viendra ce soir* : 00''11'40



(Fig. 40)



(Fig. 41)



(Fig. 45)



(Fig. 42)



(Fig. 43)



(Fig. 44)

Les premières séquences du film montrent donc, la complicité entre les paysans et les maquisards. Les habitants procurent indéniablement le ravitaillement et l'hébergement. Pour les maquisards, la meilleure cache reste chez l'habitant. Les conditions sont moins rudes et ils peuvent être avertis de l'arrivée des colonnes allemandes. La nourriture reste la grande affaire des maquis, l'implantation dans un village permet la survie effective. Il s'agit d'une solidarité active. Le village entier semble mobilisé. Le comportement des habitants est ici unanimement favorable au maquis. L'adhésion est notamment stimulée par la présence de locaux. Les maquisards semblent être des « *gens connus* », « *les enfants du pays* », auxquels se rajoutent quelques *étrangers*. Les résistants vivent donc en symbiose avec la population locale.

L'installation de maquis fait encourir aux communautés rurales de réels risques de répression. Les Allemands qualifient les maquisards de terroristes : il s'agit du vocabulaire usuel. En effet, les civils armés en pays occupés sont assimilés à des « francs-tireurs ». Aucun statut ne les protège, ils sont considérés comme des hors-la-loi et avec eux ceux qui les aident.

Le village constitue ainsi, une proie facile pour les représailles de l'occupant. Cependant, les villageois ne cèdent à aucun mouvement de panique. La pression des Allemands n'est pas déterminante. La communauté rurale protège les maquisards par le silence. Aucun ne cède à

la dénonciation malgré les tortures, la destruction d'une partie du village et les exécutions sommaires. Le déchainement de la violence installe un climat de terreur inefficace face à la détermination des paysans. Le réalisateur montre tout le panel répressif de la *Wehrmacht* : interrogatoire individuel pour isoler les paysans et les contraindre à dénoncer le maquis, menaces, tortures dans une pièce voisine des jeunes hommes du village afin d'inciter les autres à la délation, exécutions du couple d'aubergistes et incendie de leur commerce après avoir trouvé une arme dissimulée dans une meule de paille, village au final détruit, ... Face à ce déferlement de violence, les villageois restent placides et inflexibles. Leur mérite en est d'autant plus remarquable. Seule une femme émet des doutes, en entendant son fils hurler sous la torture, mais se tait sous la menace de son conjoint. De surcroît, les exactions commises encouragent la désobéissance.

On peut ainsi ostensiblement exposer que le film propose une imagerie d'Epinal quant à sa vision de l'engagement des paysans auprès des Résistants. Le raccourci vers une France unanimement résistante est inéluctable. Cependant, Raymond Bernard a lui-même séjourné dans le Vercors où il s'y est réfugié une large partie de la guerre et jusqu'à la Libération. En outre, la scène se situe en août 1944 après les débarquements de Normandie et de Provence. La Libération du pays n'est plus chimérique ; La supériorité a changé de camp comme la légitimité. Le combat des maquisards paraît juste et la victoire semble proche, du moins elle n'est plus utopique. La présence des alliés sur le territoire, le reflux du Reich sur tous les fronts adjoint à la germanophobie comme précédemment exposé, etc., peuvent laisser envisager un soutien populaire réel. A l'été 1944, la fidélité des paysans et du monde rural à Vichy est largement consommée : politique du ravitaillement et réquisitions, STO, répression, collusion avec l'Allemagne avérée... D'ailleurs le cinéaste associe Pétain et les nazis par le glissement de la caméra, d'un portrait de Pétain vers l'officier allemand éructant des ordres et des menaces (Fig. 46)⁵. Les campagnes sont mûres, depuis au moins 1942, pour être réceptives à toute action susceptible de les délivrer de l'occupation.

(Fig. 46)



⁵ *Un ami viendra ce soir* : 00''13'08

7.2- population du non-consentement

Dans *Le silence de la mer*, Werner von Ebrennac mentionne le comportement des Français. Il décrit dans un premier temps, la lâcheté qu'il a constatée dès son arrivée en France : « Quand nous sommes entrés à Saintes, j'étais heureux que la population nous recevait bien. J'étais très heureux. Je pensais : "ce sera facile". Et puis j'ai vu que ce n'était pas cela du tout, que c'était la lâcheté. J'ai méprisé ces gens. Et j'ai craint pour la France. Je pensais : "Est-elle vraiment devenue ainsi ? Non ! Non. Je l'ai vue ensuite ; et maintenant, je suis heureux de son visage sévère. Je suis heureux d'avoir trouvé ici un vieil homme digne et une demoiselle silencieuse⁶ ».

Ici, le cinéaste souligne les deux types de comportement : d'un côté, l'attentisme, la veulerie et de l'autre le refus. Il ne quantifie pas la posture des uns et des autres, il ne caricature pas l'attitude des Français dans une forme de généralisation des comportements. Il signale son existence. Déplacée dans le contexte de l'écriture de la nouvelle, la scène invite à penser que Vercors incite les Français à refuser l'occupation allemande. Il propose une conduite honorable, accessible à tous, rationnelle et primordiale face à l'occupant. Cela induit, naturellement, le rejet de la collaboration.

Une scène suivante dévoile la collaboration à travers la presse. A la Une du journal, on voit la photographie de l'Entrevue de Montoire et la fameuse *poignée de main* entre Hitler et Pétain (Fig. 47)⁷, le 24 octobre 1940. Sur la partie inférieure, une photographie montre Laval rencontrant Hitler le 22 octobre (Fig. 48)⁸, au préalable de l'entrevue de Montoire.



(Fig. 47)



(Fig. 48)

⁶ *Le silence de la mer* : 00''27'00 – 00''27'53

⁷ *Le silence de la mer* : 00''45'34

⁸ *Le silence de la mer* : 00''45'39

Puis la scène se poursuit par von Ebrennac qui lit un passage de Macbeth et commente sa lecture en se référant à Pétain : « N'est-ce pas là ce qui doit troubler les nuits de votre président ? Je plains cet homme, vraiment, malgré le mépris qu'il m'inspire comme à vous. (...) seulement ... seulement... pouvait-on souhaiter autre chose ? qui donc, sinon un aussi morne ambitieux, eût accepté ce rôle ? Or, il le fallait. Oui, il fallait quelqu'un qui acceptât de vendre sa patrie⁹. » Ici, von Ebrennac vante les mérites de la collaboration même s'il reconnaît que Pétain est homme pitoyable et haïssable. Le cinéaste s'attarde sur les deux hôtes qui se figent à l'évocation de la collaboration et de Pétain. La condamnation du régime et de son dirigeant est sans équivoque.

Ainsi, si sous la plume de Vercors en 1941, on pouvait comprendre « *il faut refuser la collaboration et rejeter l'occupant* », par la caméra de Melville, on peut voir et entendre, « *ils ont refusé la collaboration et rejeté l'occupant* ». Le *non-consentement* de la population rurale est donc représenté ici.

Le refus est également transcrit dans *La ligne de démarcation*. Le film transcrit les comportements de gens ordinaires, d'un petit village du Jura, face à des situations inédites, en temps de guerre. Les uns agissent honorablement, les autres se fourvoient gauchement, tandis que d'autres se résignent. Chabrol ne fixant pas une classification manichéenne des comportements français, choisit de montrer des personnages qui parfois s'accommodent d'arrangements contestables, tout en agissant par ailleurs avec humanité.

Le film envisage en effet, ce que l'on peut qualifier comme de « l'infra-résistance » ou « péri-résistance », pour reprendre les termes Michel Boivin et Jean Quellien, précédemment cités. Chabrol envisage dans un premier temps le refus de la défaite, par la prise de position de certains de ses personnages. En effet, la défaite n'est pas perçue comme définitive. Le médecin Jacques Lafaye, joué par Daniel Gélin l'exprime clairement : « nous ne sommes battus que provisoirement non ? »¹⁰. Plus loin, la comtesse de Damville affirme « la guerre n'est pas finie »¹¹. L'espoir est maintenu et le patriotisme l'emporte. Le refus de la défaite est également manifesté par les prises de position des anciens combattants (précédemment évoquées), qui rappellent Verdun.

⁹ *Le silence de la mer* : 00''45'40 – 00''47'47

¹⁰ *La ligne de démarcation* : 00''13'28

¹¹ *La ligne de démarcation* : 00''23'07

L'espoir est entretenu par l'écoute de la radio anglaise. On voit notamment la Comtesse écouter la BBC (Fig. 49)¹². Les hommes de la *gestapo* rappellent le caractère prohibé de cet acte¹³, tout comme le comte qui explique à sa femme que le vétérinaire du village voisin a été arrêté par une patrouille pour avoir écouté la radio interdite¹⁴. D'ailleurs à la fin du film, la comtesse est appréhendée sous ce prétexte, et internée à Vittel dans un camp réservé aux Anglais¹⁵.



(Fig. 49)

Les moqueries à l'égard de l'occupant constituent un acte transgressif récurrent. Les villageois profitent de la mauvaise maîtrise de la langue des Allemands pour proférer injures, facéties et autres quolibets. On voit notamment chez le coiffeur, les hommes du village chahuter un jeune soldat¹⁶, ou le père du passeur railler les soldats à leur insu¹⁷. Le journaliste du canard enchaîné, commentant *La ligne de démarcation*, apprécie cette mention : « cette atmosphère, on la retrouve assez dans le film de Chabrol : « le Français n'a jamais été aussi cocardier que pendant cette période. Traiter de con avec le sourire, l'Allemand qui ne vous comprenait pas, était une satisfaction puérile que chacun s'est offerte, avec le sentiment de s'être décerné un brevet de résistance¹⁸ ».

Des prises de position anti-nationales sont émises par le comte et par le major Von Pritsch. La discussion s'attarde un instant sur Pétain dont la figure et la politique sont dépréciées¹⁹. L'officier français blessé et anéanti par la défaite demande avec ironie : « le maréchal Pétain ne nous montre-t-il pas la voie ? ». Le major allemand dit que Pétain « sait très bien finasser ».

¹² La ligne de démarcation : 00''52'00

¹³ La ligne de démarcation : 01''43'45

¹⁴ La ligne de démarcation : 00''53'20

¹⁵ La ligne de démarcation : 01''44'00

¹⁶ La ligne de démarcation : 00''42'15

¹⁷ Scène précédemment évoquée, *la ligne de démarcation* : 00''39'10 – 00''39'50, (Fig. 1 & 2)

¹⁸ M. D., *Le canard enchaîné*, 1/06/1966.

¹⁹ La ligne de démarcation : 00''28'00 – 00''28'30

Les symboles républicains sont affirmés. Le vieillard dans *Le silence de la mer*, se désespère de voir la Marianne descendue de son socle et remplacée par un portrait du Führer²⁰, dans la mairie de son village investie par la kommandantur. Les villageois dans *La ligne de démarcation*, entonnent *la Marseillaise* en hommage au comte abattu par les Allemands²¹. Acte qui n'est pas sans rappeler les manifestations républicaines *clandestines* qui ont pu avoir lieu à l'occasion des obsèques des victimes de la répression ou des aviateurs abattus, mais également en l'honneur des fêtes nationales.

Enfin, le non-consentement est traduit par le dégoût et la désapprobation de la politique antisémite de l'Allemagne nazie. Quand la patrouille allemande ramène au village la famille juive qui avait tenté de passer la ligne de démarcation²², les villageois se pressent au passage des persécutés (Fig. 50, 51, 52, 53)²³. La scène débute par le son des cloches qui signalent le début de l'office dominicale. Puis le contraste est marqué par le silence qui s'impose à l'arrivée de l'escorte. On entend seulement les pleurs du nourrisson et le bruit des pas sur le chemin. L'opposition est ainsi soulignée par le silence réprobateur des villageois et par les visages exprimant à la fois la répugnance et la compassion.



(Fig. 50)

(Fig. 51)

(Fig. 52)

(Fig. 53)

Chabrol par ces différentes séquences met en scène l'image d'un village massivement « d'esprit résistant ». Le pétainisme n'est donc pas ici la caractéristique principale des campagnes. Cependant, il n'oublie pas, l'existence dans chaque village de personnages moins recommandables.

²⁰ *Le silence de la mer* : 00''52'49

²¹ *La ligne de démarcation* : 01''54'30

²² *La ligne de démarcation* : 00''47'00 – 0''49'15

²³ *La ligne de démarcation* : 00''47'59 ; 00''48'01 ; 00''48'18 ; 00''48'38.

7.3- Résignation et collaboration

Tout d'abord, le marché noir est présenté dans *La ligne de démarcation*, comme un acte patriotique car il prive les Allemands, de certaines denrées mais c'est aussi un impératif de survie. C'est la comtesse de Damville qui s'adonne à cette pratique avec la complicité du coiffeur. Le commerçant explique qu'il a un réseau, grâce auquel ils peuvent obtenir tout ce qu'ils veulent. Il précise aussi, que les douaniers allemands sont corruptibles et corrompus. Ici, les paysans ne sont donc pas au centre du trafic ; l'enrichissement du commerçant ne semble pas être non plus, la spécificité première. La comtesse et la femme du médecin disent manquer de tout. La femme du médecin explique que la démarche de Mary leur permet de ne pas mourir de faim. Le marché noir est ici, davantage associé à la solidarité villageoise. Devant la surprise du comte, le médecin se donne « bonne conscience », en affirmant la nécessité de « se débrouiller » et de nuire à l'ennemi : « ce jambon que nous allons rapporter grâce à Mary et grâce au coiffeur, et bien ce sont les Allemands qui l'auraient bouffé »²⁴. Mise à part cet épisode, il n'est nullement fait mention du marché noir dans aucune des trois fictions. Les carences et les pénuries alimentaires ne sont pas véritablement aux scénarios. Ici, on a une justification sommaire de la nécessité du marché noir sans y percevoir une réelle obligation. Au demeurant, les aliments achetés ne sont pas réellement des produits de première nécessité (charcuterie, thé, chocolat et café). En somme, ici, le marché noir est présenté comme un moyen de garder un certain confort pour ceux qui en ont les moyens.

Par ailleurs, dans *La ligne de démarcation*, le cinéaste montre l'ambiguïté des situations. Par l'intermédiaire du coiffeur et de sa femme, de la comtesse ou même du médecin, il illustre les comportements-double. En effet, si le commerçant profite du marché noir, notamment en s'appuyant sur l'occupant, il donne l'alerte quand certains habitants du village sont menacés par la répression. Le médecin et la comtesse participent à la Résistance tout en profitant du marché noir. Les représentations ne sont donc pas celles d'une France *en noir et blanc*.

Ensuite, dans *La ligne de démarcation*, la résignation est portée par le personnage du comte de Damville. Il incarne un officier de l'armée française, blessé de guerre durant la campagne de France, soigné à Vichy puis libéré. Le major Von Pritsch le décrit comme un officier brisé par la défaite²⁵. Mortifié, lui-même se définit comme « un officier battu et à demi-

²⁴ *La ligne de démarcation* : 00''13'20

²⁵ *La ligne de démarcation* : 00''21'22

impotent »²⁶ et rappelle sa blessure à qui veut l'entendre : « ma jambe est rétive »²⁷. Humilié, il évoque à plusieurs reprises la défaite, pour en expliquer les causes : « c'est à cause des scribouillards que l'on a perdu la guerre »²⁸, « les raisons de notre défaite, c'est la débrouillardise »²⁹. Il reproche aux Anglais de les avoir abandonnés pendant la bataille : « (...) vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de combattre dans un ciel déserté par l'aviation alliée »³⁰. Cynique, il évoque le succès du passage de la ligne de démarcation par un évadé abattu par une patrouille : « il a tenté de passer en zone libre, il y est maintenant, mort, mais il y est ! »³¹. Pour lui, la guerre est finie : « l'issue, malheureusement, ne fait aucun doute »³². Il n'y a plus aucun espoir, notamment du fait de la supériorité allemande : « j'ai pu mesurer l'étendue des forces allemandes, croyez-moi, elle écraserait toutes vellétés de résistance »³³. Pour lui, l'invasion de l'Angleterre n'est qu'une question de temps malgré le changement de stratégie allemande. Les illusions sont vaines. Continuez les combats, n'entraîne que la souffrance et la désillusion « plus la guerre sera longue, plus de pauvres gens souffriront »³⁴.

Il va même jusqu'à condamner la Résistance et de Gaulle. Pour lui la Résistance est inefficace et inutile : « Faire quelque chose ? Quoi, par exemple ? Couper les lignes téléphoniques ? Elles seront réparées dans l'heure qui suit. Vous savez aussi bien que moi, ce qui est arrivé à ce pauvre type qui a voulu s'amuser à ce jeu. Pour cinquante mètres de lignes aussitôt remis en place, il a été conduit au peloton d'exécution. »³⁵ Le risque est démesuré au regard du bénéfice. Encourager la Résistance est non seulement inconscient mais aussi malhonnête et pernicieux : « soyons raisonnable, cette petite guerre qui ne peut causer aux Allemands aucun préjudice sérieux, ne leur donne que de bons prétextes pour se raidir dans leur attitude. Je dis que ceux qui l'inspirent sont des criminels »³⁶.

En outre, il s'oppose aux actes de résistance spontanés de sa femme et de son personnel³⁷. Il ne se sent pas concerné et le risque est trop important. Pour lui, la répression allemande correspond à un mode de défense : c'est une réponse logique. La défier, l'attiser est irrespon-

²⁶ *La ligne de démarcation* : 00''09'30

²⁷ *La ligne de démarcation* : 00''26'40

²⁸ *La ligne de démarcation* : 00''08'52

²⁹ *La ligne de démarcation* : 00''13'17

³⁰ *La ligne de démarcation* : 00''23'36

³¹ *La ligne de démarcation* : 00''22'27

³² *La ligne de démarcation* : 00''23'10

³³ *La ligne de démarcation* : 00''24'00

³⁴ *La ligne de démarcation* : 00''22'50

³⁵ *La ligne de démarcation* : 00''25'00

³⁶ *La ligne de démarcation* : 00''25'54

³⁷ *La ligne de démarcation* : 00''29'40 – 00''31'45

sable. Ainsi, attentisme et lâcheté font aussi partie du panel des comportements des ruraux dans les représentations cinématographiques.

Aussi, *La ligne de démarcation* envisage la collaboration, et l'opportunisme d'un passeur abject. L'interprète de la kommandantur, salarié de la *Wehrmacht*, Monsieur Loiseau, est chargé de recueillir toutes les informations pouvant aider l'occupant. Il s'agit d'un informateur sur lequel le major et la *gestapo* font régulièrement pression. On ne connaît pas ses motivations précises, mais il semble que l'intérêt personnel prime sur les convictions idéologiques. Le « traître » a pour mission de fournir les informations susceptibles de confondre les responsables de l'évasion de l'aviateur et démasquer ceux qui lui procurent un refuge. On le trouve à la kommandantur (Fig. 54 et 55)³⁸. Il leur assure de sa loyauté et de son dévouement. Le personnage est turpide et couard. Le cinéaste le filme auprès des habitants qu'il interroge gauchement (Fig. 59 et 60)³⁹ ou qu'il espionne afin de déceler les attitudes douteuses et suspectes (Fig. 57 et 58)⁴⁰, puis qu'il trahit. La musique, l'éclairage, les gros plans font de monsieur Loiseau, un personnage répugnant et haïssable (Fig. 56)⁴¹.



(Fig. 54)



(Fig. 55)



(Fig. 56)



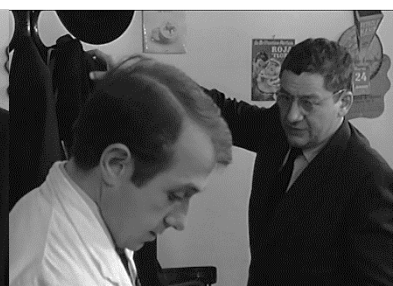
(Fig. 57)



(Fig. 58)



(Fig. 59)



(Fig. 60)

³⁸ *La ligne de démarcation* : 01''00'52 et 01''18'02

³⁹ *La ligne de démarcation* : 01''31'59 et 01''31'34

⁴⁰ *La Ligne de démarcation* : 01''32'37 et 01''29'04

⁴¹ *La ligne de démarcation* : 01''19'09

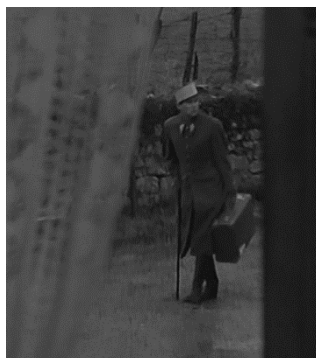
Le personnage de Chéti est un passeur qui vend ses services. On le voit profiter de la détresse des pauvres gens qu'il pressure sans scrupules, autant que faire se peut. Cupide et perfide, il abandonne ses victimes après les avoir détroussé, non sans les avoir dénoncé au préalable. Il est à noter que dans aucun des films, les actes de collaborations ne sont portés par l'Etat où ses représentants. Ces actes sont individuels et n'engagent que leurs auteurs. En effet, ni les représentants (maires), ni les auxiliaires de l'Etat (gendarmes par exemple) ne font figures de collaborateurs. En revanche, comme nous l'avons montré, Pétain et son régime sont directement mis en cause.

L'existence de ces personnages illustre la fracture des comportements des ruraux. Elle se mesure par l'opposition entre ses personnages isolés et le reste des villageois. Le réalisateur rend compte de l'atmosphère qui prédomine dans les villages. Les campagnes sont un microcosme où tout le monde se connaît, tout se sait : les déplacements, les activités, les idéaux, les affinités... la complicité collective est donc nécessaire. Si la participation n'est pas indispensable, le silence complice est le minimum requis. C'est ainsi, que le traître peut déceler les agissements suspects et à l'inverse, la communauté protège en donnant l'alerte, ou par un mur de silence.

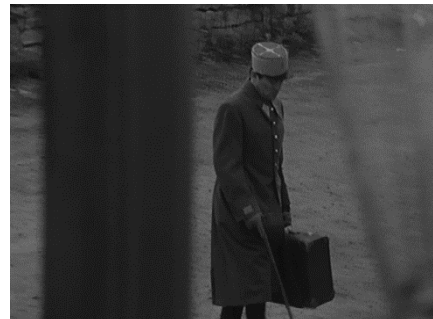
Dans le film cet aspect est illustré par l'arrivée du capitaine Damville. On le voit traverser le village, il est désert. Le cinéaste propose un plan cache où l'on voit le Comte de Damville à travers la fenêtre d'une habitation (Fig. 61)⁴². Les hôtes de la maison commentent la scène alors que la caméra subjective propose ce que perçoivent les personnages à travers les fenêtres de leur maison (Fig. 62 et 63)⁴³. Ainsi, tout le monde au village sait que le Comte est de retour et qu'il souffre encore de sa blessure (l'homme boitant).



(Fig. 61)



(Fig. 62)



(Fig.63)

⁴² La ligne de démarcation : 00''12'23

⁴³ La ligne de démarcation : 00''12'27 et 00''12'36

En substance, il est difficile voire impossible, pour le traître d'agir en toute discrétion. Il est à la fois démasqué par le cafetier Menetru (Fig. 64 et 65)⁴⁴ et par le coiffeur⁴⁵. La confrontation entre le collaborateur et le héros de la Grande Guerre participe de la stigmatisation du traître.



(Fig. 64)



(Fig. 65)

De la même manière, les villageois savent tout sur les activités de Chéti. Chez le coiffeur, il est pris à parti par le curé et l'instituteur⁴⁶. Se plaignant d'avoir une vie difficile, le passeur se fait railler par l'instituteur qui s'étonne de ses tourments, aux vues de ses activités très rémunératrices : « Pourtant, on dit que tu te fais de l'argent avec des passages ». Le passeur se justifie par la nécessité de nourrir sa famille et par l'existence de risques importants. Le curé précise que les fugitifs ont aussi des enfants et des risques. Il lui rappelle que c'est immoral, car le profit n'est pas compatible avec la misère des gens. Devant, le manque de lucidité de Chéti et l'indécence de ses activités, l'instituteur ironise en le flattant pour son courage, son honnêteté et sa générosité. La scène illustre la marginalisation du passeur par la communauté et notamment par les cadres (curé et instituteur). Dans une séquence suivante, on apprend que le garde-chasse du comte le surveille et après son dernier forfait, Chéti est éliminé⁴⁷. Ainsi, la campagne vit en vase-clôt. Les indésirables et inconvenants sont ostracisés ou brocardés (charivari, brimades...) voire corrigés. A l'inverse, l'isolement génère une solidarité rurale effective qui a pu être à l'origine de la résistance humanitaire dont les campagnes se sont faites une spécificité.

⁴⁴ La ligne de démarcation : 01''26'40 et 01''26'30

⁴⁵ La ligne de démarcation : 00''40'38 – 00''42'30

⁴⁶ La ligne de démarcation : 00''40'38 – 00''42'30

⁴⁷ La ligne de démarcation : 00''49'23- 00''52'36

Chapitre 8- La Résistance rurale

8.1- Qu'est-ce que résister ?

Avec *Le silence de la mer*, on peut s'interroger sur le concept de résistance. Déjà, quand le texte de Vercors a été publié, il a suscité certaines réticences. Juste (Jean Paulhan) est assez critique. Dans *l'abeille*¹, il s'étonne de l'image d'une France qui se serait réfugiée dans le mutisme et qui aurait ainsi rejeté l'occupant. Il rappelle l'attentisme des Français autour de Vichy : « Il ne faut pas oublier que la France, en principe, ne se bat pas. C'est une sorte de pays neutre, dont la capitale est Vichy ». Il insiste sur le sacrifice des combattants de l'ombre sur lesquels repose la Résistance :

« (...) Et je sais qu'il y en a qui se disent : ils sont morts pour peu de chose. Un simple renseignement (pas toujours très précis) ne valait pas ça, ni un tract, ni même un journal clandestin (parfois mal composé). A ceux-là, il faut répondre : c'est qu'ils étaient du côté de la vie. C'est qu'ils aimaient des choses aussi insignifiantes qu'une chanson, un claquement des doigts, un sourire. Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui, c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles ».

Le texte de Vercors évoque les débuts de l'Occupation. Publié clandestinement en février 1942, il a reçu dans un premier temps, un accueil favorable des Français à qui il était destiné, malgré le décalage entre la date de création (octobre 1941) et son impression effective (en quelques mois la pression de l'occupant s'est faite plus pesante et l'attitude des Allemands a évolué). La nouvelle a connu une audience remarquable. Outre le fait qu'il s'agit d'un acte de résistance intellectuelle, faisant fi de la censure, l'œuvre encourage une opposition pacifique alors que les Français ne disposaient que de peu de moyens pour engager une lutte ouverte contre l'occupant. Ce livre arrive à point nommé. Il propose une voie d'insoumission que les Français attendaient, une manière de garder sa dignité, une légitimation ou même une reconnaissance d'une attitude que certains français ont adoptée et dans laquelle ils se retrouvent.

¹ *L'abeille* est un texte de Jean Paulhan (écrivain, critique littéraire et éditeur, entré dans la clandestinité, collabore à *Résistance*, fonde, en 1941, avec Jacques Decour *Les Lettres françaises*, et participe à la fondation des *Éditions de Minuit*, avec Vercors, en 1942) publié dans *les cahiers de la Libération*, n°3, Février 1944.

Dans un deuxième temps, à partir de l'automne 1943, et surtout au printemps 1944, à l'image du texte de Paulhan, les critiques se font plus acerbes car le message est dépassé. Les persécutions et les crimes nazi encouragent à l'action : la Résistance dite *passive* est caduque. La représentation du soldat de la *Wehrmacht* respectueux, cultivé, amoureux de la France, est décalée par rapport à ce que vivent les Français.

Melville a dû composer avec cela. Il débute ainsi le film par un avertissement :

« Ce film n'a pas prétention d'apporter une solution au problème des relations entre la France et l'Allemagne, problème qui se posera aussi longtemps que les crimes de la barbarie nazie, perpétrés avec la complicité du peuple allemand, resteront dans la mémoire des hommes... »

Dans *Les cahiers du Cinéma*, il répond à Bertrand Tavernier et Claude Beylie². Il dit avoir adapté *Le silence de la mer*, car il a été terriblement choqué par la guerre. Démobilisé en août 1940, Jean-Pierre Grumbach, originaire d'une famille juive de Belfort, entre en résistance sur le territoire français. En 1942, alors qu'il a rejoint la France Libre, il prend le nom de Melville en hommage à l'écrivain de *Moby Dick*. Il a pris connaissance de la nouvelle de Vercors, à Londres, et il a immédiatement été séduit par le potentiel filmique et par la puissance du texte : « le sujet m'avait tellement plu que j'avais empêché le Comité de la France Libre de Londres d'autoriser Jovet à le tourner en Amérique du Sud. On était sur le point de donner cette autorisation, mais on ne savait pas qui était Vercors. C'est moi qui ai conseillé d'attendre la fin de la guerre, pour savoir qui c'était. En réalité, c'est parce que, le film, je voulais le faire, moi. »

Dans *Combat*³, il explique qu'il a fait son film clandestinement. D'une part parce qu'il n'a pas obtenu d'autorisation de tournage. En effet, il n'était pas titulaire d'une carte de metteur en scène, n'ayant pas au préalable « fait ses classes » selon le *cursus honorum*, comme assistant ainsi que l'exigeait la profession. En outre, le syndicat des techniciens et producteurs a tenté d'interdire la sortie du film car il ne respectait pas les normes requises (nombre de techniciens). Sans autorisation, il a été contraint d'acheter sa pellicule au marché noir. Pour passer outre les interdits, il s'est auto-produit. De surcroît, il n'a pas obtenu les droits du livre de Vercors.

² Claude Beylie et Bertrand Tavernier, « Entretien avec Jean-Pierre Melville », in *Cahiers du cinéma*, n°124, octobre 1961.

³ *Combat* (Paris. 1940) du 16/04/1949

Tout cela a influé sur le film, qui plus est, a été tourné dans la propriété de Vercors (Villiers-sur-Morin), là-même où a été écrite la nouvelle, ajoutant les contraintes du décor naturel. Aussi, Vercors a continuellement eu un droit de regard, intransigeant, veillant à ce que son roman soit suivi à la lettre. Vercors a également imposé que le tournage soit tenu secret et que le film serait exploité seulement s'il le jugeait conforme à l'esprit qui l'avait animé⁴. Au demeurant, Vercors a subordonné son autorisation de laisser paraître le film au verdict d'un jury composé de résistants : Mesdames Séailles et Gilberte Brossolette et Messieurs Francis Jourdain, Jean-Pierre Bloch, Louis Aragon, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Henri Bourdeau De Fontenay, Georges Adam, Claude Morgan, Yves Farge, Paul Eluard, Gabriel Audisio, Stanislas Fumet, Jacques Debû-Bridel, René Laporte, Claude Bourdet, de Me Arrighi et du docteur Descomps⁵. A l'unanimité moins une voix, les membres du jury ont estimé que l'œuvre de Vercors n'avait pas été trahie⁶.

Précurseur de la Nouvelle vague, Jean-Pierre Melville a cherché à faire un film où l'action n'existe pas, contrairement au cinéma traditionnel de l'époque. D'ailleurs, la critique va se montrer à la fois élogieuse et perplexe⁷. Dans la mouvance du cinéma réaliste italien, Melville va réaliser un cinéma innovant : absence d'action et de mouvement, équipe réduite, petit budget, une lumière minimale qui produit une photo contrastée (*noir et blanc* assez prononcé), décor naturel, absence de star (Howard Vernon, Nicole Stéphane et Jean-Marie Robain jouent les trois personnages principaux) ...

Dans le film de Melville, le silence du vieil homme et de sa nièce, est ainsi présenté comme un acte de résistance, non pas une résistance passive mais une résistance pacifique, qui contraste avec la nature belliqueuse de l'ennemi. La lumière met en scène les personnages en opposant l'officier et ses hôtes. Quand l'officier se présente pour la première fois, sa silhouette apparaît dans l'encadrement de la porte, en contraste avec le noir de la pièce (Fig. 66 et 67)⁸. Apparition fantomatique effrayante qui marque l'opposition entre l'occupant et les propriétaires. L'officier est souvent filmé en contre-plongée avec alternance des plans (plan rapproché, gros plan, très gros plan), ce qui n'est pas sans rappeler la domination allemande

⁴ « Le silence de la mer tourné clandestinement, va-t-il rentrer dans la clandestinité ? », *France hebdo*, 15 février 1949

⁵ « Vercors n'a pas trahi », *Libération*, 30/11/1948.

⁶ « Le cinéma n'a pas trahi Vercors », *L'écran français*, n°180, 7 décembre 1948.

⁷ La critique regrette une certaine monotonie mais reconnaît que c'est un grand film (par exemple, Raymond Barkan, *Lettres françaises*, 26/09/1949, ou Georges Sadoul, *Lettres françaises*, 5/05/1949)

⁸ *Le silence de la mer* : 00''08'16 et 00''08'24

(fig. 68 et 69)⁹. A l'opposé les plans sur la jeune fille debout, sont horizontaux (fig. 70)¹⁰. Les contre-plongées correspondent également à des effets de caméra subjective, et rendent compte de la vision des hôtes, assis dans leur fauteuil, par rapport à l'officier debout.



(Fig. 66)



(Fig. 67)



(Fig. 68)



(Fig. 69)



(Fig. 70)

La musique renforce l'atmosphère pesante et sinistre voire menaçante, notamment lors de sa première apparition.

Le mutisme obstiné du vieil homme et de sa nièce marque le refus de collaborer. Ils subissent la réquisition de leur maison qui leur est imposée. Mais en revanche, ils s'opposent à tout contact avec l'occupant ; ils ne lui montrent aucune considération ; le visage fermé, ils ne rendent ni regard, ni réponse, à son monologue intarissable : une ignorance et un mépris affichés (Fig. 71 à 74)¹¹. Cet acte de résistance est notamment marqué par le son pesant et persistant de la pendule, alors que l'officier continue son monologue. Cela accentue l'immobilité des personnages.

⁹ *Le silence de la mer* : 00''09'01 et 00''09'28

¹⁰ *Le silence de la mer* : 00''08'50

¹¹ *Le silence de la mer* : 00''08'58 ; 00''24'10 ; 00''25'23 ; 00''28'32



(Fig. 71)

(Fig. 72)

(Fig. 73)

(Fig. 74)

Le cinéaste utilise une symbolique de l'ange (mention de l'ange dans le texte original de Vercors). Un mouvement de caméra remonte du visage de Werner vers l'ange au-dessus d'eux puis revient sur l'officier en très gros plan. Cette séquence peut signifier l'approbation divine ou bien un silence complet et prolongé dans l'indifférence totale, alors que le bruit de l'horloge s'estompe, pour une musique « céleste »¹².

Le vieil homme et la nièce affirment leur résistance en refusant de verrouiller leur porte pour signifier à l'officier que sa présence était inopportune. Ils décident de ne rien changer à leur habitude. En faisant ainsi, ils imposent leur silence à Von Ebrennac¹³. Le refus doit être intelligible et manifeste. Leur résistance est d'autant plus difficile que l'Allemand a une attitude correcte et respectueuse et qu'ils commencent à l'apprécier.

L'actrice, Nicole Stéphane (Nicole Rothschild) a eu beaucoup de difficultés à appréhender son personnage. Partie de France en 1942 pour rejoindre les FFL en traversant les Pyrénées, elle a participé au débarquement et a combattu en Allemagne. Ainsi, cette forme de résistance lui a paru, dans un premier temps, totalement étrangère : « pour moi, ce personnage, cette nièce qui ne dit pas un mot, qui subit finalement les événements, je trouvais cela très agaçant ». Progressivement, le texte et l'atmosphère du tournage lui ont permis de mieux saisir l'intérêt du rôle : « Je crois qu'énormément de Français se sont reconnus dans la nièce et dans l'oncle. Je crois qu'il y a énormément de Français, qui n'ont pas été des résistants, mais qui ont été extrêmement fiers, nobles, tranquilles, qui n'ont pas agi ; qui ont agi d'une autre façon et c'est ça qui a touché les Français »¹⁴. Le film sorti en 1949 a fait environ un million quatre cent mille entrées. Le succès est donc réel. Malgré certaines réserves, la critique est favorable

¹² *Le silence de la mer* : 00''09'43 – 00''10'01

¹³ *Le silence de la mer* : 00''13'01 – 00''14'15

¹⁴ Propos recueilli dans le documentaire *Libération, libération : le cinéma de l'ombre*, réalisé par Pierre Beuchot, diffusé pour la première fois sur Antenne 2 (A2) le 20/08/1984 ; à partir de 00''29''00'00.

tout comme l'accueil de la profession ; ce qui a permis à Melville et à son chef opérateur De-
caë, de s'imposer dans le métier.

Ce concept d'une résistance par le silence, s'applique d'autant plus aux campagnes, qu'elles
sont éloignées dans les premières années, des objectifs de la Résistance-organisée.

8.2- Vers une ruralisation de la Résistance

Mouvement de résistance

La ligne de démarcation et *Un ami viendra ce soir* présentent des formes de résistance plus
traditionnelles. La Résistance-organisée est représentée de façon assez expressive en lien avec
les mouvements et les réseaux officiant sur le territoire.

Dans *La ligne de démarcation*, les mouvements sont suggérés par le personnage du médecin,
le Dr Lafaye joué par Daniel Gélin. Le cinéaste filme ses sorties nocturnes pour ses activités
clandestines. On le voit rentrer tard à son domicile, recevoir des membres du SOE et FFL¹⁵,
rencontrer l'agent du SOE en pleine nuit¹⁶... Il est chargé de fournir un refuge à l'officier bri-
tannique et au radio-transmetteur ainsi qu'un lieu sûr pour émettre. Il sert de liaison entre la
Résistance intérieure et Londres. Dans une autre séquence, alors que la police allemande est
venue l'interroger à son domicile, il choisit de se donner la mort en avalant une capsule de
cyanure¹⁷.

Dans *Un ami viendra ce soir*, c'est le commandant Gérard et ses complices qui incarnent les
mouvements. Les Allemands ont comme objectifs de capturer le chef du mouvement. Les
interrogatoires se portent tous sur le commandant Gérard¹⁸. Alors qu'il est démasqué, l'agent
de l'*Abwehr* donne les différentes informations qu'il connaît sur le chef du mouvement :
« deux voyages à Londres, création de maquis dans trois, peut-être quatre départements, un
voyage à Alger... »¹⁹. Une autre séquence illustre une réunion clandestine des principaux

¹⁵ *La ligne de démarcation* : 00''16'35 – 00''20'15

¹⁶ *La ligne de démarcation* : 01''04'10 – 01''05'34

¹⁷ *La ligne de démarcation* : 01''15'15

¹⁸ *La ligne de démarcation* : 00''14'15 ou 00''17'00-00''28'37

¹⁹ *La ligne de démarcation* : 01''31'50

membres du mouvement ; la réunion est présidée par le Dr Lestrade qui relaie les instructions données par le commandant Gérard²⁰.

Les mouvements sont en lien avec Londres. Lors de la réunion clandestine dans *Un ami viendra ce soir*, on voit le jeune résistant Pierre se désespérer d'attendre l'ordre d'agir et d'enfin combattre contre l'occupant. Il regrette que leur Etat major soit soumis aux Alliés et à la France Libre. Dans la même séquence, le Dr Lestrade apporte les consignes du commandant Gérard et informe ses camarades que l'attaque sera coordonnée depuis Londres, et que la confirmation du déclenchement des hostilités sera confirmée par un message à la BBC « un ami viendra ce soir ». Aussi, dans ce même film, on voit un parachutage d'armes²¹ signifié au préalable par un message radio : « le rhinocéros fait des bulles de savon »²². De même, dans la ligne de démarcation, le médecin est en lien avec les services britanniques du SOE. Ainsi, il est montré que l'action des résistants sur le territoire français, n'est pas isolée, et qu'elle participe de l'action globale menée par la France libre depuis Londres, et par les alliés. Dans ces deux films la Résistance est unifiée et dépend de Londres : dans *Un ami viendra ce soir*, les ordres viennent systématiquement de Londres et dans *La ligne de démarcation*, l'agent du SOE dit que sa mission, avec le jeune FFL, consiste à organiser la résistance en France : « si nous réussissons, la résistance à l'Allemagne sera organisée docteur, et là, nous pourrons parachuter les armes et le matériel »²³. C'est donc Londres qui est aux commandes. La Résistance intérieure suit les directives ; elle est subordonnée à de Gaulle et aux alliés.

Actes de résistance

La geste résistante est composite. Dans *La ligne de démarcation*, il est question de fournir une *planque* aux agents du SOE et FFL, afin qu'ils puissent agir en toute discrétion. Le médecin leur fournit un site afin qu'il puisse émettre sans risquer de se faire repérer par la force répressive allemande. C'est une maison forestière qui est choisie, car isolée, mettant ainsi à contribution les paysans. En outre, il faut héberger les agents *grillés*. On voit notamment l'instituteur aménager une chambre dans un grenier pour fournir un refuge, au blessé. Le médecin Lafaye cache des évadés dans *sa chambre de bonne*. Dans *un ami viendra ce soir*, c'est la maison de santé qui est utilisée comme cache et base arrière des résistants.

²⁰ *La ligne de démarcation* : 00''51'43 – 00''53'18

²¹ *Un ami viendra ce soir* : 00''45'35

²² *Un ami viendra ce soir* : 00''32'12 et 00''45'00

²³ *La ligne de démarcation* : 00''18'53

La réception des parachutages est présente dans les deux fictions. Dans *La ligne de démarcation*, le FFL et l'agent du SOE sautent dans le ciel jurassien (fig. 75)²⁴, alors que les résistants ont aménagé le site, pour les réceptionner et les évacuer rapidement (fig. 76)²⁵. Dans *Un ami viendra ce soir*, il s'agit d'un parachutage d'armes et de matériel. On voit en plusieurs séquences, les différentes étapes qui constituent cette opération. Dans un premier temps, un groupe est chargé de préparer le terrain (ils s'occupent de concevoir les brasiers qui délimitent la zone (Fig. 77 à 81)²⁶. Une fois terminé, il faut effacer toutes traces du parachutage (évacuation des caisses de matériel, dissimulation des toiles...) (Fig. 82 à 84)²⁷. La séquence montre que le risque est grand, et que les Allemands ne sont pas en reste, puisqu'ils bombardent la zone de largage. La manœuvre doit donc être rapide pour que le parachutage soit un succès.



(Fig. 75)

(Fig. 76)

(Fig. 77)

(fig. 78)



(Fig. 79)



(Fig. 80)



(Fig. 81)



(Fig. 82)



(Fig. 83)



(Fig. 84)

²⁴ *La ligne de démarcation* : 00''15'36

²⁵ *La ligne de démarcation* : 00''16'24

²⁶ *La ligne de démarcation* : 00''43'00, 00''43'42, 00''44'03, 00''44'13, 00''44'21

²⁷ *La ligne de démarcation* : 00''45'06, 00''45'39 et 00''45'43

Dans *La ligne de démarcation*, la séquence est filmée quasiment comme un documentaire, très proche de ce que l'on peut voir dans le documentaire *Au cœur de l'orage* de Jean-Paul le Chanois ou le documentaire *Dix minutes sur les F.F.I.*, d'André Michel. S'étant réfugié dans le Vercors après l'invasion de Nice par les Allemands, suite au débarquement en Italie, Raymond Bernard a pu intégrer des éléments de son expérience dans cette région²⁸. Ce sont les maquisards qui se chargent de la réception des colis. On voit également l'implication des paysans (Fig. 77), qui d'ailleurs mettent à disposition l'équipement nécessaire à l'opération : attelage et cheval de trait (Fig. 79).

Outre les parachutages, les films évoquent les soins médicaux pratiqués aux résistants ou aux évadés blessés : infirmiers et médecins sont donc mobilisés. Dans *Un ami viendra ce soir*, le médecin Lafaye est au cœur de l'action résistante : il soigne, protège, évacue. La Comtesse de Damville, infirmière de formation est également sollicitée. *Un ami viendra ce soir* mentionne les agents de liaison qui acheminent les messages entre les membres de la Résistance. Ainsi, Claire la jeune postière réceptionne les messages du commandant Gérard et les transmet au maquis, avec la complicité d'un jeune garçon et d'un berger. Le cinéaste filme le relais qui achemine le message du chef du mouvement jusqu'au maquis. Il rend compte des ruses utilisées pour assurer sécurité et discrétion.

La protection est d'autre part, un élément important des récits. Les menaces qui pèsent sur la Résistance nécessitent une défense adaptée. Le premier mur de protection est le silence comme déjà évoqué précédemment. Dans le film de Raymond Bernard, les paysans refusent de parler, malgré les menaces et les actions répressives menées par la *Wehrmacht*, notamment la destruction du village et l'usage de la torture. Cette même torture qui encourage le Dr Lafaye dans *La ligne de démarcation* à avaler une capsule de cyanure afin de garder le silence. De surcroît, les habitants sont soucieux de donner l'alerte en cas de danger imminent. On voit la postière avertir de la montée des Allemands dans *Un ami viendra ce soir*. Dans la fiction de Chabrol, le coiffeur, alerté par les questions suspectes du collaborateur Loiseau, fait prévenir l'instituteur, des risques d'une dénonciation.

Au demeurant, les films montrent que la protection est l'affaire de tous. La solidarité rurale est ainsi envisagée à travers les actes de résistance. Cette solidarité réunit tous les membres du village. Dans *La ligne de démarcation*, l'instituteur vient demander l'aide du curé. Le menuisier fabrique un cercueil à double fond pour évacuer le blessé en zone libre. Le coiffeur donne

²⁸ Jacques Salles, *L'avant-scène cinéma*, N°256, 15 novembre 1980, p.201.

l'alerte, le gendarme ouvre la barrière de la frontière, pour la fuite du corbillard dans lequel est dissimulé le blessé, etc. L'esprit de résistance évoqué précédemment, pousse les villageois à agir quand la nécessité l'impose. Le film illustre la cohésion villageoise : il s'agit d'aider un voisin, un ami... l'absence d'anonymat dans un village ne permet pas l'indifférence. Il existe ainsi, une dynamique qui éveille la mobilisation collective.

La Résistance rurale est aussi représentée par l'existence des maquis, principal thème d'*Un ami viendra ce soir*. Il s'agit dans le film d'un maquis combattant même si lorsque les Allemands interrogent le maire dès leur arrivée au village, ils demandent où sont les jeunes gens. Le maire répond que beaucoup sont en Allemagne. Il s'agit là d'une référence au STO. Ainsi, le cinéaste ne différencie pas maquis-refuge et maquis-combattant. Il sous-entend que les membres sont des jeunes qui refusent d'aller travailler en Allemagne. Lors de l'évacuation du village par les maquisards, le réalisateur les filme fortement armés. Ils sont extrêmement nombreux. Chaque maison, chaque rue, voient s'écouler le flux des hommes (Fig. 85, 86 et 87)²⁹. Le cinéaste filme également des paysans du village décidant de partir avec les clandestins.



(Fig. 85)



(Fig. 86)



(Fig. 87)

Le film situe l'action dans l'été 1944, après le débarquement en Provence. Ainsi, il est question de la grande montée au maquis de l'été 1944, suite à une mobilisation générale entreprise dès juin 1944. Le recrutement est plus vaste : il s'agit de chasser définitivement les Allemands du village, de la région, du pays. Les campagnes deviennent le terrain des affrontements avec les troupes ennemies. Cette période est celle de *la levée en masse*. Le plan gaulliste prévoit dans les massifs montagneux, la création des maquis mobilisateurs. Il s'agit de fixer les renforts loin des débarquements, et à partir de la mi-août d'enrayer durablement le repli ennemi. *Un ami viendra ce soir* évoque ce rôle des maquis. Lors de la réunion clandestine dans la mai-

²⁹ *Un ami viendra ce soir* : 00''11'03, 00''12'00 et 00''12'48

son de santé³⁰, les objectifs sont clairement définis : il s'agit de couper la retraite de l'ennemi, alors que les alliés ont investi Toulon et qu'ils remontent la route Napoléon. Des sabotages notamment celui du viaduc, sont programmés, avant un assaut final coordonné, dans lequel se retrouvent maquisards et villageois. Les maquis contribuent ainsi à la Libération nationale. Le cinéaste rend compte de l'enthousiasme des maquisards et des villageois désirant participer à l'évènement. Alors que la France se libère progressivement du joug nazi, le patriotisme est exacerbé. Raymond Bernard achève son film sur la victoire finale : la descente du maquis (Fig. 88)³¹, la participation des paysans qui se joignent en masse (Fig. 89 à 91)³² au combat, le reflux des Allemands et leur capture (Fig. 92 et 93)³³. La musique épique participe de la glorification de l'action résistante. Le rythme des séquences s'accélère donnant une impression de soulèvement général. Les séquences finales proposent les flux de maquisards en armes descendant de la montagne (Fig. 94). Le commandant Gérard apparait en surimpression sur la pellicule (Fig. 95)³⁴, rappelant le rôle des cadres de la Résistance qui ont mené à la victoire, non sans y avoir au préalable associé les morts, par un hommage à tous ceux qui ont péri dans le combat, (fidèle à l'historiographie de l'époque, portée notamment par les résistants eux-mêmes) à travers le personnage de l'infirmière Béatrice qui a perdu son mari et son frère dans la bataille.



(Fig. 88)



(Fig. 89)



(Fig. 90)



(Fig. 91)



(Fig. 92)



(Fig. 93)

³⁰ *Un ami viendra ce soir* : 00''51'43 – 00''53'18

³¹ *Un ami viendra ce soir* : 01''50'46

³² *Un ami viendra ce soir* : 01''51'24 ; 01''51'27 et 01''51'30

³³ *Un ami viendra ce soir* : 01''51'18 et 01''51'42

³⁴ *Un ami viendra ce soir* : 01''55'16 et 01''55'51



(Fig. 94)



(Fig. 95)

Le film participe ainsi de la confusion consistant à confondre les maquis avec la Résistance. D'autant plus que le succès du film est immédiat, avec plus de trois millions sept-cent-soixante-trois mille entrées). D'ailleurs, le film de Raymond Bernard suggère par l'intermédiaire de l'espion allemand, que la Résistance est à l'origine des maquis. En effet, le commandant Gerard est censé avoir créé plusieurs maquis dans trois ou quatre départements. En outre, le film montre l'ordre et la discipline du maquis. Le rôle du chef est glorifié. Les maquisards attendent les ordres, qu'ils appliquent scrupuleusement. Leur obéissance et leur dévouement semblent sans limites. Leur mobilisation est immédiate.

Enfin, *La ligne de démarcation*, a pour thème principal le passage clandestin et illégal, de la zone occupée à la zone dite libre. Le film débute par une dédicace : « Ce film est dédié aux innombrables Français et Françaises qui se firent “passeurs” au prix de leur liberté et souvent de leur vie ». Chabrol va ainsi montrer comment plusieurs villageois vont répondre aux sollicitations diverses, et entreprendre de faire passer cette ligne de démarcation aux réfugiés, prisonniers évadés, persécutés, résistants, au péril de leur vie. L'action se situe à proximité de Dôle, où la ligne de démarcation suit un temps, le cours naturel de la Loue, affluent du Doubs.

Le film débute par la tentative avortée de deux évadés, traversant la Loue en pleine journée sans passeurs³⁵. Les deux individus sont immédiatement repérés par une patrouille, qui les neutralise : l'un est abattu, l'autre est arrêté. Par cette séquence, le cinéaste signale la nécessité de faire appel aux passeurs, qui connaissent le terrain, peuvent éviter les patrouilles, réduisant ainsi les risques, sans les faire totalement disparaître. La traversée de la Loue reste périlleuse. D'ailleurs, Chabrol filme une séquence où l'on voit un passeur, pourtant expérimenté, tenter de traverser la rivière, en barque avec trois hommes à son bord³⁶. Le courant est fort et

³⁵ *La ligne de démarcation* : 00''00'30 – 00''02'00

³⁶ *La ligne de démarcation* : 00''54'00 – 00''55'48

les emporte ; les hommes doivent se jeter à l'eau. Dans une séquence suivante, on apprend que certains ont péri. La scène renvoie alors à la dédicace du début du film. Il s'agit de montrer que des individus se sont sacrifiés pour la cause commune.

La ligne de démarcation exprime l'importance de l'implication des élites locales dans les actes subversifs. On voit ainsi, Urbain, l'employé du château solliciter le comte pour le passage de trois étrangers dont deux aviateurs (anglais et américain). Finalement, c'est la comtesse qui s'implique, malgré la désapprobation du comte de Damville³⁷. La scène permet au cinéaste de montrer que la Résistance est aussi l'affaire des femmes. Elle semble intégrée à un réseau d'évasion, car elle donne les indications nécessaires aux évadés ainsi que les contacts pour sortir du territoire. Ici, est également figuré le secret et la clandestinité. Avant de se livrer, la comtesse teste les individus afin de s'assurer de l'authenticité de leur histoire. Des codes pour l'identification des contacts sont de même dispensés. Ainsi le village voit ses élites, curé, instituteur, comtesse s'impliquer dans la Résistance humanitaire et entraîner avec eux les habitants.

Les motivations sont clairement identifiées. La comtesse réproouve les arguments du comte de Damville : « Mais enfin, Pierre, vous n'allez pas vendre trois hommes aux Allemands. (...) mais vous savez très bien que si Urbain ne les guide pas, ils sont perdus ! ». Le sens du devoir, le patriotisme et la solidarité priment sur les risques encourus. Il en est de même, dans une autre séquence dans laquelle le curé et l'instituteur évoquent leurs « sentiments patriotiques » qui déterminent leur implication dans la Résistance³⁸. Plus loin, alors que le curé vient demander de l'aide au Comte³⁹, il exprime sa détermination : « nous n'avons pas le choix monsieur le Comte ». Il rappelle les représailles qui pèsent sur certains habitants du village, et qui justifient son concours. Pour lui, la solidarité villageoise, l'implication de tous est le seul moyen de faire triompher l'opération. Les élites rurales suscitent ainsi, un effet d'entraînement qui stimule la solidarité villageoise.

Le public accorde un bon accueil au film (vingt-septième au box-office avec un peu moins d'un million quatre cent mille entrées). Dans la revue *Arts*⁴⁰, Chabrol répond à une interview d'Anne Capelle où il explique qu'il a voulu montrer que les gens ordinaires se révèlent dans l'adversité. Dans un autre numéro de la revue, il dit avoir voulu construire son film comme un

³⁷ *La ligne de démarcation* : 00''30'00 – 00''40'30

³⁸ *La ligne de démarcation* : 01''21'07 – 01''23'00

³⁹ *La ligne de démarcation* : 01''43'05 – 01''44'02

⁴⁰ « Accusé, répondez », *Arts*, n°36, 01/11/1966.

entonnoir : « disons que c'est un film réaliste, un film complètement au premier degré. Il n'y a pas de sujet caché. (...) Il n'y a pas de point de vue. (...) En fait, il s'agit d'activités sporadiques et individuelles qui finissent par se rejoindre. (...) mon film est une convergence d'actions. Il est construit comme un entonnoir. »⁴¹ La critique lui reproche d'en avoir trop fait, d'avoir trop stéréotypé ses personnages jusqu'à l'excès. Le journaliste de *La croix*⁴² affirme que ni les occupants ni la population française ne ressemblaient à « ce kaléidoscope idéal ». Jean de Baroncelli, journaliste du *Monde* avance que si les faits paraissent vraisemblables, les personnages en revanche, manquent d'authenticité : « nous croyons aux événements mais nous ne parvenons pas à nous intéresser à ceux qui en sont les héros ou les témoins (...) La vacuité des personnages empêche le film d'être ce qu'il devrait être ».⁴³ En revanche, certains apprécient l'absence de héros traditionnels et d'aventure épique pour une approche des années noires, par *les petites gens*, par les anonymes : « montre des hommes de tous les jours avec leurs défauts, leurs tics, leur grossièreté, leur mesquinerie. Et brusquement contraint par des circonstances, comme ça, sans réfléchir, ils se révèlent héros, souvent pour en mourir dans la minute qui suit »⁴⁴. D'autres récriminent une perception trop édulcorée, démagogique, des villages français sous l'occupation. Sans remettre en cause le scénario inspiré et adapté par Rémy, c'est davantage le travail de Chabrol qui est ciblé. La plupart regrette que l'attentisme de la majorité ne soit pas représenté dans le film. Martin Maral par exemple, souligne les bons sentiments primant. Pour lui, le sujet est traité de manière conventionnelle, dans un « style bassement commercial » ; le scénario est « parfaitement anodin qui ne risque de choquer personne, ni de remettre en question aucune idée reçue »⁴⁵. Ainsi, il prétend que Chabrol a filmé, ce que les spectateurs voulaient voir, ce que la société attendait, ce qu'il était convenu de représenter au cinéma, c'est-à-dire une masse unanimiste où tous « les Français sont des braves gens »⁴⁶. Chabrol lui-même, dans un documentaire réalisé par Pierre Beuchot⁴⁷, explique qu'il a fait un film de commande et qu'il a dû ainsi répondre aux attentes des commanditaires⁴⁸ :

« J'ai eu l'impression de faire un "épinaloscope", c'est-à-dire de montrer les choses telles qu'on voudrait les figer. Je ne crois pas que ce soit d'une très grande vérité - c'est vrai au niveau

⁴¹ « Quand Claude Chabrol entre dans le décor et tourne en entonnoir », Claude Sartirano, *Arts*, n°26, 23/04/1966.

⁴² J. RO, *La croix*, 4/06/66

⁴³ Jean de Baroncelli, *le monde*, 3/06/1966

⁴⁴ Claude-Jean Philippe, *Télérama*, 19/06/1966.

⁴⁵ Martin Maral, *Les lettres françaises*, 2 juin 1966

⁴⁶ Henri Chapier, *Combat*, 27/05/1966.

⁴⁷ Libération, libération : le cinéma de l'ombre, réalisé par Pierre Beuchot, diffusé pour la première fois sur Antenne 2 (A2) le 20/08/1984 : 00'38'37'05 – 00'42'42'03

⁴⁸ Les commanditaires sont Rémy et le producteur Georges de Beauregard, tous les deux résistants pendant le conflit.

des détails du film - mais je ne crois pas que ce soit d'une très grande vérité au niveau de la vue d'ensemble. Ça obéit parfaitement, à la codification admise de tous les films de résistance, c'est-à-dire : tous les occupants sont des méchants - avec une petite nuance sur les gens de la *Wehrmacht* sont moins méchants que les gens de la *gestapo*- et bien entendu toute la France est résistante à l'exception de quelques salauds ignobles. J'ai suivi ce schéma-là, parce qu'il me l'était demandé. Mon propre comportement vis-à-vis de l'époque est en dehors du film. C'est un travail de commande. C'est un sujet que j'ai tourné le mieux possible. Le colonel Rémy qui est à l'origine de l'entreprise, lui, fait partie de ces gaullistes-pétainistes, qui ont fait de la résistance très brillamment et avec beaucoup de courage en étant persuadé qu'il travaillait pour Pétain et pour de Gaulle, donc pour la France. Il travaillait pour les deux dans son esprit. Donc j'ai fait en sorte que le film ne corresponde pas à une réalité, mais à une espèce d'imagerie. »

D'une part, à la fin des années 1960, le contexte politique et social est propice à la contestation des élites et des aînés qui induit une remise en question des comportements durant la guerre. Les critiques annoncent ce que sera le film *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls. Les commentaires correspondent d'autre part, à la mémoire des années noires, telle qu'elle s'est figée dans les années 1980. En substance, on affirme donc, que la population française était majoritairement attentiste et donc ne pouvait pas être représentée comme ayant ni soutenu, ni participé à la Résistance : cela relève du roman national.

CONCLUSION

Au terme de l'étude de ces trois fictions on peut déjà retenir quelques éléments de réflexion, qu'il faudra confirmer ou infirmer dans l'analyse achevée à partir de l'intégralité du Corpus et autres sources nécessaires.

Ainsi, si *Un ami viendra ce soir* privilégie la Résistance armée, les deux autres films identifient d'autres formes de résistance. Dans le film de Raymond Bernard, c'est une représentation épique de la Résistance qui prévaut. Une élite glorieuse entraîne avec elle, le peuple en arme à l'occasion d'un soulèvement général. La libération du pays par le peuple, est illustrée par la « montée au maquis ». Elle relève d'un phénomène de masse permis par la livraison massive d'armes par les Alliés. L'assaut final est inséré dans le contexte des débarquements et de la progression des Alliés sur le territoire alimentant l'espoir de la proximité de la Libération.

Les Résistants font preuve d'un héroïsme démesuré, sans gloire, illustrant l'expérience résistante du sacrifice que l'on peut retrouver dans l'historiographie résistante au lendemain du conflit. Ce renoncement volontaire des Résistants, on le retrouve également dans *La ligne de démarcation* à la fois dans le personnage du Dr Lafaye et dans celui de l'agent du SOE, dans un souci de glorification des individus tombés au combat. D'ailleurs dans *Un ami viendra ce soir*, les morts sont associés à la victoire, en qualité de martyrs : il est important pour les résistants d'honorer leurs morts pour faire face à l'oubli : « mort librement consentie au nom d'une valeur supérieure à leur existence⁴⁹ ».

La vision gaulliste semble l'emporter avec une Résistance intérieure soumise aux décisions de Londres (Alliées et France Libre). Cette vision gaulliste transparait également, dans *La ligne de démarcation* avec une référence à l'homme du 18 juin, à l'origine de la Résistance et de son organisation par l'envoi d'émissaire sur le sol français. De surcroît, dans les deux films précédemment cités aussi bien dans *Un ami viendra ce soir* que dans *La ligne de démarcation*, le rôle des alliés est bien présent, notamment par l'intermédiaire des aviateurs et surtout

⁴⁹ François Azouvi, *Français, on ne vous a rien caché, la Résistance, Vichy, notre mémoire*, Gallimard, 2020, p.35.

la présence d'agents anglais à la fois au sein du maquis et au côté des FFI, mais aussi par les livraisons d'armes ou bien par l'évocation des débarquements.

Alors que dans *Un ami viendra ce soir*, l'action résistante est collective et armée, *Le silence de la mer* et *La ligne de démarcation*, envisagent une résistance plus individuelle. Dans les deux films la résistance est pacifique et humanitaire : il s'agit de réseau d'évasion, de soin, de silence obstiné, d'assistance aux persécutés, aux individus traqués, de fournir un refuge... les deux fictions engagent une représentation d'une Résistance civile. La période et le lieu dans lesquels se situe l'action expliquent ce choix, les campagnes étant propices à cette résistance dite civile et humanitaire.

Dans les trois fictions, le silence est identifié comme acte de résistance : à la fois comme un rempart de protection qui assure la sécurité, voire le salut des résistants et des persécutés mais aussi comme acte transgressif, marquant le rejet, ou le refus de la collaboration et de l'occupation. C'est l'expression de l'acte subversif par définition de la ruralité.

Les cinéastes identifient tous clairement l'ennemi. Pour le film de Chabrol, on aurait pu croire que le contexte de construction européenne, aurait permis un certain apaisement⁵⁰. Cependant, leur expérience dans la guerre, tout comme celle de leurs commanditaires influencent sans aucun doute les choix, tout comme les attentes d'une population française très réceptive. Du reste, l'occupant est donc distinctement ciblé. Les personnages ressentent tous, une haine viscérale et un rejet inaltérable. L'aversion contre les Allemands est enracinée et se fonde clairement sur la nature même du peuple, ses valeurs, son idéologie, un rejet civilisationnel. *La ligne de démarcation* et *Le silence de la mer* entreprennent timidement de montrer un visage plus humain des Allemands, par l'intermédiaire des deux officiers de la *Wehrmacht*, mais cela est nuancé par la lâcheté des personnages qui se soumettent aux ordres, et par la notion de responsabilité collective du peuple allemand.

La dénonciation des persécutions est envisagée dans les trois fictions. Là encore l'expérience personnelle des cinéastes et des commanditaires semble déterminante. Elle peut correspondre également à une attente du public français. L'historiographie montre que le rejet des arrestations massives de juifs notamment des femmes et des enfants, est effectif à partir de 1942.

⁵⁰ Même si les rapports franco-allemands sont distendus (Le chancelier Erhard dirigeant le gouvernement Ouest-allemand de 1963 à 1966, préfère un alignement avec l'allié américain qu'avec la France de de Gaulle).

Les campagnes ne sont pas représentées ici, comme fondamentalement pétainistes ; elles agissent en pleine conscience. Ni le régime, ni « le vieux maréchal », ne les ont dupés. *Un ami viendra ce soir* et *Le silence de la mer*, rejettent clairement l'Etat français, la collaboration et la personnalité même de Pétain. Raymond Bernard établit clairement la collusion entre l'occupant et Vichy par le truchement d'un portrait. Melville présente la collaboration comme un leurre pour servir l'Allemagne et détruire la France. C'est moins flagrant dans *La ligne de démarcation*, dans lequel Chabrol préfère dénoncer la collaboration à travers un engagement individuel et isolé de ses personnages. Chabrol explique son choix par l'influence des commanditaires dont Rémy, qu'il identifie à un gaulliste-pétainiste. Son influence est également perceptible dans la représentation négative du passeur qui agit contre rémunération⁵¹. D'autant plus que le trait est forcé avec non seulement le passeur qui vend ses services mais qui plus est, n'hésite pas à voler et à abandonner ses victimes aux nazis. L'engagement résistant doit être désintéressé, anonyme, rappelant là encore, l'expérience résistante du sacrifice. L'expression de la collaboration d'Etat ou individuelle est perceptible également dans certains films du corpus, nécessaire afin d'établir une analyse plus complète du phénomène (par exemple, *Fortunat* d'Alex Joffé, 1960, *Le bal des pompiers* d'André Berthomieu en 1948 ou encore *Les honneurs de la guerre* de Jean Dewever en 1960).

L'étude des représentations cinématographiques de la ruralité permettent de mettre en évidence l'expression de la population du non-consentement. Dans *Un ami viendra ce soir* et dans *La ligne de démarcation*, la Résistance est un phénomène social. Elle s'appuie ici sur la solidarité effective du monde rural. Certes, l'action d'*Un ami viendra ce soir* se situe dans l'été 1944, période pendant laquelle, il paraît inconcevable de ne pas soutenir la Résistance : espoir permis quant à la proximité de la libération. Cependant, Raymond Bernard choisit de filmer une population rurale prête à accepter le sacrifice ultime, confrontée à la détermination impitoyable des occupants. Le maquis vit en harmonie avec les paysans, d'autant plus qu'il intègre les hommes du village.

Dans les deux films, le non-consentement se manifeste par le rejet des persécutions, l'assistance aux individus traqués, le silence protecteur, la solidarité avec les persécutés. L'acte subversif est une évidence, il s'impose à lui-même. La Résistance-organisée s'appuie sur cette opinion favorable. Elle lui doit sa survie. Dans *La ligne de démarcation* surtout, on

⁵¹ H.R. Kedward, dans *A la recherche du maquis* (p.28) fait référence notamment « aux mythes noirs du passeurs » très ancrés chez les Résistants jusqu'en 1942 au moins.

retrouve les trois cercles de la mobilisation sociale proposés par Semelin⁵² : les activités des Résistants des mouvements et des réseaux [personnage du Dr Lafaye par exemple], la complicité active des « sympathisants actifs » [tel, le personnage d'Urbain, le garde-chasse du comte] et enfin la complicité passive de ceux qui « représentent les courants de l'opinion, favorables à la Résistance et qui approuvent ou cautionnent ses actions » [illustré par le personnage du cafetier Menetru notamment]. Sans en faire des résistants, le réalisateur, représente l'imbrication entre la Résistance et le réseau de complicité et d'opinion favorable qui s'organisent autour d'elle, le tout évoluant dans une forme « d'Union sacrée » propre à la ruralité. La Résistance n'est donc pas représentée comme marginalisée.

La sociologie de la Résistance montre l'hétérogénéité des acteurs des actes de résistances. Les trois films engagent des femmes. Elles sont sympathisantes actives ou membres des mouvements. *Le silence de la mer* évoque la résistance obstinée de la jeune femme qui ne cède pas à l'opération de séduction de l'officier allemand, à l'image de la France qui ne doit pas se laisser endormir par les avantages chimériques de la collaboration avec l'Allemagne. La Résistance n'est pas synonyme systématiquement de clandestinité. Si les films représentent des Résistants qui ont dû renoncer à leur identité et à leur vie sociale, d'autres restent insérés dans la société, gardent leur profession sur lesquelles ils s'appuient pour leurs activités clandestines.

L'engagement des élites est primordial. Dans *Un ami viendra ce soir*, le maire donne le ton lors de l'interrogatoire collectif. Dans *La ligne de démarcation*, le médecin, le curé, l'instituteur et la chatelaine constituent le socle de l'engagement résistant du village. Les villageois attendent leur approbation pour agir. Le ralliement des cadres du village encourage la désobéissance. A travers le personnage du comte de Damville, le cinéaste montre l'ambiguïté des comportements : l'implication ou l'indifférence voire l'opposition des élites peut faire basculer l'engagement du village.

La participation des paysans est effective dans *Un ami viendra ce soir*. Le cinéaste les représente comme agents de liaison, fournissant l'aide nécessaire aux parachutages, actifs dans les maquis, silencieux face à la répression, présents à l'assaut final... ils sont présents dans les trois cercles de la mobilisation sociale évoqués précédemment. L'adhésion est manifeste et unanime. Dans *La ligne de démarcation*, les paysans sont passeurs.

⁵² Jacques Semelin, *Sans armes face à Hitler (1939-1945), la Résistance civile en Europe*. Paris les arènes, 2013, p.238.

La paysannerie n'est pas stigmatisée ni comme massivement pétainiste, ni comme profiteuse dans le cadre de son implication au marché noir. Ce dernier est à peine évoqué dans *La ligne de démarcation*. Il est organisé par les commerçants et non pas, par les paysans. Ils ne sont pas identifiés non plus comme les principaux bénéficiaires, (image que l'on trouve dans *La traversée de Paris* de Claude Autant-Lara, en 1956). Au contraire les paysans sont pourvoyeurs de l'hébergement et du ravitaillement du maquis (*Un ami viendra ce soir*). La mise en perspective de la paysannerie dans les films du corpus, doit permettre de compléter les représentations de cette dernière durant les années noires et d'en établir l'évolution. En effet, le marché noir est évoqué dans des films tels, *Le jour et l'heure*⁵³ et *L'armée des ombres*⁵⁴. Les relations entre les paysans et les maquis, sont identifiées dans *Vive la Liberté*⁵⁵ ou *Un homme de trop*⁵⁶. Les représentations de la ruralité sont manifestes dans *Jeux interdits*⁵⁷ ou *Le vieil homme et l'enfant*⁵⁸ ; les films du corpus peuvent de même, mettre à jour les modes de vie de ruraux.

Seul *Un ami viendra ce soir* évoque les maquis. Le film assimile les réfractaires et les volontaires de l'été 1944. Le maquis est un maquis-combattant extrêmement bien pourvu en armes ce qui associe les maquisards à la lutte armée et aux combats héroïques. La Résistance en est à l'initiative, et les membres du mouvement le dirige. Là encore la mémoire gaulliste s'impose. Le maquis finit par se confondre avec la Résistance. Il forme l'armée de Libération, encouragée par les livraisons d'armes et de matériels et galvanisés par les débarquements. Le maquis est intégré à la stratégie de libération du territoire : mobiliser les forces les renforts allemands et entraver le repli des troupes ennemies. C'est Londres qui donne le signal du déclenchement des hostilités dans un mouvement général de sabotage et de guérilla. Plusieurs films du corpus tels, *Vive la liberté* de Jeff Musso ou *Un homme de trop* de Costa-Gavras, envisagent les maquis dans un contexte différent, appelant d'autres représentations. *La bataille du rail*⁵⁹ ou *Vive la liberté* envisagent davantage une mémoire éclatée voire conflictuelle de la Résistance.

⁵³ *Le jour et l'heure*, René Clément, 1962

⁵⁴ *L'armée des ombres*, Jean-Pierre Melville, 1969.

⁵⁵ *Vive la liberté*, Jeff Musso, 1944

⁵⁶ *Un homme de trop*, Costa-Gavras, 1966.

⁵⁷ *Jeux Interdits*, René Clément, 1951.

⁵⁸ *Le vieil homme et l'enfant* de Claude Berri, 1966.

⁵⁹ *La bataille du rail*, René Clément, 1945.

Ainsi, les fictions analysées contribuent à une mise « en légende du passé » par une représentation très héroïque de la Résistance et des Résistants, dont les principales caractéristiques sont le dévouement, le sacrifice, la bravoure, le patriotisme... Dans la mouvance d'une partie de l'historiographie résistante des lendemains de la Libération, la Résistance est perçue à travers des personnalités emblématiques des mouvements. L'esprit de dévotion transparait également à travers l'hommage aux morts dans une quasi mystique. L'usage que le cinéma fait de son passé ici, est sans doute, de servir la mémoire gaulliste. Les excès se résument à l'image d'une Résistance unie et unitaire. Résistance et maquis se confondent. Résistance intérieure et extérieure sont réunies dans une même entité.

Au-delà du légendaire, les trois fictions ne représentent pas le mythe résistancialiste d'une France unanimement résistante et amnésique qui est censé supplanter les représentations jusqu'au milieu des années 1970. A la faveur de la ruralité, « l'esprit de Résistance » semble prévaloir. Les persécutions sont dénoncées, l'image de Pétain écornée, la collaboration conspuée et la lâcheté affichée. La bonne réception des films auprès du public tend à montrer que les Français sont réceptifs à ce discours qui ne présente pourtant pas que la face glorieuse de leur passé.

Si l'étude ne permet pas d'élaborer une conclusion définitive, tant elle centrée sur trois œuvres, elle permet d'entrevoir certains éléments de réponse.

ANNEXES

Sigles et acronymes

BOA	Bureau des Opérations aériennes
CFLN	Comité français de libération nationale
CHG	Comité d'Histoire de la Guerre
CH2GM	Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale
CHOLF	Commission de l'Histoire de l'Occupation et de la Libération de la France
CLCF	Comité de libération du cinéma français
CMN	Commission militaire nationale, succède au COMAC
CNC	Centre national de la cinématographie
CNR	Conseil national de la Résistance
COIC	Comité d'organisation de l'industrie cinématographique
COMAC	Comité d'action militaire
CVR	Combattant Volontaire de la Résistance
DIR	Déportés, Internés de la résistance
FFC	Forces françaises combattantes
FFI	Forces françaises de l'intérieur
FFL	Forces françaises libres
FN	Front national
LVF	Légion des volontaires français
MUR	Mouvements unis de résistance
PCF	Parti communiste français
RIF	Résistance Intérieure française
SCA	Service cinématographique de l'armée devient à partir de juillet 1946 le Service cinématographique des armées
SOE	<i>Special operations executive</i>
STO	Service du travail obligatoire

Tables des illustrations

Fig. n°	Type	Source	Page
Fig. A	Carte : L'administration militaire allemande en France en mars 1941	Source : Alary Eric, <i>Nouvelle Histoire de l'occupation</i>	p. 33
Fig. B	Portion de la carte : L'administration militaire allemande en France en mars 1941	Source : Alary Eric, <i>Nouvelle Histoire de l'occupation</i>	p.58
Fig. C	Carte : « localisation des films »	Sources : Alary Eric, <i>Nouvelle Histoire de l'occupation</i> . Laurent Douzou et Tristan Lecoq, <i>Enseigner la Résistance</i> .	p.94
Fig. D	Graphique : la fréquentation des salles depuis 1949	Source : Alary Eric, <i>Nouvelle Histoire de l'occupation</i>	p.110
Fig. 1	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''39'10 - 0''39'50	p.116
Fig. 2	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''39'10 - 0''39'50	p.116
Fig. 3	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''10'33 - 00''12'18	p.117
Fig. 4	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''10'33 - 00''12'18	p.117
Fig. 5	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''10'33 - 00''12'18	p.117
Fig. 6	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''10'33 - 00''12'18	p.117
Fig. 7	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''02'00 – 00''03'10	p.117
Fig. 8	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''02'00 – 00''03'10	p.117
Fig. 9	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''02'00 – 00''03'10	p.117
Fig. 10	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''02'00 – 00''03'10	p.117
Fig. 11	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''23'40	p.118
Fig. 12	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''23'35 – 01''26'55	p.118
Fig. 13	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''46'03 – 01''46'09	p.118
Fig. 14	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''01'46	p.120
Fig. 15	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''13'16	p.120
Fig. 16	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''14'30	p.120

Fig. 17	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''27'59 – 00''28'13	p.120
Fig. 18	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''27'59 – 00''28'13	p.120
Fig. 19	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''01'46	p.122
Fig. 20	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''01'57	p.122
Fig. 21	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''02'00	p.122
Fig. 22	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''15'22	p.123
Fig. 23	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''16'21	p.123
Fig. 24	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''16'25	p.123
Fig. 25	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''01'15	p.124
Fig. 26	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''10'19	p.124
Fig. 27	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''10'42	p.124
Fig. 28	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''10'30	p.124
Fig. 29	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''10'38	p.124
Fig. 30	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''20'02	p.126
Fig. 31	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''18'09	p.127
Fig. 32	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''18'16	p.127
Fig. 33	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''18'22	p.127
Fig. 34	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00'43'05	p.129
Fig. 35	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''47'44	p.129
Fig. 36	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''02'38	p.129
Fig. 37	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''02'47	p.129
Fig. 38	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''03'03	p.129
Fig. 39	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 01''03'48	p.129
Fig. 40	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'23	p.132

Fig. 41	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'55	p.132
Fig. 42	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'06	p.132
Fig. 43	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'09	p.132
Fig. 44	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'04	p.132
Fig. 45	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'40	p.132
Fig. 46	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''13'08	p.133
Fig. 47	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''45'34	p.134
Fig. 48	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''45'39	p.134
Fig. 49	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''43'45	p.136
Fig. 50	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''47'59	p.137
Fig. 51	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''48'01	p.137
Fig. 52	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''48'18	p.137
Fig. 53	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''48'38	p.137
Fig. 54	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''00'52	p.140
Fig. 55	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''18'02	p.140
Fig. 56	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01'19'09	p.140
Fig. 57	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''32'37	p.140
Fig. 58	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''29'04	p.140
Fig. 59	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''31'59	p.140
Fig. 60	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''31'34	p.140
Fig. 61	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''12'23	p.141
Fig. 62	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''12'27	p.141
Fig. 63	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''12'36	p.141
Fig. 64	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''26'40	p.142

Fig. 65	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 01''26'30	p.142
Fig. 66	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''08'16	p.146
Fig. 67	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''08'24	p.146
Fig. 68	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''09'01	p.146
Fig. 69	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''09'28	p.146
Fig. 70	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''08'50	p.146
Fig. 71	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''8'58	p.147
Fig. 72	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''24'10	p.147
Fig. 73	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 0''25'23	p.147
Fig. 74	Capture d'écran	<i>Le silence de la mer</i> , min. 00''28'32	p.147
Fig. 75	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''15'36	p.150
Fig. 76	Capture d'écran	<i>La ligne de démarcation</i> , min. 00''16'24	p.150
Fig. 77	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''43'00	p.150
Fig. 78	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''43'42	p.150
Fig. 79	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''44'03	p.150
Fig. 80	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''44'13	p.150
Fig. 81	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''44'21	p.150
Fig. 82	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''45'06	p.150
Fig. 83	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''45'39	p.150
Fig. 84	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''45'43	p.150
Fig. 85	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''11'03	p.152
Fig. 86	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''12'00	p.152
Fig. 87	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 00''12'48	p.152
Fig. 88	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''50'46	p.153

Fig. 89	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''01'24	p.153
Fig. 90	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''51'27	p.153
Fig. 91	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''51'30	p.153
Fig. 92	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''51'18	p.153
Fig. 93	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''51'42	p.153
Fig. 94	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''55'16	p.154
Fig. 95	Capture d'écran	<i>Un ami viendra ce soir</i> , min. 01''55'51	p.154

BIBLIOGRAPHIE - SOURCES

Sources

1) Filmographie

- Ami viendra ce soir (un)*, Raymond Bernard, 1945
Armée des ombres (l'), Jean-Pierre Melville, 1969
Arrêtez-les tambours, Georges Lautner, 1960
Babette s'en va-t'en guerre, Christian-Jaque, 1959
Bal des pompiers (le), André Barthomieu, 1948
Bataille du rail (la), René Clément, 1945
Bataillon du ciel (le) - Terre de France, Alexander Esway, 1946
Bois des amants (le), Claude Autant-Lara, 1960
Bon dieu sans confession (le), Claude Autant-Lara, 1953
Boule de suif, Christian-Jaque, 1945
Cage aux souris (la), Jean Gourguet, 1954
Candide ou l'optimisme au XXe siècle, Norbert Carbonnaux, 1960
Chagrin et la pitié, Marc Ophuls, 1969
Chatte (la), Henri Decoin, 1958
Chatte sort ses griffes (la), Henri Decoin, 1959
Chemin des écoliers (le), Michel Boisrond, 1959
Clandestins (les), André Chotin, 1945
Condamné à mort s'est échappé (un), Robert Bresson, 1956
Coup de grâce (le), Jean Cayrol et Claude Durand, 1964
Dénonciation (la), Jacques Doniol-Valcroze, 1961
Drôle de jeu, Pierre Kast, 1967
Eternel espoir, Max Joly, 1951
Fortunat, Alex Joffé, 1960
Franciscain de Bourges (le), Claude Autant-Lara, 1967
Grande vadrouille (la), Gérard Oury, 1966
Gueule comme la mienne (une), Frederic Dard, 1959
Hiroshima mon amour, Alain Resnais, 1958

Homme de trop (un), Costa Gavras, 1966
Homme qui ment (l'), Alain Robbe-Grillet, 1967
Honneurs de la guerre (les), Jean Dewever, 1960
Jéricho, Henri Calef, 1945
Jeux interdits, René Clément, 1951
Jour et l'heure (le), René Clément, 1962
Jugement dernier (le), René Chanas, 1945
Léon Morin, prêtre, Jean-Pierre Melville, 1961
Ligne de démarcation (la), Claude Chabrol, 1966
Longue marche (la), Alexandre Astruc, 1965
Manon, Henri-Georges Clouzot, 1948
Marie Octobre, Julien Duvivier, 1959
Martin Soldat, Michel Deville, 1966
Miracles n'ont lieu qu'une fois (les), Yves Allégret, 1950
Mission spéciale, A- l'espionne, Maurice de Canonge, 1945
Mission spéciale, B-réseau clandestin, Maurice de Canonge, 1945
Mois le plus beau (le), Guy Blanc, 1967
Neige était sale (la), Luis Saslavsky, 1952
Nous n'irons plus au bois, Alain Robbe-Grillet, 1968
Nous sommes tous des assassins, André Cayatte, 1952
Nuit des espions (la), Robert Hossein, 1959
Nuits d'alerte, Léon Mathot, 1945
Paris-brûle-t-il ? René Clément, 1965
Passage du Rhin (le), André Cayatte, 1960
Patates (les), Claude Autant-Lara, 1969
Peloton d'exécution, André Barthomieu, 1945
Père tranquille (le), René Clément, 1946
Portes de la nuit(les), Marcel Carmé, 1946
Repas des fauves (le), Christian-Jaque, 1964
Retour à la vie (le), Dréville, Cayatte, Clouzot et Lampin, 1948
Sentence (la), Jean Valère, 1959
Septième jour de Saint-Malo (le), Paul Mesnier, 1959
Silence de la mer (le), Jean-Pierre Melville, 1947
Traversée de la Loire (la), Jean Gourguet, 1961

Traversée de Paris, Claude Autant-Lara, 1956
Tu ne tueras point, Claude Autant-Lara, 1960
Vacances en enfer, Jean Kerchbron, 1960
Verte moisson (la), François Villiers, 1959
Vie de château (la), Jean-Paul Rappeneau, 1965
Vieil homme et l'enfant (le), Claude Berri, 1966
Vive la liberté, Jeff Musso, 1944

2) Sources imprimées

ANONYME, « Le silence de la mer », *France-hebdo*, [39/05/1949]
ANONYME, « Le silence de la mer tourné clandestinement, va-t-il rentrer dans la clandestinité ? » *France-Hebdo*, [15/février 1949]
ANONYME, « Il n'y a plus à chercher, il faut oser », *L'écran français*, n°201, [3 mai 1949]
ANONYME, « Le silence de la mer », *La Croix*, [29/03/1953]
ANONYME, « Le silence de la mer », *Le Canard enchaîné*, [29/03/1953]
BARLATIER Pierre, « le cinéma n'a pas trahi Vercors », *L'écran français*, n°180 [7 décembre 1948]
BARKAN Raymond, « Le silence de la mer, une transcription fervente et souvent très émouvante », *Les Lettres françaises*, n°200, [26/04/1949]
BARONCELLI Jean de, « La ligne de démarcation », *Le Monde*, [03/06/1966]
BEYLIE Claude et TAVERNIER Bertrand, « Jean-Pierre Melville », *Cahiers du Cinéma*, [01/10/1961]
BOUJUT Michel, « Les silences de Jean-Pierre Melville », *L'évènement du jeudi*, n°157, [5 novembre 1987]
BOUNOURE Gaston, « Un ami viendra ce soir », *Image et Son. La Revue du Cinéma*, n°46-47, [novembre 1951]
CAPELLE Anne, « Accusé, Répondez ! », *Arts*, n°36, [1/11/1966]
CHAPIER Henri, « Le ligne de démarcation », *Combat*, [27/05/1966]
CHAUVET Louis, « Longue marche et Ligne de démarcation », *Figaro*, [30/05/1966]
CHAZAL robert, « Deux films sur la Résistance », *France Soir*, [29/05/1966]
CERVONI Albert, « La ligne de démarcation », *France Nouvelle*, [15/06/1966]
GENIN Bernard, « Le silence de la mer », *Télérama*, n°1975, [18 novembre 1987]
JEANDER, « Vercors n'a pas été trahi, *Libération*, [30/11/1948]

J.S., « Le silence de la mer », *Télérama*, n°736, [23/02/1964]

J. Ro, « La ligne de démarcation », *La Croix*, [4/06/1966]

MARAL martin, « Clochemerle à l'heure allemande », *Les Lettres françaises*, [2/06/1966]

MARC H., « La ligne de démarcation et La longue marche », *Populaire*, [7/06/1966]

M.D., « La ligne de démarcation », *Le Canard enchainé* [1/06/1966]

MOULLET Luc, « La ligne de démarcation », *Cahiers du Cinéma*, [01/09/1966]

NORMANN Antoinette, « Les fils du Bey sont venus au studio l'autre soir », *L'écran français*, n°4, [25 juillet 1945]

PHILIPPE Claude-Jean, « La ligne de démarcation », *Télérama*, [19/06/1966]

REGENT Roger, « Un ami viendra ce soir », *L'écran français*, n°41, [10 avril 1946]

SARTIRANO Claude, « Quand Claude Chabrol entre dans le décor et tourne “en entonnoir” », *Arts*, n°26, [23/04/1966]

SADOUL Georges, « Une adaptation fervente », *Les Lettres françaises*, [5/05/1949]

SICLIER Jacques, « Le refus obstiné. Le silence de la mer de Jean-Pierre Melville », *Le Monde*, [10 novembre 1987]

SOULLARD Catherine, « Une œuvre de jeunesse », *7 à Paris*, n°311, [4 novembre 1987]

VIVET Jean-Pierre, « J. P. Melville n'a pu réaliser “le silence de la mer” qu'en devenant son propre producteur », *Combat*, [16/04/1949]

3) Romans, nouvelles, récits à l'origine de scénarios

COLONEL REMY, *La ligne de démarcation*, Paris librairie Académique Perrin, 1966.

Mon Film, « Un ami Viendra ce soir », 3^e Trimestre 1946.

VERCORS, *Le Silence de la mer*, éditions Charlot, Les Cahiers du Silence, 27 décembre 1943, éditions Albin Michel, 1964 et éditions Magnard, Juin 2020.

4) Divers,

Sitographie

- AlloCiné, <https://www.allocine.fr/>
- Calindex, <https://calindex.eu/>
- Cineressources.net, catalogue de la cinémathèque de France, <https://www.cinematheque.fr/bibliotheque.html>
- CNC, <https://www.cnc.fr/professionnels/etudes-et-rapports/box-office>

- Unifrance, https://www.unifrance.org/film/espace-longs-metrages?gclid=CjwKCAjwx8iIBhBwEiwA2quaqyFDdX19crLCAD4vkc-WkCEtogHt5d9Rc6uobxL--efuclDjd7Yj5xoCCAMQAvD_BwE

Documentaire

Libération, libération : le cinéma de l'ombre, réalisé par Pierre BEUCHOT, diffusé pour la première fois sur Antenne 2 (A2) le 20/08/1984, 76 minutes, Inathèque.

5) Filmographie complémentaire

Au cœur de l'orage, Jean-Paul Le Chanois, 1944

Dix minutes sur les FFI, André Michel, 1944

Etoile au soleil (une), d'André Swobada, 1942

Farrebique, Georges Rouquier, 1946

Fille du puisatier (la), Marcel Pagnol, 1940

Haut-le-vent, Jacques de Baroncelli, 1942

Goupi mains-rouges, Jacques Becker, 1942

Jeannou, Léon Poirier, 1943

Monsieur des Lourdines, Pierre de Hérain, 1942

Port d'attache, Jean Choux, 1943

Regain, Marcel Pagnol, 1937

Terre (la), André Antoine, 1921

Terre qui meurt (la), Jean Vallé, 1936

Vendémiaire (la), Louis Feuillade, 1919

Bibliographie

1) Généralités sur les « années noires », Vichy, Occupation, Collaboration, Résistance

ALBERTELLI Sébastien, BLANC Julien, DOUZOU Laurent, *La lutte clandestine en France, une histoire de la Résistance (1940-1944)*. La librairie du XXIème siècle, 430 pages, Seuil, avril 2019.

ALARY Éric, *Nouvelle histoire de l'Occupation*. Perrin, « Hors collection », 2019, 423 pages. ISBN : 9782262047146. DOI : 10.3917/perri.alary.2019.01. URL : <https://www.cairn.info/nouvelle-histoire-de-l-occupation--9782262047146.htm>

ANDRIEU CLAIRE, « 36. La Résistance comme mouvement social », dans : Michel Pigenet éd., *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*. Paris, La Découverte, « Poche / Sciences humaines et sociales », 2014, p. 415-426. DOI : 10.3917/dec.pigen.2014.01.0415. URL : <https://www.cairn.info/histoire-des-mouvements-sociaux-en-france--9782707169853-page-415.htm>

ATTARD-MARANINCHI Marie-Françoise, DAUMALIN Xavier, MOURLANE Stéphane, RENAUDET Isabelle, (dir.) *Engagements, Culture politique, guerres, mondes du travail, XVIIIe-XXIe siècle*, 429 pages, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-provence, 2016.

AZOUVI François, *Français, on ne vous a rien caché. La Résistance, Vichy, notre mémoire*, 600 pages, Gallimard, 2020.

BEDARIDA François, « Sur le concept de Résistance », in Jean-Marie GUILLON et Pierre LABORIE, (dir.) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993, pp.45-52, Toulouse, Privat ; 1993.

CAPDEVILA Luc, « La mobilisation des femmes dans la France combattante (1940-1945) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 24 mai 2006, consulté le 23 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.187>

CONAN Eric et ROUSSO Henri, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, 402 pages, Editions Fayard, collection Pluriel, 2013.

DOUZOU Laurent, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, 369 pages, Points avril, 2005.

DOUZOU Laurent et LECOQ Christian, *Enseigner la Résistance*, 158 pages, éditions Canopé, novembre 2017.

DOUZOU Laurent, *La Résistance : une morale en action*, 128 pages, Découverte Gallimard, 2010.

DOUZOU Laurent (dir), *Faire l'histoire de la Résistance*, 341 pages, Presse universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2010.

GUILLON Jean-Marie, « La Résistance, cinquante ans et deux mille titres après », in GUILLON Jean-Marie et LABORIE Pierre, (dir.) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 déc., pp.27-44, 1993, Toulouse, Privat ; 1993.

JAUNEAU Elodie, « Images et représentations des premières soldates françaises (1938-1962) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2009/2 (n° 30), p. 231-252. URL : <https://www.cairn.info/revue-clio-2009-2-page-231.htm>

LABORIE Pierre, *l'opinion française sous Vichy*, 406 pages, Paris, Seuil, rééd. Points 2001.

LABORIE Pierre, *Les Français des années troubles*, 266 pages, Desclée de Brouwer, Paris, 2001.

LABORIE Pierre et MARCOT François (dir.), *Les comportements collectifs en France et dans l'Europe allemande, Historiographie, normes, prismes (1940-1945)*, 307pages, Presse Universitaires de Rennes, 2015.

LABORIE Pierre, *Le chagrin et le venin*, éditions Bayard, 404 pages, collection Folio Histoire, 2014.

LABORIE Pierre, « A propos de la Résistance et de l'opinion française devant la lutte armée », in MARCOT François (dir) *La Résistance et les français, Lutte armée et maquis*, actes du colloque de Besançon, 15-17 juin 1995, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, pp.141-156, 1996.

LACOUR-ASTOL Catherine, *Le genre de la Résistance. La Résistance féminine dans le Nord de la France*. Presses de Sciences Po, « Académique », 2015, 390 pages. ISBN : 9782724617009. DOI : 10.3917/scpo.lacou.2015.01. URL: <https://www.cairn.info/le-genre-de-la-resistance--9782724617009.htm>

MARCOT François, « Réflexions sur les valeurs de la Résistance », in Jean-Marie GUILLON et Pierre LABORIE, (dir) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993, pp.81-90, Toulouse, Privat ; 1993.

MARCOT François, « Comment écrire l'histoire de la Résistance ? », *Le Débat*, 2013/5 (n° 177), pp. 173-185. DOI : 10.3917/deba.177.0173. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-5-page-173.htm>

MARCOT François, *Dictionnaire historique de la Résistance*, 1187 pages, Paris, Brochet, 2006.

MORIN-ROTUREAU Évelyne (dir.), *1939-1945 : combats de femmes. Françaises et Allemandes, les oubliées de l'histoire*. Autrement, « Mémoires/Histoire », 2001, 240 pages. ISBN : 9782746701434. DOI : 10.3917/autre.morin.2001.01. URL : <https://www.cairn.info/mille-neuf-cent-trente-neuf-mille-neuf-cent-quara--9782746701434.htm>

ROUSSO Henri, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, 417 pages, Editions du Seuil, collections Points, 1990.

ROUSSO Henry, *Face au passé. Essai sur la mémoire contemporaine*. Belin, « Collection Histoire », 2016, 336 pages. ISBN : 9782701197630. DOI : 10.3917/bel.rouss.2016.01. URL : <https://www.cairn.info/face-au-passe--9782701197630.htm>

SAINCLIVIER Jacqueline, LABORIE Pierre et GUILLON Jean-Marie (dir.), *Images des comportements sous l'occupation*, PUR, 2016. 258p. Nouvelle édition [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016 (généré le 13 avril 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/46568>>. ISBN : 9782753555730. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.46568>.

SEMELIN Jacques, *Sans armes face à Hitler (1939-1945), la Résistance civile en Europe*. 415 pages, Paris les arènes, 2013.

SPINA Raphaël, *Histoire du STO*. Perrin, « Synthèses Historiques », 2017, 572 pages. ISBN : 9782262047573. DOI : 10.3917/perri.spina.2017.01. URL : <https://www.cairn.info/histoire-du-sto--9782262047573.htm>

PAXTON, Robert O. *La France de Vichy, 1940-1944*, 478 pages, Editions du Seuil, collections Points, 1997.

VERDET Anne, *La logique du non-consentement*, 237 pages, Rennes, PUR, 2014.

VOLDMAN Danièle, « Laurent DOUZOU & Mercedes Yusta (dir.), La Résistance à l'épreuve du genre. Hommes et femmes dans la Résistance antifasciste en Europe du Sud (1936-1949) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 50 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 21 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cli/17696> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cli.17696>

WIEVIORKA Olivier, *Histoire de la Résistance - 1940-1945*, Perrin, « Synthèses Historiques », 2013, 576 pages. ISBN : 9782262042059. DOI : 10.3917/perri.wievi.2013.01. URL : <https://www.cairn.info/histoire-de-la-resistance--9782262042059.htm>

WIEVIORKA Olivier, *La mémoire désunie*, Edition du Seuil, février 2010, collection Points 307p.

WIEVIORKA Olivier, *Une Histoire de la résistance en Europe occidentale*. Perrin, « Synthèses Historiques », 2017, 480 pages. ISBN : 9782262069933. DOI : 10.3917/perri.wievi.2017.01. URL : <https://www.cairn.info/une-histoire-de-la-resistance-en-europe-occidental--9782262069933.htm>

Wieviorka Annette, « Malaise dans l'histoire et troubles de la mémoire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2007/1 (N° 85), p. 38-42. DOI : 10.3917/mate.085.0008. URL : <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2007-1-page-38.htm>

2) Le cinéma français, méthodologie et analyse de film

BARNIER Martin et JULLIER Laurent, *Une brève histoire du cinéma (1895-2015)*, 442 pages, Fayard collection Pluriel, 2017.

BRISELANCE Marie-France et MORIN Jean-Claude, *Grammaire du cinéma*, Nouveau Monde, 01-janv 2010.

DARRE Yann, *Histoire sociale du cinéma français*. La Découverte, « Repères », 2000, 128 pages. ISBN : 9782707133366. DOI : 10.3917/dec.darre.2000.01. URL : <https://www.cairn.info/histoire-sociale-du-cinema-francais--9782707133366.htm>

JEANCOLAS J.-P., *Histoire du cinéma français*, 128 pages, Editions Nathan, 1995.

PREDAL R., *Histoire du cinéma français des origines à nos jours*, 459 pages, Paris, Nouveau monde éditions, 2018.

VANOYE Francis, FREY Francis et GOLIOT-LETE Anne, *Le cinéma*, Nathan, Collection Repères pratiques, Paris, 1998. 160 pages.

3) Mémoire et cinéma

ANDRAULT Jean-Michel, BERTIN-MAGHIT Jean-Pierre et VINCENT Gérard : « Le cinéma et la Seconde Guerre Mondiale », in *La revue du cinéma*, Paris, n° 378, décembre 1982, pp. 70-111.

BELOT ROBERT (dir.), *Résistances européennes. Une mémoire cinématographique*, actes de colloques, Belfort, 2005, 144 pages, éditeur université de technologie de Belfort-Montbéliard, 2003.

BERTIN- MAGHIT Jean-Pierre, « La bataille du rail : de l'authenticité à la chanson de geste », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Tome XXXIII, avril-juin 1986, p281. Persée https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1986_num_33_2_1361

CINEMACTION, *Cinéma et monde rural*, dossier réuni par Michel DUVIGNEAU et René PREDAL, 159 pages, Paris Cerf 1986.

DOMINE Jean-François, « Les représentations successives de la Résistance dans le cinéma français », *Revue historique des armées* [En ligne], 252 | 2008, mis en ligne le 05 août 2008, consulté le 13 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rha/3173>

FERRO Marc, *Cinéma et histoire*, 290 pages, Folio Histoire, 2015.

FERRO MARC, *Cinéma, une vision de l'histoire*, 163 pages, éditions du Chêne, 2003.

JEANCOLAS Jean-Pierre : « Fonction du témoignage (les années 1939-1945 dans le cinéma de l'après-guerre) », in *Positif*, Paris, n° 170, juin 1975, pp. 45-60.

LANGLOIS Suzanne, *La Résistance dans le cinéma français, 1944-1994*, 444 pages, l'Harmattan, 2001.

LES CAHIERS DE LA CINEMATHEQUE *Le monde rural au cinéma*, (revue) 2003, n°75 oct 2003, 127 pages, sujet : vie rurale au cinéma.

LES CAHIERS DE LA CINEMATHEQUE. « Cinéma et mémoire rurale », 92 pages, n°41 Hiver 1984.

LINDEPERG Sylvie, *Les écrans de l'ombre*, 575 pages, Editions points, 2014.

HUBSCHER Ronald, « Goupi-Mains Rouges. Une paysannerie en trompe-l'œil ? », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2007/1 (Vol. 27), p. 71-89. DOI : 10.3917/hsr.027.0071. URL : <https://www.cairn.info/revue-histoire-et-societes-rurales-2007-1-page-71.htm>

HUBSCHER Ronald, *cinéastes en campagne*, 348 pages, éditions du cerf, Paris, 2011.

SALLES Jacques, « Raymond Bernard », *L'avant-scène, Cinéma*, pp.179-208, 15 nov. 1980, n°256.

4) Ruralité et Résistance

ANDRIEU Claire, « Les résistances, perspectives de recherche », p69 à 96, *Le Mouvement Social, Pour une histoire sociale de la Résistance*, La Découverte, les Éditions de l'Atelier, Paris, 1997/3 (n°180), 268p, Mis en ligne sur Cairn.info le 01/10/2010, Consultation sur Gallica.

BALU Raphaële, « Les maquisards pendant la Seconde Guerre mondiale, combattants irréguliers ou armées de la nation ? » dans *20&21, Revue d'histoire*, Presses de Sciences Po, 2019/1 N° 141 | pages 81 à 95. Consultation en ligne : DOI : 10.3917/vin.141.0081. URL : <https://www.cairn.info/revue-vingt-et-vingt-et-un-revue-d-histoire-2019-1-page-81.htm>

BOIVIN Michel et QUELLIEN Jean, « La Résistance en Basse-Normandie : définition et sociologie », p. 163-173, In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16372>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16372>.

BOULET François, « Montagne et Résistance en 1943 », in GUILLON Jean-Marie et LABORIE Pierre, (dir) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993, pp.261-270, Toulouse, Privat ; 1993.

BOURSIER Jean-Yves, *Résistants et Résistance*, 408 pages, Paris, Editions L'Harmattan, 1997.

BOYER Patricia, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, « Un aspect de la résistance méridionale : maquis et guérilla en R3 (1943-1944), PUF, 2004/2 n°214 pages 125 à 136. Consultation en ligne : DOI : 10.3917/gmcc.214.0125. URL : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2004-2-page-125.htm>

CABANEL Patrick, « Résistance civile, Résistance armée. Etude de cas : les Cévennes », in GUILLON Jean-Marie et LABORIE Pierre, (dir.) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993, pp.271-280, Toulouse, Privat ; 1993.

CABANEL Patrick, « Les Églises, les paysans et la Résistance. L'exemple des Cévennes et de la Lozère », p. 221-231, In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16380>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16380>.

CHAUBIN Hélène, « Condition des femmes et formes de résistance dans le Midi languedocien » in GUILLON Jean-Marie et MENCHERINI Robert (dir), *La Résistance et les Européens du Sud*, Actes du Colloque d'Aix -en-Provence, 20-22 mars 1997, p49-59, Paris L'Harmattan, 1999.

CHEVET Emmanuel, « Gendarmerie sous l'occupation en France (1943-1944). Forces et faiblesses », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, PUF, 2011/2 n° 242 | pages 121 à 139, 2011. Consultation en ligne sur Cairn.info : DOI : 10.3917/gmcc.242.0121. URL : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2011-2-page-121.htm>

COCAUD Martine et SAINCLIVIER Jacqueline, « Femmes et engagement dans le monde rural (19-20e siècles) : jalons pour une histoire », in *Ruralia*, Varia, 21-2007. Consultation en ligne : <https://journals.openedition.org/ruralia/1842>

DABADIE Chloé « Les paysans béarnais face à la Seconde Guerre mondiale (1940-1944) », mémoires de master 2, 2015-2016. Consultation en ligne : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01425359/document>

DUMORA-RATIER Hélène, « Paysans et résistance : étude d'un milieu et d'un processus d'entrée en résistance », in GUILLON Jean-Marie et LABORIE Pierre, (dir.) *Mémoire et histoire : la Résistance*, actes du colloque de Toulouse, 20-22 dec. 1993, Toulouse, Privat ; 1993.

DOUZOU Laurent, « Harry Roderick KEDWARD, À la recherche du Maquis. La Résistance dans la France du Sud, 1942-1944, traduit de l'anglais par Muriel Zaghera, collection Passages, Paris, Les éditions du Cerf, 472 p. », *Ruralia* [En ligne], 05 | 1999, mis en ligne le 25 janvier 2005, consulté le 22 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/133>

DOUZOU Laurent, « l'entrée en résistance », p 9 à 20, in Le Mouvement Social, *Pour une histoire sociale de la Résistance*, La Découverte, les Éditions de l'Atelier, Paris, 1997/3 (n°180), 268p, Mis en ligne sur Cairn.info le 01/10/2010, Consultation sur Gallica.

DOUZOU Laurent, « La Résistance et le monde rural : entre histoire et mémoire », *Ruralia*, 1999. [En ligne], 04 | 1999, mis en ligne le 01 janvier 2003, consulté le 13 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/88>

DOUZOU Laurent « notes de lecture » dans *Mouvement social*, 2017/4 (n°261) pages 107 à 137. Fabrice GRENARD. – Une légende du maquis. Georges Guingouin, du mythe à l'histoire, Paris, Vendémiaire, « Chroniques », 2014, 603 p. Consultation en ligne : DOI : 10.3917/lms.261.0107. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social1-2017-4-page-107.htm>

DREYFUS PAUL, "Les secrets du maquis du Vercors" dans *L'histoire*, N° 112 juin 1988.

FONT Christian, « Les paysans et la Résistance, le modèle aveyronnais ? », p. 175-189, In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16374>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16374>.

GARRIER Gilbert, « Montagnes en résistance : réflexions sur des exemples en Rhône-Alpes », p. 207-220, In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16378>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16378>.

GORDON Bertram M. « La campagne et la ville, quelques notes sur le modèle de la collaboration durant la période de Vichy », in FISHMAN Sarah, LEE DOWNS Laura, SINANOGLU Ioannis, V. SMITH Léonard et ZARETSKY Robert (dir), *La France sous Vichy. Autour de Robert O. Paxton*, pp.159-174, Histoire du temps présent, Bruxelles, Complexe, 2004.

GUILLON Jean-Marie, « La Résistance au village », p. 233-243 In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16381>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16381>.

GUILLON, Jean-Marie, « Le maquis, une résurgence du banditisme social ? », *Provence historique* n° 147, janv.-mars 1987, p66.

KEDWARD Harry Roderick, « Le monde rural face au maquis » in MARCOT François (dir) *La Résistance et les français, Lutte armée et maquis*, actes du colloque de Besançon, 15-17 juin 1995, pp.339-352, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1996.

KEDWARD Harry Roderick, « La Résistance et la polyvalence de la chasse » in GUILLON Jean-Marie et MENCHERINI Robert (dir) *La Résistance et les Européens du Sud*, Actes du Colloque d'Aix -en-Provence, 20-22 mars 1997, p245-255, Paris, L'Harmattan, 1999.

KEDWARD Harry Roderick, *A la recherche du maquis. La Résistance dans la France du Sud, 1942-1944*, Collections Passages, Les éditions du Cerf, juin 1999. 480 pages.

KEDWARD Harry Roderick, « La France rurale et la Résistance » in FISHMAN Sarah, LEE DOWNS Laura, SINANOGLU Loannis, V. SMITH Léonard et ZARETSKY Robert (dir), *La France sous Vichy. Autour de Robert O. Paxton*, pp.139-158, Histoire du temps présent, Bruxelles, Complexe, 2004.

LABORIE Pierre, « Les maquis dans la population », in *Colloque sur les maquis*, Paris, Ecole militaire, 22 et 23 nov. 1984, pp.33- 47, Paris, Institut d'histoire des conflits contemporains, 1985.

MARCOT François, « Pour une sociologie de la Résistance : intentionnalité et fonctionnalité », p 21 à 42, Le Mouvement Social, *Pour une histoire sociale de la Résistance*, La Découverte, les Éditions de l'Atelier, Paris, 1997/3 (n°180), 268p, Mis en ligne sur Cairn.info le 01/10/2010, Consultation sur Gallica.

MARCOT François, « Les paysans et la Résistance : problèmes d'une approche sociologique », p. 345-355, In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16383>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16383>.

MARCOT François, « Les maquis dans la Résistance », in *Colloque sur les maquis*, Paris, Ecole militaire, 22 et 23 nov. 1984, pp.13-31, Paris, Institut d'histoire des conflits contemporains, 1985.

MARCOT François, « le monde paysan face au travail en Allemagne », in Bernard Garnier et Jean Quellien, *La main d'œuvre française exploitée par le IIIème Reich*, actes du colloque international de Caen, 13-15 décembre 2001, pp.479-492, Caen, Centre de recherche d'histoire quantitative, 2003.

MARCOT François, « Le monde rural et la Résistance française » in *Les courants politiques et la Résistance : continuités ou ruptures ?* Actes du colloque international de Esch-sur-Alzette, avril 2002, Grand-Duché du Luxembourg, Archives Nationales, Luxembourg, 2003. Consultation en ligne : cndp.fr-Reims : URL :http://www.cndp.fr/crdp-reims/memoire/concours/monde_rural.htm

MARCOT François, "Dans quelle mesure les villes exercent-elles un pouvoir de commandement et d'orientation sur la Résistance dans son ensemble ?" in DOUZOU Laurent, FRANK Robert, PESCHANSKI Denis, VEILLON Dominique, *La Résistance et les Français : Villes, centres et logiques de décision*, Cachan, Actes du colloque International 16-18 novembre 1995, p.215-228. Disponible au CDDP de l'Aube.

MARCY Jean-Philippe, « La Résistance et les structures professionnelles agricoles dans l'Aveyron », p. 192-205, In SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, actes du colloque de

Rennes, 29 sept. -1er oct. 1994, PUR, 1995. Consultation en ligne : <<http://books.openedition.org/pur/16376>>. ISBN : 9782753525245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.16376>.

PECOUT Christophe, « Vichy au village : le groupement des chantiers de la jeunesse de Villard-de-Lans », Presses Universitaires de France, *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2014/2 n° 254 | pages 127 à 144. Consultation en ligne sur cairn.info : DOI : 10.3917/gmcc.254.0127. URL : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2014-2-page-127.htm>

SAINCLIVIER Jacqueline « Les Paysans ou les "mal connus" de la Résistance ? » Actes du colloque, *La Résistance et les Européens du Nord*, Nov 1994, Bruxelles, Belgique. p.340-350. Consultation en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00080353> . https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00080353/PDF/Les_paysans_et_la_resistance.pdf

SIMONNET Stéphane, *Maquis et maquisards, la Résistance en armes (1942-1944)*, Belin, « Collection Histoire », 2015. 384 pages. Consultation en ligne sur cairn.info : ISBN : 9782701176963. DOI : 10.3917/bel.simon.2015.01. URL : <https://www.cairn.info/maquis-et-maquisards--9782701176963.htm>.

VALLADE Olivier, « l'enracinement de la Résistance iséroise », in GUILLON Jean-Marie et MENCHERINI Robert (dir), *La Résistance et les Européens du Sud*, Actes du Colloque d'Aix - en-Provence, 20-22 mars 1997, pp.191-200, Paris, L'Harmattan, 1999.

VEILLON Dominique et SAINCLIVIER Jacqueline, « Quelles différences sociales entre réseaux, mouvements et maquis ? », p 43 à 54, Le Mouvement Social, *Pour une histoire sociale de la Résistance*, La Découverte, les Éditions de l'Atelier, Paris, 1997/3 (n°180), 268p, Mis en ligne sur Cairn.info le 01/10/2010, Consultation sur Gallica.

VERGNON Gilles, « La construction de la mémoire du maquis du Vercors, commémoration et historiographie », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Année 1996 / 49/ pp.82-97. Consultation en ligne : DOI : <https://doi.org/10.3406/xxs.1996.3485>. www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1996_num_49_1_3485

5) Ruralité des années noires

ALARY Éric, *l'histoire des paysans français*, 510 pages, collection Tempus, Perrin, Paris, 2019.

AZEMA Jean-Pierre, *De Munich à la Libération, 1938-1944*, 416 pages, SEUIL, Nouvelle histoire de la France contemporaine, Points Histoire, 1979.

BARRAL Pierre, *Les agrariens français de Méline à Pisani*, 386 pages, Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, presses de la fondation nationale des Sciences politiques, Paris, 1969.

COINTET Michèle et Jean-Paul, *Dictionnaire historique de la France sous l'occupation*, 728 pages, Tallandier, 2000.

DUBY Georges, *Histoire de la France rurale* (tome 4), 672 pages, Seuil, 1976.

GRENADOU Ephraïm et PREVOST Alain, *Grenadou paysan breton*, 255 pages, éditions du seuil, collections Point Histoire, mars 1978.

GRENARD Fabrice. *La France du marché noir (1940-1949)*. Paris, Payot, 2008, 351 pages

HUBSCHER Ronalds, « La France paysanne : réalités et mythologies » in LEQUIN Yves (dir.), *Histoire des français XIX-XXème siècles*, pp.9-152, 1983, Armand Colin.

LYNCH Edouard, « Inter-war France and “exode rural” (Rural Migration): the national myth in peril », *Rural History*, vol 21, n°2, pp. 165-176.

LYNCH Edouard, « Les usages politiques du soldat laboureur : paysannerie et nation dans la France et l'Europe agrariennes 1880-1945 », dans Jean-Luc MAYAUD, Lutz RAPHAEL (dir.), *Histoire de l'Europe rurale contemporaine. Du village à l'État*, Paris, Armand Colin, 2006, pp. 332-349.

LYNCH Edouard, « Du paysan nourricier au marché noir, l'impossible figure du paysan dans les Actualités françaises », *Les jours sans. Alimentation et pénurie en temps de guerre – 1939-1949*, pp.90-93, Lyon, Libel, 2017.

LYNCH Edouard, « Food stocks, the Black Market, and Town and Country Tensions in France during Two World Wars and Beyond », in Paul BRASSLEY, Yves SEGERS, Leen VAN MOLLE (ed), *War, Agriculture, and Food. Rural Europe from the 1930s to the 1950s*, Routledge, New York-London, 2012, pp. 229-244.

LYNCH Édouard, "Le Parti socialiste et la paysannerie dans l'Entre-deux-guerres : pour une histoire des doctrines agraires et de l'action politique au village", *Ruralia* [En ligne], 1998-03 - Varia, <https://journals.openedition.org/ruralia/54>

Table des matières

INTRODUCTION	4
PARTIE 1- HISTORIOGRAPHIE : LA MEMOIRE DE LA RESISTANCE EN DEBAT.....	10
CHAPITRE 1 – UNE MEMOIRE DOGMATIQUE	13
1.1- Une mémoire nationale fixée dans les années 1970-1980.....	13
1.2- Tentatives d’explications	15
<i>Héritage historiographique.....</i>	<i>15</i>
<i>L’élaboration d’une mémoire gaulliste et communiste</i>	<i>17</i>
<i>Résistantialisme et résistancialisme.....</i>	<i>18</i>
<i>Responsabilité historique ?</i>	<i>19</i>
1.3- « Définir la Résistance : illusoire ou nécessaire ? » (P. Laborie).....	21
CHAPITRE 2- LES GERMES DE LA DISCORDE.....	27
2.1- Une minorité de résistants	27
2.2- Société française et Résistance : une population du non-consentement ?	31
2.3- Le résistancialisme, schéma mémoriel dominant contesté.....	41
<i>Remise en cause de la glorification d’une France unanimement résistante.....</i>	<i>41</i>
<i>Critiques des fondements du résistancialisme gaullien</i>	<i>42</i>
<i>Controverse quant à l’apport des communistes dans la mémoire nationale</i>	<i>44</i>
CHAPITRE 3- REPRESENTATIONS DE LA RURALITE DES ANNEES NOIRES	47
3.1- Des représentations négatives.....	47
<i>Idéologie agrarienne de Vichy.....</i>	<i>47</i>
<i>Mythe du paysan profiteur.....</i>	<i>50</i>
3.2- Sur les comportements des ruraux.....	52
<i>Comportements impossibles à généraliser.....</i>	<i>53</i>
<i>Des campagnes pétainistes.....</i>	<i>54</i>
<i>Germanophobie</i>	<i>58</i>
<i>Transgressions croissantes.....</i>	<i>60</i>
<i>Une résistance spécifique ?.....</i>	<i>65</i>
<i>Une spécificité qui repose sur les notions de fonctionnalité.....</i>	<i>67</i>
<i>La rupture du STO et la formation des maquis</i>	<i>69</i>
<i>Les maquis, une forme de résistance rurale ?.....</i>	<i>71</i>

CONCLUSION.....	77
PARTIE 2 : LES SOURCES.....	78
CHAPITRE 4- CONSTRUCTION DU CORPUS	79
4.1- Délimitation du corpus.....	79
4.2- Moments et lieux.....	91
<i>Moments.....</i>	<i>91</i>
<i>Lieux</i>	<i>93</i>
CHAPITRE 5 - CHOIX ET METHODE D'ANALYSE DES FILMS.....	96
5.1- Le discours explicite	97
<i>Grille d'analyse des films.....</i>	<i>100</i>
5.2- Les vecteurs et les mécanismes de transmission des représentations	102
<i>Le contexte.....</i>	<i>102</i>
<i>Conjoncture du film</i>	<i>104</i>
<i>Les institutions.....</i>	<i>106</i>
PARTIE 3 : LES REPRESENTATIONS CINEMATOGRAPHIQUES DE LA RURALITE DES ANNEES NOIRES : PREMIERE APPROCHE	111
CHAPITRE 6- AVERSION IDEOLOGIQUE	113
6.1- Nation dénigrée et méprisée.....	113
6.2- Un peuple inhumain et fanatique	117
6.3- Rejet de la politique génocidaire nazie	125
CHAPITRE 7 – ENTRE RESIGNATION ET NON-CONSENTEMENT	129
7.1- Population et maquis	129
7.2- population du non-consentement	132
7.3- Résignation et collaboration	136
CHAPITRE 8- LA RESISTANCE RURALE.....	141
8.1- Qu'est-ce que résister ?.....	141
8.2- Vers une ruralisation de la Résistance.....	146
<i>Mouvement de résistance</i>	<i>146</i>
<i>Actes de résistance.....</i>	<i>147</i>
CONCLUSION.....	156
ANNEXES	162

SIGLES ET ACRONYMES	162
TABLES DES ILLUSTRATIONS	163
BIBLIOGRAPHIE - SOURCES	168
SOURCES.....	168
1) Filmographie	168
2) Sources imprimées	170
3) Romans, nouvelles, récits à l'origine de scénarios	171
4) Divers,	171
<i>Sitographie</i>	171
<i>Documentaire</i>	172
5) Filmographie complémentaire	172
BIBLIOGRAPHIE	173
1) Généralités sur les « années noires », Vichy, Occupation, Collaboration, Résistance.....	173
2) Le cinéma français, méthodologie et analyse de film.....	176
3) Mémoire et cinéma.....	176
4) Ruralité et Résistance	177
5) Ruralité des années noires	181
TABLE DES MATIERES	183